



Edgar Wallace
(Richard Horacio Edgar Freeman)

LE GAGNANT DU DERBY

(Down under Donovan)
Traduction : Pierre Cobor

1938 (1918)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

CHAPITRE PREMIER LA FEMME EN NOIR.....	4
CHAPITRE II UN JOUEUR.....	10
CHAPITRE III JOHN PENTRIDGE CHEZ LUI	26
CHAPITRE IV L'ACCIDENT	33
CHAPITRE V UN CONCERT DE FILOUS	43
CHAPITRE VI LE VIEUX JOHN PRESIDENT.....	54
CHAPITRE VII DÉTECTIVE DU TURF.....	61
CHAPITRE VIII JANET VA PRENDRE LE THÉ.....	65
CHAPITRE IX UN SINGULIER DÉBARQUEMENT.....	72
CHAPITRE X BUD KITSON VA SE COUCHER	81
CHAPITRE XI LE COMTE COLLINI	89
CHAPITRE XII SUR LE Paddock.....	93
CHAPITRE XIII CHEZ SIR GEORGE.....	100
CHAPITRE XIV UN INVITÉ	106
CHAPITRE XV DÉCLARATION D'AMOUR DANS UN COTTAGE.....	113
CHAPITRE XVI MILTON SANDS AU TRAVAIL	126
CHAPITRE XVII UNE VISITE INATTENDUE.....	141
CHAPITRE XVIII LE JOUR DU DERBY	151
CHAPITRE XIX UN VIEUX PROVERBE	160

CHAPITRE XX ENLEVÉE !.....	167
CHAPITRE XXI LE MARIAGE DE MINUIT	175
CHAPITRE XXII DEUX COQUINS AUX PRISES	184
CHAPITRE XXIII ÉPILOGUE.....	193
Ce livre numérique :.....	196

CHAPITRE PREMIER

LA FEMME EN NOIR

« Satanée déveine ! »

L'exclamation, lancée d'une voix rude, venait de retentir dans le murmure des conversations autour de la table. Les joueurs levèrent la tête, l'air intrigué ou indigné, selon leurs tempéraments respectifs, et virent un homme d'environ cinquante-cinq ans, le visage hâve, le menton couvert des poils gris d'une barbe de deux jours, et dont le regard sombre brillait d'une lueur agressive en se promenant sur l'assemblée.

L'homme était vêtu d'un habit râpé dont le gilet blanc était froissé et défraîchi, et dont le pantalon déteint jurait avec des escarpins étincelants.

Ses mains, d'une propreté douteuse, tremblaient légèrement, et le tic nerveux de ses lèvres trahissait le fumeur d'opium invétéré.

« Ce sacré Monte-Carlo me porte toujours la poisse, poursuivit l'homme, de sa voix éraillée et perçante. Je file à Nice, et comment !... »

Ces paroles étaient aussi vulgaires que le costume de celui qui les prononçait était pauvre, mais John Pentridge était à la fois pauvre et vulgaire.

Un huissier aux manières suaves s'approcha :

« Monsieur voudrait-il se reposer hors de la salle de jeu ? » demanda-t-il poliment.

Le joueur lui lança un bref coup d'œil :

« Je reste ici, grommela-t-il. Vous avez mon argent, que réclamez-vous encore ?

– Monsieur dérange les joueurs, répondit l'huissier, auquel venaient de s'adjoindre, en renfort, deux de ses acolytes.

– Je vous dis que je veux rester ici !... Bas les pattes, hein ! » gronda l'homme, que les huissiers avaient pris par les bras et entraînaient déjà, avec douceur mais fermeté, vers la porte à tambour de la salle de jeu.

Il se disposait à lutter, mais y renonça aussitôt, comprenant qu'il était en état d'infériorité par trop manifeste.

« Je reviendrai demain ! » vociféra-t-il, tandis que les huissiers le poussaient vers la porte. « Je reviendrai demain, et vous verrez cela ! J'ai plus d'un million comme qui dirait dans ma poche, et vous... »

Bon gré, mal gré, il était arrivé à la porte de la salle, lorsque soudain il tressauta et esquissa un saut en arrière. Les huissiers crurent qu'il essayait de leur échapper et se préparèrent à employer les grands moyens.

« Non, non ! fit l'homme d'une voix terrifiée. Non !... regardez... cette femme ! Au nom du Ciel, tâchez qu'elle ne me voie pas ! »

En suivant la direction de son regard épouvanté, les huissiers aperçurent une femme qui se tenait debout au centre du hall. Elle était jeune, extrêmement belle et vêtue avec une simplicité recherchée, d'une robe noire de coupe classique. Son chapeau était noir également, sans donner à sa toilette une al-

lure endeuillée, mais plutôt un effet de sobriété voulue. Elle n'était pourtant pas vêtue comme l'aurait exigé l'heure et le lieu où elle se trouvait, et portait un cache-poussière sur le bras.

« Faites-moi sortir par un autre côté, je vous en supplie ! » balbutia l'homme.

Toute son arrogance avait disparu, et il paraissait maintenant en proie à l'affolement. Le premier huissier hésita : un homme de haute taille, aux cheveux gris, venait de rejoindre la jeune femme, et tous deux semblaient se disposer à passer dans la salle de jeu.

« Par ici ! » fit enfin l'huissier, apitoyé par la terreur peinte sur le visage de l'homme.

Ils passèrent dans un petit salon de côté, d'où ils gagnèrent la terrasse du Casino.

« La direction des jeux m'a donné l'ordre de faire savoir à Monsieur que sa présence n'est plus souhaitée dans les salles de jeu du Casino », ajouta le chef des huissiers avec une politesse infinie.

John Pentridge épongeait son visage ruisselant avec un mouchoir sale.

« Ça me décide », murmura-t-il sans écouter l'autre. « Je vais me débarrasser de ces papiers cette nuit... »

Il se parlait à lui-même, en anglais.

« Quelle vie de chien ! » dit-il en poursuivant son soliloque. « J'en ai assez d'être pourchassé dans toute l'Europe... tout à fait assez ! »

Il ramena son attention sur les huissiers, qui le contemplaient gravement.

« Allez, allez ! » ricana-t-il. « Je reviendrai demain et j'achèterai toute la boutique... et vous avec ! »

Et sur cette rodomontade, Pentridge s'éloigna, se dirigeant vers la grande terrasse, le joyau et l'orgueil de Monte-Carlo.

Mais il avait été vu, et un homme à peu près de son âge, vêtu aussi piteusement que lui, lui emboîta le pas, tandis qu'il poursuivait son chemin vers La Condamine.

Pentridge se retourna en tressaillant lorsqu'il sentit une main se poser sur son bras.

« Salut, Penty ! soupira une voix câline. Vous n'allez pas quitter comme cela votre vieux copain, votre vieux Chummy qui a toujours été si gentil pour vous ?

– Ah ! c'est vous ! fit Pentridge d'une voix renfrognée. Qu'est-ce que vous voulez ?

– Partager, Penty ! » répondit l'autre, dont le visage grimacait malicieusement sous la lumière crue d'une lampe à arc.

« Est-ce qu'on n'a pas toujours été dans le même bateau, tous les deux ? poursuivit Chummy d'un ton de reproche délicatement modulé. Tu ne te souviens donc plus du temps de Melbourne, mon vieux Penty ?

– Écoutez, gronda Pentridge, le visage blanc de rage, ce n'est pas parce que nous sommes deux vieux débris incapables de nous arracher à ce sale continent, que vous allez rester collé à mes talons. Vous avez eu votre part de ce que nous avons rapporté d'Australie dans le temps ; on vous a donné votre pourcentage dans toutes les petites affaires auxquelles nous nous sommes mêlés...

– Oui, mais pas dans la grosse affaire, interrompit l'autre d'une voix douce. Pas dans la fameuse invention, et c'est pourtant ce que j'attends depuis si longtemps, Penty. Il y a un type à Monte-Carlo – un Russe – qui parle partout de l'invention qu'il

est sur le point d'acheter. C'est une affaire sur laquelle je veux ma part, parce que j'ai contribué à vous la faire avoir. D'ailleurs, je pourrais, si je voulais, aller trouver une jeune personne qui vient d'arriver à Monte-Carlo et repartira pour Marseille dans une heure...

– Tais-toi ! cria Pentridge, le visage contracté. Viens avec moi, nous allons parler tranquillement, mais suis-moi à distance, je ne tiens pas à ce qu'on nous voie ensemble. »

Rapidement, Pentridge s'engagea dans un quartier de Monte-Carlo dont les avenues, bordées de riches villas, offraient toute la solitude souhaitable pour un entretien particulier.

Il ouvrit la grille d'entrée d'une belle propriété.

« Où vas-tu ? murmura Chummy surpris.

– Tu veux me parler, n'est-ce pas ? fit Pentridge. Eh bien, j'ai un ami qui habite ici. Nous y serons tranquilles pour bavarder. »

Son compagnon le suivit, à regret, dans l'avenue de citronniers qui conduisait à la porte de la villa, et Pentridge saisit doucement dans sa poche son revolver.

« Je voulais te dire... » commença Chummy.

Mais à ce moment l'autre bondit sur lui comme une bête fauve.

Trois minutes plus tard, Pentridge rebroussait chemin le long de l'avenue de citronniers et atteignait la grille, qu'il refermait avec précaution.

Le train de Nice s'ébranlait lorsqu'il bondit sur le quai, mais il réussit à ouvrir la portière d'un compartiment vide et s'installa sur les coussins rembourrés, satisfait à la pensée que nul ne l'avait aperçu, durant la soirée, en compagnie de son ami d'autrefois.

Il ne se trompait sans doute pas, car lorsque, le lendemain matin, fut découvert le pitoyable reste de ce qui, la veille, avait été un homme, la police ne put obtenir aucun témoignage sur le drame qui s'était déroulé. Comme un meurtre ne constitue pas une réclame très prisée dans la ravissante cité touristique de Monaco, l'enquête de la police se trouva miraculeusement close dès le jour même.

On enterra ainsi Chummy Gordon, de Melbourne (Australie)...

CHAPITRE II

UN JOUEUR

C'était une tiède nuit de mars, une de ces nuits uniques de la Riviera, et Monte-Carlo grouillait d'une foule animée et joyeuse. Une grande course avait eu lieu ce jour-là, et la ville, déjà bondée de touristes, avait encore reçu de nouveaux visiteurs venant de Nice, de Menton et même de San Remo. Les promeneurs flânaient le long des magnifiques avenues, les terrasses étaient pleines de monde et les petites tables du Café Américain étaient toutes occupées par la foule des dîneurs.

Monte-Carlo était en beauté, sous la lune étincelante qui moirait les eaux calmes de la Méditerranée. De temps à autre, le velours sombre du ciel était traversé par un avion, dont le vrombissement lointain accompagnait les conversations nonchalantes qui s'échangeaient sur la terrasse.

Deux hommes venaient d'apparaître dans le hall du Palace Hôtel de Monaco. Ils étaient tous deux jeunes, et probablement Anglais, à en juger par la coupe impeccable de leurs vêtements de soirée.

Ils paraissaient peu pressés, et demeurèrent un instant immobiles, contemplant la joyeuse animation qui régnait dans le hall. Le plus grand des deux, rasé de près, était âgé d'environ trente ans. Il se tenait fort droit, et donnait à première vue

l'impression d'avoir servi dans l'armée, bien que Milton Sands n'eût fait qu'une courte campagne pendant la guerre des Boers. Sous la lumière dorée des lustres, son visage étroit et bronzé brunissait encore. Ses grands yeux bleus étaient surmontés d'épais sourcils noirs et bien dessinés, tandis que le ferme modelé de sa bouche et de son menton révélaient l'audace et la résolution. Pourtant, le pli de sa paupière et l'expression de sa bouche indiquaient un homme possédant cette qualité précieuse que l'on nomme la gaieté et le sens de l'humour.

Son compagnon était plus petit, mais bien proportionné. Il avait également le type classique du soldat britannique, mais ses traits offraient des lignes plus adoucies.

À vrai dire, une fois qu'on l'avait décrit comme un Anglais bien habillé et d'aspect agréable, il était difficile de compléter son signalement par tout autre trait particulier. Comme son compagnon, il était fraîchement rasé et devait passer une grande partie de son temps en plein air.

Ayant achevé sa cigarette, il se tourna vers son compagnon et lui dit gaiement :

« *Quo Vadis ?* »

– Dans l'ancre du péché, répondit Milton Sands avec un sourire.

– C'est-à-dire au Casino, si je comprends bien ? fit l'autre en riant. Eh bien, je vous souhaite meilleure chance qu'à mon... »

Il allait dire « mon ami », mais se reprit :

« Qu'à Wilton. Avez-vous eu de la veine jusqu'à présent ? »

Milton Sands, avant de répondre, lança dans les airs une série d'anneaux de fumée. Il n'était pas mécontent d'apprendre que Toady Wilton avait perdu au jeu, car il n'éprouvait aucune sympathie pour lui.

« Ma foi, je n'en sais rien, répondit-il enfin. Dans un certain sens, je ne suis pas mécontent, mais d'un autre côté, cela pourrait aller mieux. Bref, je suis arrivé avec presque rien, et je suis encore à la tête de ce capital ! »

Eric Stanton se mit à rire et lança un coup d'œil amusé à Milton.

« Vous possédez en tout cas un capital inaliénable de bonne humeur, dit-il. Pour ma part, je me suis toujours demandé quel pouvait être l'appât qui attire les gens autour d'une table de jeu. Je ne suis pas joueur – du moins pas de cette façon. Je parie volontiers sur un cheval qui, du moins, me donnera l'émotion d'une belle course, mais je n'ai pas encore succombé à la fascination du rouge et du noir, ou du trente et quarante.

– Oh ! fit l'autre, je ne suis pas ici pour m'amuser, mais pour gagner de l'argent. C'est une déclaration qui a le mérite de la franchise, n'est-ce pas ? Je suis venu à Monte-Carlo avec une martingale et deux cents livres sterling. Il me reste la martingale », acheva-t-il avec une grimace.

Eric sourit de nouveau :

« Cela ne semble pas vous affecter outre mesure ! dit-il.

– Pourquoi m'en préoccuperais-je ? fit Milton. Je suis un fataliste, un gentilhomme de fortune – un aventurier, si vous préférez. Il y a une certaine joie âpre à soutirer de l'argent à un monde avare, et lorsque ce monde est représenté par un gros croupier à favoris, la joie est plus grande encore !

« J'ai d'ailleurs fait preuve de sagesse, ajouta-t-il, avec un léger sourire : j'ai déposé à la direction de l'hôtel une somme représentant à peu près le montant de ma note dans cet honorable établissement, et j'ai mon billet de retour pour Londres. Quant au reste, j'ai remis mon destin entre les mains de la chance, dit-il en désignant le Casino, flamboyant au loin de toutes ses lumières. Allons ! »

Les deux hommes descendirent ensemble les marches du perron, se frayèrent lentement un chemin à travers la foule dense et disparurent.

Trois individus les avaient suivis du regard avec intérêt. Ils étaient tous trois en habit, et achevaient leur café et leurs cigares devant une petite table de marbre, dans la large véranda de l'hôtel.

« Pourquoi n'accompagnez-vous pas votre copain, Toady ? » demanda languissamment l'un d'eux.

Celui à qui était adressée cette question se renfrogna et grommela une vague réponse parfaitement inintelligible.

« Oh ! ne vous vexez pas ! Il n'y a rien d'insultant à être considéré comme l'ami d'un millionnaire ! reprit l'autre.

– Vous cherchez toujours à vous moquer de moi, Sir George, fit celui qu'on appelait Toady. Si vous voulez absolument savoir pourquoi je ne l'ai pas rejoint, je ne vois aucun inconvénient à vous révéler que je ne désirais pas qu'il m'aperçût en votre compagnie. »

Sir George sourit sans effort. Il avait l'épiderme peu chatouilleux et ne daigna pas relever l'injurieux sous-entendu. Roulant sa longue moustache entre ses doigts minces, il contempla sa victime d'un air amusé, derrière son monocle. Sir George Frodmere était un grand homme maigre représentant à merveille le type classique du gentleman anglais, tel du moins que se l'imaginent les Français.

« Mon cher Toady, dit-il d'un ton protecteur, un jeune homme qui passe sa vie à se frotter aux ducs et à tout ce que l'Angleterre compte de gens titrés, devrait étendre sa courtoisie à un baronnet britannique. J'ai bien l'impression que votre ami n'éprouve pas une sympathie spontanée à mon égard, mais d'après le peu qu'il connaît de moi, il ne peut me considérer que comme le modèle des baronnets ! Un brave garçon, d'ailleurs,

ajouta rêveusement Sir George. Il a eu bien des ennuis avec sa maman, si j'ai bonne mémoire... »

Il lança un rapide coup d'œil à Toady Wilton, qui s'agita sur sa chaise.

« Quelle femme ravissante ! poursuivit Sir George en contemplant l'autre sous ses paupières à demi closes. Et quel dommage qu'elle soit tombée si bas ! Elle avait quitté son mari, n'est-ce pas ?

– Oui... je crois... balbutia Wilton, qui espéra détourner la conversation en faisant mine de se lever.

– Cette tentative maladroite pour éviter ce sujet de discussion est la preuve d'une modestie innée ou d'une conscience coupable, dit Sir George, et je n'ai jamais découvert la première de ces qualités parmi les traits de votre caractère... Oui, poursuivit-il, elle avait quitté le vieux Stanton parce que...

– Vous connaissez déjà toute cette histoire, fit Wilton d'une voix brève. Elle est partie parce qu'elle avait été faussement accusée d'avoir eu une liaison avec Lord Chanderson.

– Elle avait emmené sa petite fille avec elle, je crois, dit Sir George. Une histoire excessivement romanesque... Et on ne l'a jamais revue, n'est-ce pas ? »

Wilton secoua la tête.

« Mon ami Eric Stanton a dépensé une fortune pour essayer de la retrouver, dit-il, mais tout a été vain. C'est un sujet pénible, et j'aimerais que nous changions de conversation.

– Et on ne l'a jamais revue !... répéta Sir George sans se soucier de l'embarras de son compagnon. Ni elle, ni sa fille, d'ailleurs. Lorsque le vieux Stanton a découvert qu'il avait accusé une femme innocente sur la foi de preuves forgées de toutes pièces par un misérable... Que disiez-vous, Toady ?

– Rien, fit l'autre d'une voix sourde.

– Lorsque Stanton a découvert qu'il s'était trompé, – car je ne pense pas qu'il se soit jamais aperçu qu'une main criminelle s'était employée à le faire tomber dans cette erreur, – il a dépensé des sommes considérables pour retrouver les traces de sa femme et de sa fille.

– C'était une erreur, en effet, murmura Toady Wilton, indistinctement. Il avait cru qu'elle avait eu une intrigue avec Chanderson, il avait trouvé des lettres soi-disant adressées par Chanderson à sa femme, et qui étaient fausses...

– C'est cela », dit Sir George.

Il acheva son verre de liqueur et s'essuya les lèvres avec un mouchoir de soie.

« Vous étiez, mon cher Toady, le meilleur ami du vieux Stanton et, le jour de son décès, il vous coucha sur son testament.

– Qu'est-ce que vous racontez ? fit Wilton d'un ton brusque. Vous savez très bien qu'il ne m'a pas laissé un sou, bien qu'il ait prononcé sur son lit de mort quelques paroles que son fils a interprétées comme une intention de me léguer quelque chose.

– Intention que ce brave Eric n'a pas manqué de réaliser, remarqua Sir George. En vérité, Toady, vous avez de la veine, car en admettant qu'Eric Stanton en ait su autant que moi sur votre compte, vous n'auriez pas palpé un centime des dix mille livres qu'il vous a si libéralement offertes. »

Toady Wilton ne répondit rien et saisit l'occasion d'adresser la parole à l'individu silencieux qui se carrait entre Sir George et lui. Bud Kitson, à vrai dire, n'était pas parfaitement à sa place en cette compagnie distinguée. Ses vêtements mal coupés, ses grosses mains épaisses et ses manières peu loquaces in-

diquaient qu'il n'appartenait pas tout à fait au milieu social de ses deux compagnons. De temps à autre, il secouait la tête d'un air impatienté, comme si son faux col empesé constituait pour lui une source de tourments, ce qui était d'ailleurs la vérité. Bud Kitson n'avait pas de prétentions à l'élégance et maugréait intérieurement contre la nécessité de se harnacher de la sorte.

« Le type va venir bientôt ? demanda-t-il.

– Un peu de patience, Bud, fit Sir George. Notre ami, M. Soltykoff, est un homme charmant et sans cesse altéré. Un homme occupé à boire perd la notion du temps et a quelque tendance à manquer de ponctualité.

– Je voudrais bien qu'il vienne, reprit Toady d'un ton grognon. Il est fou de se promener avec dix millions dans sa poche à Monte-Carlo, pendant que les plus grands escrocs de l'Europe se baladent dans la rue !

– Pardon ! prononça Sir George avec humeur, il y en a au moins trois qui prennent tranquillement le café dans la véranda du Palace Hôtel ! Néanmoins, poursuivit-il, je partage vos appréhensions ; il serait désastreux que ce bel argent, qui en bonne justice nous revient, tombe entre les mains de quelque voleur de basse classe qui ne saurait ni apprécier sa chance, ni en faire un usage convenable.

– Je ne comprends plus, fit brusquement Bud Kitson. Je croyais que ce type était un copain, un des nôtres, quoi ! Que se passe-t-il, alors ? »

– Sir George sourit avec indulgence.

« C'est très simple, dit-il patiemment. M. Soltykoff est extrêmement riche ; il finance quelques-unes de nos entreprises – quelques-unes de celles dans lesquelles vous jouez un rôle. Mais bien qu'il soit notre associé dans diverses affaires, bien qu'il soit un des plus grands hommes d'affaires internationaux, et qu'il

subventionne plusieurs des plus vastes escroqueries européennes, nous n'en ferons qu'une bouchée !

« Avez-vous expliqué l'affaire à Bud ? » demanda Sir George à Toady Wilton.

Celui-ci secoua négativement la tête. Il avait cru inutile d'expliquer quoi que ce soit à Bud Kitson qu'il considérait comme une simple brute, bonne uniquement à faire le coup de poing. Il se trompait d'ailleurs. Bud Kitson, tout détrousseur de banques et « homme de main » qu'il était, pouvait parfois faire preuve d'intelligence et d'initiative.

« Eh bien, je vais vous mettre au courant », dit Sir George en se penchant sur la table.

Il parlait affaires maintenant, et ses manières affectées avaient disparu pour faire place à un ton précis et froid.

« Soltykoff, entre autres choses, s'occupe principalement de la fabrication du verre. Pendant des années, son rêve a été de parvenir à produire du verre malléable, c'est-à-dire du verre pouvant se travailler comme une étoffe, par exemple, sans se casser. Depuis vingt-cinq ans, tous les chimistes du monde ont essayé vainement d'en produire, mais Soltykoff, sans perdre espoir, a offert une prime de vingt-cinq mille livres à l'inventeur qui lui apporterait la formule du verre malléable. Il a fini par trouver son homme, un individu dont j'ignore le nom (Sir George leva les épaules pour mieux marquer son ignorance), mais qui habite par ici, du côté de Nice, et vit dans une misère relative. Les négociations ont été entamées, des échantillons de verre ont été envoyés, et Soltykoff est venu ici pour conclure le marché. Tout cela est bien clair ? »

Kitson hocha affirmativement la tête.

« Soltykoff doit à ses origines russes la manie de ne jamais se déplacer sans emporter sur soi une somme considérable. Il ne doit pas être muni de moins d'une dizaine de millions en ce

moment, puisqu'il s'est juré d'arracher la formule de l'inventeur à n'importe quel prix. Il est probable pourtant qu'il marchandera et s'en tirera pour une somme raisonnable, nous laissant une marge décente pour nos opérations. Car, ajouta sentencieusement Sir George, ce n'est pas tous les jours que la Providence dirige sur des personnes respectables et dénuées de préjugés quant à la propriété, un homme en possession d'une quantité aussi impressionnante de billets. Peu m'importe qu'il soit notre associé, s'il a de l'argent ! Nous pourrions faire des affaires avec lui pendant vingt ans sans lui en soutirer autant...

« D'autre part, ajouta Sir George, il est toujours à moitié ivre, et il n'y a aucune raison pour que nous n'en profitions pas.

– Que voulez-vous dire ? demanda Bud en baissant la voix. Allons-nous faire cette affaire avant qu'il ait acheté sa formule ?

– Non, dit Sir George avec un sourire. Laissons-le acheter l'invention. Je serais fâché de priver ce malheureux inventeur du prix de sa persévérance et de ses veilles ; mais nous pouvons nous attribuer ce qui restera. Compris ?

– D'accord, fit Bud Kitson.

– Maintenant... » reprit le baronnet ; mais un coup d'œil d'avertissement de Toady Wilton l'interrompit net.

Un homme gravissait les degrés de marbre qui conduisaient à la véranda. Le nouveau venu pouvait avoir environ quarante-cinq ans, et était possesseur d'une énorme barbe noire et d'un crâne chauve d'autant plus visible qu'il tenait son chapeau à la main et s'épongeait le front avec un vaste mouchoir. Il manqua une marche, vacilla et faillit tomber. Le baronnet et Toady Wilton échangèrent un regard d'intelligence : Soltykoff avait commencé ses libations de bonne heure ce soir-là.

« Ah ! vous voilà ! dit-il en bon anglais, avec un accent étranger à peine perceptible, car il avait été élevé en Angleterre. Je suis ravi de vous voir. »

Il étreignit le baronnet dans ses bras, le serra avec effusion sur son cœur et l'aurait embrassé si le formaliste baronnet ne s'était légèrement reculé.

« Je vous ai fait attendre, je le sais bien, dit-il avec volubilité, mais j'ai eu toutes sortes de difficultés, ah ! mon ami, que de difficultés ! Et ce satané Monte-Carlo est plein de monde, je ne peux pas avancer dans la rue, je n'ai pas ma voiture, et je me disais tout le temps : mes amis m'attendent, il faut que je me hâte, et je suis désolé de ne pouvoir arriver à l'heure que j'ai indiquée ! »

Il s'exprimait d'une façon hachée, en employant parfois un mot pour un autre, car il n'avait guère l'occasion de parler anglais. Il venait rarement à Londres, préférant les distractions parisiennes aux plaisirs austères de la capitale britannique.

« Je ne vais rester qu'un moment avec vous, dit-il, car je dois me rendre à Nice ce soir pour rencontrer mon génial inventeur. »

Soltykoff avait certainement déjà beaucoup bu, mais il offrait une belle résistance à l'intoxication éthylique.

« Nous étions inquiets à votre sujet, monsieur Soltykoff, lui dit Toady Wilton avec une grimace qui voulait être un sourire.

– Inquiets ? pourquoi ? fit l'autre, surpris.

– Notre ami estime simplement qu'il n'est pas prudent, de nos jours, de se promener avec tant d'argent », dit Sir George gaiement.

Soltykoff se mit à rire et frappa des mains pour appeler un garçon. Il commanda une bouteille de champagne doux, sa boisson favorite. Le baronnet frissonna à la pensée que le Russe allait lui offrir ce breuvage qu'il avait en horreur.

« Mon argent est là », dit Soltykoff en ouvrant son épaisse pelisse et en frappant sur une large poche intérieure.

« Il est là ! » répéta-t-il en frappant fièrement sur un portefeuille de cuir noir qu'il jeta sur la table en renversant les verres et les tasses de café avec une superbe indifférence.

« Ce soir, poursuivit-il, je vais à Nice pour voir l'inventeur. Tout est déjà convenu, et, cette nuit, je posséderai la formule qui révolutionnera le monde ! »

Il agitait ses bras dans les airs d'une façon extravagante, le visage rayonnant d'une joie anticipée.

« Oui, nous étonnerons le monde ! mon ami, fit-il. Vous verrez cela. C'est la plus extraordinaire, la plus merveilleuse des inventions. Vous comprenez ? Mon anglais n'est pas très bon, surtout lorsque j'ai bu un verre ou deux, mais enfin, vous devez me comprendre !

– Certainement, dit le baronnet avec empressement. D'ailleurs je n'aurais jamais pensé que vous aviez bu ce soir. »

Le Russe sourit et replaça soigneusement son portefeuille dans sa poche secrète.

« Quand j'ai bu trois bouteilles de champagne, je commence à me sentir gai, dit-il paisiblement. Maintenant, causons affaire. »

Il tourna son fauteuil de façon à se trouver face aux trois autres.

« Vous voulez tenter un grand coup sur les courses, n'est-ce pas ? Je serai moi-même en Angleterre pour assister au Derby. Je ne vous demande pas de m'expliquer votre plan, dit-il en levant la main avec emphase. Il me suffit de savoir qu'il y a de l'argent à gagner, et qu'il s'agit du noble sport des courses. Heuh... Il me suffit de savoir (il salua Sir George) que vous êtes homme d'honneur... heuh... et correct. Je suis donc prêt à assumer le financement de l'entreprise. Combien ?

– Il nous faudra cinq mille livres, dit Sir George.

– Cinq mille livres, répéta Soltykoff en réfléchissant. C'est-à-dire plus de sept cent cinquante mille francs... Vous me donnez toute garantie, n'est-ce pas ?

– La garantie de mon nom, fit Sir George majestueusement.

– Cela me suffit, dit le Russe. Vous aurez l'argent demain... Ah ! non, pas demain, je prends le train cette nuit pour Paris. Je vais vous donner un chèque sur le Crédit Lyonnais.

– Pourquoi pas cette nuit, en billets ? fit Sir George avec humour. Vous êtes un coffre-fort ambulante, mon cher Soltykoff !

– Ah ! non, reprit celui-ci. Je peux avoir besoin de tout cet argent cette nuit. J'approche d'un moment historique, celui où je tiendrai entre mes mains un document d'une importance mondiale. Vous comprenez ? fit-il en se tournant vers Wilton.

– Parfaitement, parfaitement », murmura Toady, qui n'avait pas perçu un traître mot dans le torrent rocailleux qu'était devenu le débit de la parole du Russe, depuis que celui-ci avait absorbé sa troisième bouteille de champagne.

« Comme je viens de vous le dire, reprit Soltykoff, je prendrai, à Nice, le train pour Paris, à 23 h. 43. Vous connaissez mon adresse à Paris, avenue des Champs-Élysées. »

Il se leva lourdement et étreignit Sir George avec tendresse, faisant d'ailleurs des adieux également chaleureux à Kitson et au peu engageant M. Wilton. Ils le suivirent des yeux pendant qu'il descendait l'escalier.

« Il part cette nuit, dit Sir George à voix basse. Vous avez entendu ? Wilton, allez immédiatement à la gare et retenez trois sleepings pour Paris. Assurez-vous de l'emplacement de la couchette de Soltykoff. »

* * *

Ce soit-là, vers dix heures, Milton Sands arpentait le somptueux vestibule du Casino, un cigare de trois francs aux lèvres et une somme à peu près équivalente en poche. Il avait laissé sur le tapis vert le reste de sa fortune et n'éprouvait ni regret ni remords de cette perte. Il acceptait les hauts et les bas de la vie avec une sereine philosophie ; Milton Sands s'était trouvé abandonné dans le coin le plus désert du grand désert australien, sans eau ni vivres, persuadé pourtant qu'au dernier moment un miracle se produirait pour le ramener sur une terre où, si le lait et le miel ne coulaient pas à flots, il pourrait au moins se procurer une tasse de thé et une tranche de rôti. Il avait vendu des terrains aurifères, à Coolgardie, pour le prix d'un paquet de tabac, et avait vu revendre ces mêmes terrains pour plus d'un million. Bref, il possédait tout l'entraînement nécessaire à un joueur de Monte-Carlo.

Il revint à pied à l'hôtel, gravit lentement l'escalier de marbre et entra dans le hall. Il appela le portier.

« Vous ferez chercher mes bagages dans ma chambre, dit-il. Je prends le train de cette nuit pour Paris. »

L'employé galonné exprima ses regrets polis. Il possédait, lui aussi, une solide philosophie ; ce n'était pas le premier client de l'hôtel qu'il voyait arriver avec l'intention de séjourner un certain temps et décider brusquement de prendre le train de nuit. Ce phénomène était fréquent à Monte-Carlo.

Milton monta dans sa chambre, changea de costume et boucla sa valise.

« François, dit-il au valet de chambre, voulez-vous voir si M. Eric Stanton est chez lui ?

– Oui, monsieur », dit le valet qui sortit, et revint quatre minutes plus tard en annonçant :

« M. Stanton est dans le hall. »

Milton se précipita dans le corridor, dégringola l'escalier et attrapa Eric au moment où celui-ci s'apprêtait à prendre l'ascenseur pour rentrer dans son appartement.

« Je voudrais vous parler un instant, Stanton », dit Milton.

Il entraîna le jeune homme dans un coin désert du vestibule.

« Vous me connaissez évidemment à peine, une simple rencontre de hasard à Monte-Carlo, dit-il, mais moi, je vous connais bien, et je veux vous demander de me rendre un service. Je vous préviens tout de suite qu'il s'agit d'argent, mais je ne veux vous emprunter que cinq cents francs.

– Mon cher ami, dit Eric en souriant, vous pouvez m'en demander cinq mille si vous voulez. » Milton Sands secoua la tête :

« Non, fit-il, c'est seulement pour arriver jusqu'à Londres. J'ai un chèque ou deux qui m'attendent là-bas.

– Vous prenez donc le train de nuit, vous aussi ? s'écria Stanton avec surprise.

– Pourquoi ? Vous partez ?

– Je viens de recevoir un télégramme qui me rappelle chez moi, dit Eric, et d'ailleurs Monte-Carlo m'agace ; j'en ai assez !

– Voilà qui est bien, dit Milton joyeusement. Voulez-vous que j'aie à la gare retenir un sleeping ?

– Merci, dit Stanton. Attendez ! fit-il en retenant Milton qui déjà s'éloignait. Voilà de l'argent pour retenir les couchettes ! »

Milton Sands put facilement retenir ses places. Le train de nuit n'était pas considéré comme select, et la plupart des tou-

ristes préféraient voyager par le direct Côte d'Azur, plus coûteux et plus rapide.

Il retrouva dans le hall Eric prêt à partir, et régla sa note au bureau de l'hôtel. Il restait une petite somme en faveur du prudent Milton sur le montant qu'il avait déposé en arrivant, si bien qu'il se contenta d'emprunter cent francs à Eric.

Ils étaient très en avance, et se rendirent à pied à la gare. Soudain Eric demanda à brûle-pourpoint :

« Somme toute, quels sont vos plans ?

– Mes plans ? répéta Milton d'un ton scandalisé. Mais, mon bien cher ami, je n'ai jamais de plans préconçus. Quelle idée extravagante !

– Je suis évidemment indiscret, dit Eric en souriant, et, d'ailleurs, je me suis mal exprimé. Je me demandais simplement si vous... aviez une occupation stable.

– Je vous l'ai déjà dit, fit gaiement Milton, je suis un aventurier. Je n'ai aucune occupation, si ce n'est celle de gagner de l'argent de la façon la moins ennuyeuse possible. Je n'échafaude jamais de plans parce qu'il faut toujours les refaire ou du moins les réviser. »

Ils firent quelques pas en silence, puis Milton reprit :

« Tenez ! cette fois, j'avais un plan bien établi, à propos de cette martingale sur laquelle j'ai misé tout ce que je possédais. Eh bien, pour réussir, il m'aurait fallu cent millions. Or, si j'avais cent millions, je n'aurais aucune raison de jouer. C'est pourtant la meilleure martingale que je connaisse ! »

Eric Stanton regarda avec sympathie son joyeux compagnon, qui semblait considérer les coups du sort comme d'heureux accidents destinés à rompre la monotonie de l'existence.

« J'ai des intérêts dans un certain nombre d'affaires, dit-il en hésitant, et je me demande si je pourrais vous être utile... »

Milton se mit à rire et frappa amicalement sur l'épaule d'Eric.

« Mon cher ami, dit-il d'un ton confidentiel, si vous me confiez un poste de confiance, il se peut très bien que je disparaisse avec la caisse avant la fin de la semaine. Je suis d'une malhonnêteté foncière, c'est un trait de mon caractère que je vous supplie de ne pas perdre de vue. Mon seul but sur terre... mais je ne vais pas revenir sur ce sujet ! » s'exclama-t-il avec un désespoir comique.

Il reprit, d'un ton différent :

« En tout cas, je vous suis infiniment reconnaissant de votre offre si spontanée. Je suis joueur et resterai joueur jusqu'à la fin de mes jours, à moins que je ne découvre une chance meilleure et plus rapide d'employer mes indiscutables talents.

– Je vais tout de même vous donner mon adresse et, si jamais vous avez besoin de moi, je compte que vous n'hésitez pas à me faire signe », dit Eric.

Cette fois, Milton accepta avec reconnaissance.

« Voyez-vous, dit-il, il est bien rare de rencontrer un garçon comme vous, parce que les gens riches sont, d'une façon générale, harcelés par toutes sortes d'individus qui n'ont d'autres désirs dans la vie que de les soulager d'un peu de leur argent. J'espère pouvoir m'acquitter un jour envers vous de ma dette de gratitude. En attendant, il faut effectivement que je me décide à choisir un métier, et cela dès demain... Acteur peut-être – j'ai des dispositions – ou bien garçon dans un de ces établissements de Montmartre où les pourboires sont, paraît-il, si généreux, ou bien encore homme-sandwich à Londres, je n'en sais rien, et je vous serais très reconnaissant de m'aider à prendre une décision. »

CHAPITRE III

JOHN PENTRIDGE CHEZ LUI

Il y a à Nice des taudis dont le touriste, qui ne connaît que la Promenade des Anglais et les beaux mimosas et les magnifiques palmiers qui la décorent, est loin d'imaginer l'existence.

Le chauffeur regarda avec étonnement le client bien vêtu qui lui donnait l'adresse d'une rue étroite et sordide, au nord de la ville, mais Soltykoff répéta l'adresse avec impatience et l'autre n'hésita plus.

Le passage du Bue est un boyau entre deux rangées d'affreuses maisons habitées par la plèbe de la cité, et tous les gens qui, dans cette belle ville, arrivent à vivre de métiers de hasard. Le numéro *27 bis* de cette rue était particulièrement repoussant, mais M. Soltykoff, qui s'y engouffra, n'appartenait pas à l'espèce des gens qui se perdent en considérations sentimentales sur le malheur de leurs semblables, contraints à demeurer dans ces mesures croulantes.

« M. Pentridge ? répéta après lui un concierge loqueteux. Au quatrième, à gauche en face des marches. »

Soltykoff gravit les marches inégales de l'escalier. Il riait tout seul à la pensée du danger qu'il aurait couru si l'on avait su qu'il portait dix millions et demi dans sa poche. Il frappa sur le

panneau jaune de la porte, sans obtenir tout d'abord de réponse. Il récidiva et cette fois une voix rauque l'invita à entrer.

La pièce était minuscule et presque dénuée de meubles, à l'exception d'un lit défait, dans un coin, d'une table et d'une chaise. Sur la table, une lampe à huile répandait une faible clarté.

John Pentridge était assis au bord de son lit, vêtu d'un vieux pantalon et d'une chemise entrebâillée sur sa poitrine osseuse. Il venait de se changer, et ses autres vêtements reposaient, en désordre, à l'autre bout du lit. Il n'avait pu arriver au rendez-vous avant Soltykoff qu'en triplant le pourboire de son chauffeur.

Il fixait le visiteur de ses petits yeux flamboyants, sans manifester la moindre intention de se lever. Soltykoff, malgré sa longue expérience, estima qu'il avait rarement rencontré un visage aussi sinistre.

« Vous êtes bien M. Soltykoff ? » dit enfin, brusquement, Pentridge.

Soltykoff fit un signe affirmatif et, sans y avoir été invité, tira une chaise à lui et s'assit.

« Écoutez, M. Pentridge, dit-il, nous avons une affaire importante à régler immédiatement. Je dois en effet me rendre à Paris dès cette nuit pour d'autres affaires. Vous comprenez ?

– Parfaitement, dit Pentridge. Vous avez l'argent ?

– Nous parlerons de cela tout à l'heure, dit Soltykoff diplomatiquement. Pour l'instant, je désirerais examiner la formule. »

Il s'exprimait avec quelque difficulté, car il avait occupé les loisirs du trajet de Monte-Carlo à Nice à savourer quelques coupes supplémentaires de champagne doux.

« Je suis industriel, vous comprenez, dit-il. Je verrai tout de suite si votre formule vaut quelque chose.

– Vous avez vu les échantillons, fit l'autre en se renfrognant. Cela ne vous suffit pas ?

– J'ai vu en effet les échantillons, et ils sont convaincants. Je vous dirai même, mon cher ami, qu'ils sont merveilleux... Mais, pour l'instant, il s'agit de la formule. »

Pentridge se leva lentement et sortit un coffret de dessous son traversin. Il l'ouvrit à l'aide d'une clef qu'il portait au cou, et en sortit une enveloppe.

« Vous auriez des ennuis si vous vous amusiez à raconter où vous avez obtenu cette formule, dit-il. Je ne veux pas dire que j'en sois devenu possesseur par un moyen malhonnête. Il y a trente ans que j'ai cette formule, je l'ai employée, et je vous ai envoyé les échantillons que j'ai moi-même fabriqués. Mais, à vrai dire, je ne l'aurais peut-être pas trouvée tout seul. Celui qui était mon maître était un grand homme ! Avez-vous jamais entendu parler de Granford Turner ?

– Granford Turner ? répéta Soltykoff, ce nom m'est familier... Ah ! oui, j'y suis, c'est le grand inventeur... il y a bien cinquante ans de cette histoire, mais je me rappelle la tragédie... »

Pentridge hocha la tête.

« Il tua un de ses amis, acheva-t-il, et il fut déporté à vie. Je l'ai connu en Australie, ce grand inventeur, le plus illustre que le monde ait connu... Il avait changé de nom... Il est mort maintenant.

– Où dites-vous que vous l'avez rencontré ? questionna curieusement Soltykoff.

– Cela ne vous regarde pas, répondit hargneusement Pentridge. Tenez, voilà la formule, avec tous les ingrédients, et tous les degrés de température.

– Et l’inventeur est mort, murmura Soltykoff.

– Oui, mort. Il y a trente ans que je traîne cette formule. Je l’aurais bien vendue avant, mais... »

Il hésita et se tut. Il n’avait aucun désir d’avouer la peur qu’il avait eue si longtemps de l’homme qui lui avait confié son secret – confiance qu’il avait trahie dès qu’il en avait eu l’occasion – ni de confesser les relations qui l’unissaient avec l’homme dont le cadavre était étendu sous les citronniers d’une villa de Monaco.

« Laissez-moi lire le document », demanda Soltykoff.

À regret, Pentridge se dessaisit de la précieuse enveloppe et, rapprochant sa chaise de la table, Soltykoff se plongea dans la lecture de dix pages d’une écriture serrée, qui révélaient tous les détails du nouveau procédé. De temps en temps, il s’interrompait en poussant une petite exclamation :

« Oui ; oui, murmurait-il, évidemment... comme c’est simple... et dire que personne n’y a pensé ! »

La joie le dégrisait presque. Mais il tenait à s’assurer des preuves irréfutables de l’authenticité de la formule. Sur sa demande, Pentridge tira de dessous le lit une lampe à esprit-de-vin, un ou deux morceaux de verre, une casserole et deux petites boîtes contenant l’une une poudre blanche, l’autre une poudre rouge.

« La proportion est bonne, dit Pentridge, vous n’avez même pas besoin de regarder sur le papier. »

Pendant une demi-heure, M. Soltykoff, assis devant la table qui supportait la lampe à esprit-de-vin, s’affaira à une singulière cuisine, ajoutant une pincée de poudre blanche ici, une pincée de poudre rouge là, mélangeant et remélangeant, pour confectonner enfin une boule de verre incolore, exactement pareille à n’importe quelle boule de verre. Il attendit qu’elle fût refroidie,

puis la découpa avec un canif. La masse était encore chaude, mais il pouvait pourtant déjà la tenir entre ses mains. Il étira la matière sans difficulté, et celle-ci reprit sa forme lorsque la traction cessa.

« Non seulement malléable, se dit-il avec ravissement, mais encore élastique ! »

Il sortit de sa poche le vaste portefeuille.

« Quel est votre prix ? » demanda-t-il.

L'homme hésita.

« Je vous ai demandé vingt mille livres, dit-il, mais l'invention vaut davantage, et, tout compte fait, je ne me séparerai pas de la formule à moins de cinquante mille livres. »

En matière de marchandage, Pentridge était nettement en état d'infériorité, car Soltykoff était ainsi fait qu'il mettait son point d'honneur à ne pas payer un centime de plus que ce qui était absolument nécessaire.

« Mon cher ami, dit le petit Russe avec rondeur, vous croyez que vous pouvez me rouler parce que je suis ivre, et, en vérité, vous ne vous trompez pas, car je me suis horriblement grisé cette nuit, mais je n'en perds pas la tête pour si peu, vous comprenez ? Nous avons conclu un marché : vingt mille livres, c'est-à-dire deux millions de francs et demi. Je suis venu avec l'argent, et je ne vous demande aucune précision sur la façon dont la formule est tombée entre vos mains, soit que vous l'ayez volée à l'infortuné inventeur, soit qu'il vous l'ait donnée. L'argent est tout prêt. Si vous êtes assez riche pour me dire : « Je vais attendre, et voir ailleurs », n'hésitez pas à le faire, mais je vous offre exactement la somme que vaut la formule. Prenez l'argent ou ne le prenez pas, mais je ne veux pas manquer mon train, et je n'ai pas le temps d'attendre.

– Envoyez le fric », gronda Pentridge, dompté.

Il tendit une main avide, et le Russe lui compta méticuleusement vingt billets de mille livres chacun.

« Et maintenant, dit Soltykoff jovialement, que comptez-vous faire avec cet argent ? »

Les yeux de l'homme flambèrent :

« Écoutez, dit-il d'une voix rauque. Vous êtes riche, et vous avez probablement été riche toute votre vie. Moi, je suis un pauvre diable ballotté au gré de la vie. Je suis déjà presque vieux, et je n'ai connu jusqu'ici que la pauvreté et la misère. Dès que j'ai un sou, je le risque au jeu, et avec cet argent, j'ai décidé de jouer, une fois dans ma vie, comme un capitaliste. Ce sera le grand jour de mon existence ! »

Il était presque émouvant dans son désir de se faire comprendre de son interlocuteur.

« Il ne me reste que peu de temps à vivre, et je ne peux pas attendre qu'une autre occasion se représente. Dès demain, je me fais habiller par un grand tailleur, et j'abandonne ces frusques... »

Il désigna d'un geste dédaigneux ses vêtements épars.

« J'irai à Monte-Carlo, au Casino, en prenant un air insolent comme tous les snobs que je vois défiler depuis vingt-cinq ans. Personne ne pourra même me reconnaître. Je jouerai le maximum. C'est la seule façon de gagner et c'est de cette façon que je gagnerai !

– Mon cher ami, dit le Russe d'une voix indifférente, en rangeant soigneusement l'enveloppe dans son portefeuille, je puis vous dire une chose, c'est que, si j'avais le temps, je jouerais volontiers contre vous une somme égale à celle que je viens de vous donner, et je gagnerais certainement parce que je suis riche et que je n'ai aucun besoin d'argent. Vous perdrez toujours

au jeu, parce que vous êtes pauvre et que l'argent a pour vous une importance vitale. C'est comme cela !... »

Et il sortit de la petite pièce en sifflant joyeusement une chanson. Il dégringola les escaliers et bondit dans le taxi qui l'attendait, conscient d'avoir fait, cette nuit-là, la meilleure affaire de sa vie.

CHAPITRE IV

L'ACCIDENT

« Je me doutais que vos démarches seraient très probablement sans résultat. »

L'homme qui prononçait ces mots était grand, bien vêtu, et faisait les cent pas sur le quai de la gare de Marseille, en compagnie d'une jeune fille. Celle-ci sourit.

« Je sais bien que ces démarches sont toujours promises à l'insuccès, Lord Chanderson, dit-elle paisiblement ; pourtant, il reste une chance imprévisible pour que je réussisse à rencontrer l'homme que mon grand-père recherche avec tant d'ardeur, et tant que je serai jeune et alerte, je l'aiderai dans cette entreprise. Il est robuste encore, mais les voyages le fatiguent et l'irritent lorsqu'il lui faut parler une langue étrangère... Mais je m'excuse de vous avoir dérangé à cette heure si tardive. »

Son compagnon secoua la tête en riant :

« Je vous en prie, Miss President, ne vous excusez pas, dit-il. Vous savez que je souffre d'insomnies perpétuelles, et qu'il est bien rare que je gagne mon lit avant quatre ou cinq heures du matin. Je suis ravi au contraire de m'être trouvé à Marseille et d'avoir eu l'occasion de vous être utile dans la mesure de mes faibles moyens.

– Je vous remercie infiniment, dit la jeune fille avec élan. Je me rends compte qu’il est bien ennuyeux d’accompagner une femme dans toutes les gares d’une ville française, à la poursuite d’un homme que la police ne considère même pas comme un criminel ! Je ne serais jamais arrivée à accomplir ma mission à Marseille sans vous, et mon excursion à Monte-Carlo aurait été impossible.

– Je suis toujours enchanté d’aider votre grand-père, répliqua Lord Chanderson. C’est un homme tout à fait remarquable.

– Grand-père a beaucoup de considération pour vous, dit-elle, et il sera flatté de voir un des principaux membres du Jockey Club avoir une telle opinion de lui. »

Lord Chanderson rit de plus belle. Bien que grisonnant, il avait encore grande allure, et devait avoir été remarquablement beau dans sa jeunesse. Il conservait d’ailleurs un port de tête aristocratique, un profil pur que les journaux de turf reproduisaient souvent.

« Votre grand-père est l’un des rares nouveaux propriétaires dont le Turf puisse se féliciter, poursuivit-il. Vous savez qu’en Angleterre nous regardons généralement de travers les nouveaux venus sur les terrains de courses, et particulièrement lorsqu’il s’agit des Australiens, à qui l’on attribue, pour une raison ou pour une autre, des malices dont je ne les crois pas capables.

– Vous voulez dire qu’ils sont malhonnêtes ? » fit la jeune fille d’une voix unie.

Lord Chanderson leva les épaules.

« Je n’irais pas jusque-là, bien que certaines de leurs ruses sentent le maquignon. Mais en ce qui concerne votre grand-père, il est réellement extraordinaire qu’avec un seul cheval...

– Deux chevaux, corrigea-t-elle.

– Ah ! oui ? Je croyais qu’il n’en avait qu’un.

– Vous oubliez notre grand cheval du Derby, dit-elle avec une gravité qu’on aurait pu croire empruntée. Notre « Donovan ».

– Je n’ai jamais entendu parler de ce cheval, dit Lord Chanderson en riant, ce qui prouve qu’un membre influent du Jockey Club, lorsqu’il est sur le quai d’une gare à trois heures passées du matin, est sujet à quelques défaillances ! »

Les phares de la locomotive percèrent la nuit.

« Vous partez dans cinq minutes », dit Lord Chanderson.

Le convoi s’arrêta silencieusement devant le quai. La plupart de ses occupants dormaient à poings fermés.

« Avez-vous votre billet ? Votre place est-elle retenue ? »

– J’ai une couchette, dit la jeune fille en désignant le wagon. Voulez-vous faire monter mes bagages, pendant que j’inspecte mon compartiment ? »

Un fonctionnaire du chemin de fer passa le long du train.

« En voiture, s’il vous plaît ! » psalmodia-t-il d’un ton mélodieux.

Après une hâtive poignée de main à son compagnon, la jeune fille pénétra dans le wagon. Elle abaissa la vitre, pour dire encore une fois adieu à Lord Chanderson.

L’Anglais appartenait au type de sportifs dont ni raffolait la jeune fille : éducation parfaite, courtoisie raffinée, connaissant les chevaux à merveille et les adorant.

Elle se félicitait de l’avoir retrouvé à Marseille, où il l’avait parfaitement reçue, sur la simple lettre d’introduction que le grand-père de la jeune fille lui avait remise pour ce gentleman

qui s'était toujours montré si prévenant envers lui depuis son arrivée en Angleterre.

La mission de Mary à Marseille avait échoué, bien que le vieux John President eût été averti de source sûre que celui qu'il recherchait se trouvait à ce moment dans cette ville. L'information était sans doute exacte, mais il est bien difficile de retrouver un homme sans autre aide qu'une photographie jaunie, vieille de plus de vingt-cinq ans. Autant vaudrait rechercher la proverbiale aiguille dans une botte de foin.

Mary President commença à se préparer pour la nuit, dans son étroite cellule ambulante.

Elle ne s'était pas encore couchée dans son lit qu'elle avait déjà pu se rendre compte que la nuit ne s'écoulerait pas sans péripéties, car l'occupant du compartiment voisin était, sans aucun doute, dans un état d'ébriété avancé.

De temps à autre, il se mettait à rire ou à chanter sur le mode burlesque, puis sa voix sombrait dans un murmure indistinct, pour renaître, l'instant d'après, plus éclatante que jamais.

Mary President espérait fermement que, lorsque le train aurait pris de la vitesse, les vibrations couvriraient les vocalises du chanteur intempestif, mais celui-ci était doué d'un organe particulièrement strident et la jeune fille comprit bientôt qu'il lui faudrait s'isoler coûte que coûte, sous peine de passer une nuit sans sommeil.

Quelqu'un vint frapper à la porte du voisin, et une voix courroucée le pria de bien vouloir interrompre son concert, intervention qui ne troubla pas celui-ci le moins du monde.

Résignée, Mary President s'absorba dans ses pensées. Elle avait espéré retrouver John Pentridge à Marseille ; comme elle avait déjà espéré le retrouver dans un certain nombre d'autres villes où son grand-père l'avait précédemment envoyée. Comme son aïeul, pourtant, elle était persuadée qu'un jour elle retrou-

verait l'homme qui détenait la fortune volée à son ami d'autrefois.

Elle sombra peu à peu dans un demi-sommeil, et se réveilla soudain. Quelqu'un essayait d'ouvrir la porte de son compartiment. Encore endormie, Mary se fit pourtant la réflexion que ce ne pouvait être la douane, puisque le train ne traversait aucune frontière.

Lentement, la porte s'ouvrit. L'intérieur du compartiment était sombre, et Mary aperçut la silhouette trapue d'un homme, se détachant sur le fond éclairé du couloir.

« Qui est là ? » demanda-t-elle en levant la main pour atteindre le bouton de la lumière électrique.

Mais avant qu'elle eût pu tourner le commutateur, l'homme avait fait un bond en arrière en refermant la porte sur lui.

Mary se leva et sonna le chef de train, qui arriva quelques instants plus tard, les yeux gros de sommeil. Après avoir regardé à droite et à gauche :

« Non », répondit-il, il ne se trouvait pas dans le couloir, et il était le seul à posséder le passe-partout qui ouvrait les compartiments des sleepings.

« Mademoiselle a dû rêver, dit-il aussi poliment qu'il est possible à un employé que l'on dérange pendant le temps qu'il soustrait à la Compagnie pour prendre un repos bien mérité.

– Je ne dormais pas ! » répondit Mary en congédiant l'homme sans essayer davantage de le convaincre.

Fort heureusement, le compartiment voisin était maintenant silencieux. La jeune fille se recoucha, mais sans parvenir à retrouver le sommeil. Elle éteignit, puis ralluma, sans retrouver le calme qui l'avait fui.

Le train avançait lentement, remontant la vallée du Rhône. Dans une heure et demie, il allait faire jour, et toutes ses vaines craintes se dissiperaient.

Mary n'était pas peureuse, mais elle avait la certitude que la personne qui avait ouvert la porte de sa cabine avait de mauvaises intentions. Elle ne craignait pas que l'inconnu revînt à la charge, mais un pressentiment lui disait qu'elle n'était pas au bout des émotions de la nuit.

Elle n'eut pas longtemps à attendre. Il y eut tout à coup un coup de sifflet strident de la locomotive, et un grincement des freins, précédant une terrible secousse qui jeta Mary presque à bas de sa couchette.

Fort heureusement, elle avait laissé l'électricité allumée, et put se raccrocher à un barreau avant de tomber. Elle entendit le claquement des portes et un bruit de conversations alarmées dans le couloir.

À son tour, Mary endossa rapidement un saut-de-lit et passa dans le couloir.

Au même instant, un gros homme en robe de chambre, serrant un portefeuille contre son cœur, sortit du compartiment voisin. Il se précipita sur Mary et, d'un air égaré, lui posa une question en une langue étrangère qu'elle ne comprenait pas. Elle se borna à secouer la tête, en signe d'ignorance, et l'homme se mit à courir d'un bout à l'autre du couloir, en proie à la panique.

Pendant cette course désordonnée, il heurta une portière et faillit s'étaler par terre avec son portefeuille. Mary l'aida à se relever, bien qu'il lui lançât un regard furibond, et, tandis qu'il se remettait debout tant bien que mal, une lettre s'échappa de son portefeuille et vint tomber aux pieds de Mary.

La jeune fille, en ramassant le papier, jeta machinalement les yeux sur la suscription et poussa un cri.

Elle venait de lire ces mots, manifestement tracés par la main de son grand-père :

Procédé pour le verre malléable
Propriété de John PRESIDENT.

Elle tenait entre ses mains le document qui avait été l'idée fixe de son grand-père pendant si longtemps, l'enveloppe pour laquelle le vieillard, sans se lasser, avait entrepris des recherches restées infructueuses pendant trente années !

Mary n'avait pas encore eu le temps de se rendre compte de toute l'importance de sa trouvaille que déjà le petit homme se précipitait sur elle avec un flot de paroles plus inintelligibles que jamais, lui arrachait presque l'enveloppe, la dissimulait dans sa robe de chambre, sur son cœur, et se répandait en une kyrielle de paroles qui représentaient sans doute des remerciements destinés à masquer son embarras.

Après quoi, il revint dans sa cabine, et s'y enferma à triple tour.

De nouveaux voyageurs faisaient irruption dans le couloir, les uns déjà à demi vêtus, les autres encore en pyjamas, des Anglais pour la plupart. La jeune fille remarqua un homme de haute taille, qui, un sourire flottant sur les lèvres, s'approchait paresseusement d'elle.

« Puis-je vous être utile ? » lui demanda-t-il, comme s'il devinait son désarroi.

Pouvait-elle le prier de soustraire une enveloppe appartenant à un étranger ?

Mary hocha la tête, machinalement, encore tout absorbée par son incroyable découverte.

« J'aurais pourtant voulu... » commença le jeune homme.

Il fut interrompu par une seconde commotion, infiniment plus violente que la première. L'express de la Riviera venait de se heurter au convoi immobilisé. Les lumières s'éteignirent et le chaos s'établit en moins d'une seconde. On entendit des coups, des cris aigus de voyageuses, une bordée d'imprécations sortant du compartiment du Russe, et, au loin, un lugubre cri d'agonie.

Mary avait été projetée à l'autre extrémité du couloir ; un homme passa près d'elle tandis qu'elle se relevait. Un pressentiment – car elle l'aperçut à peine à la lueur d'une lampe de poche – l'avertit que le voyageur n'était autre que l'inconnu qui avait tenté de pénétrer dans sa cabine.

Trois minutes plus tard, tremblant de tous ses membres, Mary se tenait sur le remblai, contemplant toute l'étendue de la catastrophe. L'express avait pris en écharpe la porte d'un passage à niveau qui avait été laissée ouverte ; il avait transporté sur quelques mètres la lourde barre d'acier qui finalement l'avait fait dérailler.

Le second accident était plus grave. Deux wagons avaient été télescopés, et un voyageur tué. Soudain, les couloirs obscurs furent de nouveau illuminés : le chef de train venait de procéder à une réparation provisoire, et Mary en profita pour réintégrer son compartiment et se vêtir hâtivement. Après quoi, elle revint sur le remblai, où la plupart des voyageurs se trouvaient déjà.

Bientôt, elle vit apparaître son incommode voisin, qui vociférait en gesticulant :

« J'ai été volé ! Volé !... criait-il. Je vous dis que j'ai été volé !

– Calmez-vous, monsieur, faisait le chef de train. Vous allez certainement retrouver dans votre cabine ce que vous croyez avoir perdu.

– J’ai cherché partout, hurlait le voyageur de plus belle. Partout ! vous dis-je ! Mon portefeuille a disparu avec tous les documents qu’il contenait et une somme considérable ! »

Une haute silhouette s’approcha.

« Ai-je bien entendu, mon pauvre ami ? fit le nouveau venu d’une voix bien timbrée.

– Volé, volé ! répétait l’autre, hors de lui. J’avais laissé mon portefeuille dans mon compartiment, et il a disparu... »

Mary vit le petit homme qui rentrait dans le compartiment, suivi du chef de train accablé, et, à ce moment, elle perçut le bruit d’une conversation, en anglais, derrière elle :

« Il me semble bien reconnaître mon vieil ami Soltykoff, faisait une première voix, assez sèchement.

– Oui, c’est Soltykoff, répondit un autre. Il était complètement ivre cette nuit, ce qui a dû faciliter la besogne à ceux qui l’ont volé. »

Mary reconnut cette voix : c’était celle de l’homme qui lui avait adressé la parole dans le couloir du wagon.

« À mon avis, reprit la première voix (celle de Milton Sands), un homme ivre provoque, par ce fait même, les mauvaises intentions à son égard. Mais si Soltykoff, non content d’être ivre, transportait encore une grosse somme d’argent, il faut avouer que la provocation devenait irrésistible ! »

Le petit homme apparut à ta fenêtre de son compartiment et, de là, il lança une proclamation à la foule des voyageurs encore massés sur le remblai : « Mes amis, dit-il, je viens d’être volé. J’ignore par qui, mais je tiens à déclarer que j’abandonne bien volontiers la somme importante qui m’a été dérobée. Par contre, un dossier d’une importance considérable s’y trouvait joint, et je suis prêt à verser la rançon qui me sera demandée pour recouvrer ces papiers ! »

Cet appel fut écouté en silence. Si le voleur se trouvait là, il ne fut pas ébranlé par cette offre magnanime, et Soltykoff attendit vainement, la rage au cœur, qu'une discrète proposition lui fût faite.

La formule avait disparu, et ne devait pas être retrouvée avant que le destin de plusieurs des personnages de cette histoire n'ait été singulièrement modifié.

CHAPITRE V

UN CONCERT DE FILOUS

L'hôtel Carlsbourg, avenue de l'Opéra, est une pension sans prétention, généralement fréquentée par une clientèle anglaise qui comprend le pire et le meilleur de cette nation.

Dans le hall, Sir George Frodmere faisait les cent pas avec impatience, attendant l'arrivée de deux de ses amis, descendus pour des raisons stratégiques dans des hôtels différents. Ceux-ci arrivèrent enfin ; ils n'étaient autres que nos deux anciennes connaissances, Toady Wilton et Bud Kitson.

Sir George les poussa dans un petit salon, dont il ferma soigneusement la porte sur lui.

« Eh bien, dit-il sans préambule, avez-vous la chose ?

– Fouillez-moi ! » répondit laconiquement Kitson.

Il mâchonnait un bout de cigare d'un air buté, contemplant le baronnet d'un œil à la fois soupçonneux et pensif.

« Vous ne prétendez pas que vous ne l'avez pas ? s'écria Sir George avec incrédulité.

– Avoir quoi ? demanda Kitson.

– Le portefeuille ?

– Je n’ai rien du tout, fit Kitson d’un ton définitif, mais je suppose que vous l’avez, vous ! »

Le baronnet fronça les sourcils.

« Vous savez parfaitement le contraire, dit-il d’un ton brusque. Écoutez, nous n’allons pas jouer à colin-tampon à notre âge ! Qu’avez-vous à dire au sujet de cette histoire, Wilton ?

– Rien de plus que vous-même, fit Toady d’un air outragé. Pour qui me prenez-vous ? Croyez-vous donc que je sois un coupeur de bourses ? »

Le visage de Sir George s’assombrit encore.

« Toady, ces manières ne me plaisent pas, dit-il lentement, et je ne suis pas d’humeur à supporter vos allures de tartuffe. Oui ou non, avez-vous le fric ?

– Non ! » répondit nettement Wilton.

Un court silence suivit, et chacun des trois compères lança un coup d’œil sur ses compagnons, persuadé que les deux autres s’étaient ligués contre lui.

« Pourtant, quelqu’un l’a, dit enfin Sir George.

– Sans doute », ricana Kitson d’un ton significatif.

Sir George se retourna brusquement :

« Dites donc, qu’est-ce que vous insinuez, vous ? lança-t-il.

– J’ai entendu dire que dans le vieux continent les choses ne se passaient pas comme aux États-Unis, d’où je suis originaire, comme vous savez, dit négligemment l’escroc américain, et je ne serais pas renversé de surprise si je découvrais que vous vous êtes approprié le magot. »

La situation se tendait à vue d'œil, et Sir George comprit qu'il fallait rompre les chiens, s'il ne voulait pas voir l'entretien se terminer par un pugilat général.

« Peut-être Soltykoff n'a-t-il rien perdu du tout, fit-il avec un sourire contraint.

– Et comment donc ! dit Kitson en riant bruyamment. Il avait son portefeuille sous le bras, et ne s'en est pas séparé un instant, sauf lorsqu'il est tombé dans le couloir ; mais une jeune fille l'a aussitôt ramassé et le lui a rendu.

– Qui était cette jeune fille ? questionna Sir George.

– Je n'en sais rien, dit l'Américain.

– Moi, je la connais de vue, dit Toady Wilton. C'était Mary President, la petite-fille du vieux President.

– Celui des courses ? fit Sir George vivement.

– C'est cela. »

Sir George ne prit pas le temps de réfléchir davantage sur la coïncidence. Il attendait Soltykoff, à qui il avait donné rendez-vous, pour parler de leurs « affaires courantes », et expliqua à ses deux compagnons de quoi il s'agissait.

« Il va être complètement à sec, maintenant ! se lamenta Toady Wilton.

– Jamais de la vie ! protesta Sir George. Il pourrait perdre dix fois plus d'argent sans seulement s'en apercevoir. Il va simplement montrer sans doute plus d'appétit encore que d'habitude. »

À ce moment on frappa à la porte, et un domestique annonça M. Soltykoff. Le Russe avait le visage défait, les yeux tirés, et n'était pas même ivre, preuve certaine du deuil qui régnait dans son âme.

Il ne fit qu'une brève allusion à ses malheurs.

« J'ai offert une récompense si élevée pour la restitution des papiers que j'espère bien qu'ils me seront rendus, dit-il simplement.

– Mais l'argent qui se trouvait aussi dans le portefeuille ?

– Oh ! fit le Russe presque avec insouciance, j'en avait remis une partie dans ma valise, et, d'ailleurs, ce n'est pas cette perte qui m'est le plus sensible. Mais je donnerais mon bras droit pour retrouver la formule.

– Vous ne vous souvenez pas de sa composition ? demanda Sir George.

– Les vapeurs du champagne que j'avais bu cette nuit-là m'ont fait perdre complètement la mémoire du détail de l'expérience, que j'ai pourtant faite moi-même, dit le Russe en secouant la tête.

– Offrez-vous la récompense par voie de publicité ?

– Oui, mais j'ai estimé inutile d'en donner la description, puisque je suis persuadé de ne pas l'avoir perdu, mais d'avoir été volé par quelqu'un qui connaît parfaitement ce dont il s'est emparé. J'avais d'ailleurs sorti le document de son enveloppe, qui portait ces mots inscrits :

Procédé pour le verre malléable
Propriété de John PRESIDENT.

– John President ! s'écria Sir George. Bonté divine ! Je sais maintenant où est votre document. »

Soltykoff regarda le baronnet d'un air incrédule.

« Est-ce possible ? balbutia-t-il.

– J'en suis sûr, dit lentement Sir George. À propos, quel est exactement le montant de la récompense que vous offrez ? »

Un léger sourire passa sur le visage du Russe, qui agita malicieusement le doigt devant le baronnet.

« Mon bien cher ami, dit-il avec une certaine admiration, vous êtes décidément un opportuniste ! La récompense sera de quarante mille livres, c'est-à-dire exactement le double du prix que m'a coûté la formule.

– Quarante mille livres... murmura Sir George à mi-voix. Eh bien, savez-vous quelle était la personne qui se trouvait dans le compartiment voisin du vôtre ?

– Ma foi non ! dit le Russe en levant les épaules. Il n'est pas d'usage de distribuer sa carte dans les sleepings !

– C'était la petite-fille de John President ! fit lentement Sir George. Si c'est à lui que vous avez acheté la formule...

– Non ! fit le Russe, le front plissé par l'effort de la réflexion. Elle m'a été vendue par un homme qui, très probablement, l'avait volée à son légitime propriétaire... La petite-fille de John President, dites-vous ? répéta-t-il. Je me demande... Oui, oui, vous avez raison ! Le document est tombé de mon portefeuille et elle l'a eu dans les mains... C'est elle, il n'y a pas de doute ! »

Le petit Russe enfonça fébrilement son chapeau sur sa tête.

« Où est-elle maintenant ? dit-il. À Paris ? À Londres ?

– À Londres, sans doute, dit Sir George, mais c'est facile à savoir, et je vais téléphoner à mon valet de chambre de s'en informer discrètement.

– Je vais avertir la police, dit Soltykoff avec énergie. Je veux obtenir un mandat d'arrêt contre cette voleuse !

– Vous êtes fou ! fit Sir George en haussant les épaules. Réfléchissez un peu aux complications dans lesquelles vous vous lanceriez de gaieté de cœur si vous mêliez la police à cette affaire ! »

Soltykoff dévisagea Sir George :

« Peu m’importe après tout la façon dont je recouvrerai la formule pourvu qu’elle me soit rendue, dit-il lentement. Je suis prêt à payer, et vous pourrez garder l’argent qui m’a été volé, à titre de prime. »

Les yeux de Bud Kitson lancèrent des flammes.

« Bien entendu, fit hâtivement Sir George, si notre plan réussit, la récompense sera partagée équitablement entre nous. »

Un sourire passa sur les lèvres de l’escroc américain :

« É-qui-ta-ble-ment, répéta-t-il en scandant les syllabes.

– Parlons maintenant de nos autres affaires », dit Sir George.

L’instant d’après, les quatre hommes, fraternellement rassemblés autour d’une table chargée de verres discutaient l’exécution d’un projet dont la réussite constituerait certes l’un des plus beaux fleurons de leur carrière.

Il y a des gens qui ne peuvent guère s’enorgueillir que d’une célébrité de clocher. Il en est d’autres qui sont « universellement connus », comme disent avec emphase les quotidiens. Soltykoff pouvait en tout cas se vanter d’être connu dans toute l’Europe. Il achetait et il vendait des concessions portugaises avec la même magnifique indifférence qu’autrefois, pendant la guerre russo-japonaise, il avait vendu à l’Intendance Russe des uniformes mités et des fusils explosibles. Il ne se piquait pas de préjugés, et avait accepté d’emblée la proposition de Sir George touchant la formule, pour la simple raison qu’elle lui avait paru expéditive et plus sûre que s’il s’était adressé à la police.

Maintenant, il écoutait les détails de la nouvelle affaire avec des hochements de tête satisfaits, en avalant, les yeux mi-clos, de petites gorgées de champagne doux.

*** **

Milton Sands, au cours de son existence aventureuse avait déjà souvent entendu parler de Soltykoff, et, pendant le restant du voyage, il conta sur le personnage quelques pittoresques anecdotes qu'Eric écouta avec ébahissement et curiosité.

« Tout cela m'a fait perdre de vue le service que vous m'aviez demandé, dit Eric, tandis que le train qui les emportait vers la gare de Charing Cross passait en hurlant dans le tunnel de Tonbridge. Je ne vous ai pas conseillé sur le choix d'une profession !

– Je crois que je me suis décidé tout seul, fit Milton en riant. Le vol du train m'a donné une excellente idée : je vais me faire détective ! »

Eric Stanton regarda son ami avec surprise.

« Détective ? répéta-t-il.

– C'est le métier pour lequel je suis le mieux fait, dit pensivement Milton Sands, et j'en suis convaincu depuis ce vol du train... Songez donc que Soltykoff offre une récompense de quarante mille livres ! N'y a-t-il pas de quoi encourager un homme à la recherche d'une profession honnête et lucrative ?

– Mais avez-vous déjà travaillé dans cette branche ? dit Eric en souriant.

– J'ai appartenu un moment à la police montée d'Australie, répondit Milton sérieusement. Je ne prétends pas qu'on y apprenne à découvrir des malfaiteurs particulièrement astucieux,

mais on y enseigne au moins à se servir de ses yeux et à agir avec rapidité. »

Ils restèrent silencieux, tandis que le train traversait la triste banlieue de Londres. Enfin Eric parla :

« Votre projet est-il sérieux ?

– Mais oui, dit Milton, surpris. Pourquoi pas ?

– En effet, fit Eric, mais je viens de penser que dans ce cas nous pourrions nous être mutuellement utiles... Je commence à mieux vous connaître, Sands, et j'ai pu apprécier quelques-unes de vos mauvaises qualités, si je puis dire.

– Tiens, tiens ! fit Milton en riant, ce terme me prouve qu'effectivement vous me connaissez déjà très bien !

– C'est ainsi que j'ai constaté, poursuivit Eric, que vous étiez à coup sûr droit et loyal... bref, j'ai confiance en vous, Milton Sands, complètement et entièrement ! »

Le jeune homme rougit.

« Voilà un compliment qui me fait plaisir, dit-il d'une voix émue, et vous pouvez être sûr que je le mériterai toujours en ce qui vous concerne. »

Eric sourit, fit un signe de tête et reprit :

« J'en suis sûr, et c'est pourquoi j'ai décidé d'être votre premier client. Je ne sais si vous avez l'intention de vous spécialiser dans une branche particulière, mais je suis certain qu'en tout cas vous aboutirez dans la mission que je veux vous confier. »

Milton leva la main pour l'interrompre :

« Écoutez-moi, avant de continuer ! Je ne veux pas devenir détective privé. J'aime les courses et je connais bien les chevaux ; j'ai donc décidé de devenir détective du Turf. Je sais

qu'en Angleterre il n'y a guère de tripotage sur les champs de courses, mais je suis sûr qu'il y a tout de même du travail pour un garçon entreprenant et actif, dit Milton sans modestie. J'accepterais éventuellement des missions extérieures, mais j'entends que mon activité principale s'exerce sur le Turf, c'est une idée qui me séduit.

– Faites ce que vous voudrez, dit Eric en souriant, mais je dois vous prévenir que la mission en question n'a rien à faire avec le turf. Je voudrais vous en parler tout de suite, car je ne sais si j'aurai le temps de vous voir d'ici quelques jours, et j'aimerais vous verser dès maintenant une provision.

– Excellente idée, fit Milton allègrement. Allez-y, je vous écoute. »

Il coupa le cigare qu'Eric venait de lui offrir et s'installa commodément.

Après une légère hésitation, Eric commença son récit :

« J'étais encore tout enfant, dit-il, lorsque mon père et ma mère se séparèrent. Je n'ai jamais connu la cause de leur brouille, si ce n'est que mon père, d'une nature violente et emportée, formula contre ma mère une accusation qu'il devait regretter jusqu'à son dernier jour. »

Il hésita de nouveau.

« Je puis vous parler, n'est-ce pas, non seulement comme à un gentleman, mais aussi comme à un ami ?

– Vous pouvez être assuré que je ne répéterai pas un mot de notre conversation », dit Milton un peu surpris.

– Cela n'a d'ailleurs aucune importance, dit Eric avec un peu d'amertume, puisque toute le monde connaît cette histoire, mais c'est la première fois que j'en parle moi-même. Bref, mon père porta les plus graves accusations contre l'honneur de ma mère, allant jusqu'à renier la paternité de ma toute jeune sœur.

Ma mère, blessée jusqu'au fond de l'âme, disparut en emportant ma sœur, sans avoir jamais plus, depuis lors, donné signe de vie. »

Sa voix trembla légèrement :

« Tout ce que je sais, c'est qu'elle est morte quelques années après mon père, et que ma sœur vit sans doute encore.

« Obéissant probablement aux prières de ma mère, elle n'a pourtant jamais répondu aux annonces que je fais passer régulièrement dans les journaux. C'est elle que je désirerais que vous retrouviez.

– Votre père a-t-il su la vérité quant à ses accusations ?

– Oui... Il a découvert qu'il avait été la victime d'un concours de circonstances extraordinaires, ou plutôt d'une trahison véritablement infâme... Ma mère était liée d'amitié avec Lord Chanderson, du Jockey Club, dont vous avez certainement déjà entendu parler, et c'est sur lui que les soupçons de mon père s'étaient portés. Or, dans les registres d'un hôtel de Paris, il découvrit les noms de ma mère et de Lord Chanderson sur la même feuille, preuve que, dans sa funeste erreur, mon père jugea concluante, et à laquelle, plein de colère et de chagrin, il se borna pour croire ma mère coupable. Pourtant, si ma mère était effectivement descendue dans cet hôtel au cours d'un voyage, Lord Chanderson, à cette époque, se trouvait à Tokyo, où il était chargé de mission.

« Mon père n'apprit cette circonstance que plus tard, alors que ma mère avait déjà disparu.

– N'avez-vous aucun indice, aucune trace de votre sœur ?

– Rien ! dit Eric en secouant la tête. Le décès de ma mère fut annoncé par un journal qui avait simplement reçu le texte, tapé à la machine, avec un mandat pour l'insertion... La date du mandat remontait à plus de deux ans auparavant, ce qui nous fit

supposer que ma mère avait pris ses dispositions à l'avance pour avertir sa famille qu'elle quittait un monde où elle avait été comblée de douleur et d'amertume...

« Je ne puis blâmer mon père, reprit Eric après un silence. Cette tragédie a empoisonné sa vie et a jeté une ombre sur toute mon enfance. »

Milton respecta un instant la mélancolie de son ami, puis il soupira :

« Je ne vois pas beaucoup d'indices dans tout ceci... »

Ayant rêvé un instant, il reprit :

« Si vous le voulez bien, j'irai vous trouver dès que vous aurez quelques instants à me consacrer, et je vous soumettrai les idées qui pourront m'être venues entre-temps.

– Nous pourrions toujours régler le côté matériel de notre association, dit Eric avec un faible sourire, en portant la main à son portefeuille. » Milton l'arrêta d'un geste :

« Attendez que je vienne vous trouver », dit-il. Sur le quai, ils échangèrent une poignée de main. La voiture d'Eric l'attendait, mais Milton refusa d'y prendre place, malgré les instances d'Eric, et héla un taxi, dans lequel il jeta sa valise.

CHAPITRE VI

LE VIEUX JOHN PRESIDENT

« Le Doyen ! Le Doyen ! »

Le cri sortit d'un millier de poitrines, saluant comme d'un grondement de tonnerre, l'apparition du peloton au tournant de la piste.

Trois chevaux galopèrent, se tenant à un quart d'encolure près, devancés par un quatrième, le favori « Jerry », un grand cheval à la crinière rouge flottant au vent.

Pourtant, tout seul, « le Doyen » venait de se détacher du peloton, et, en un magnifique effort, remontait jusqu'au favori, le jockey penché sur son encolure.

À vingt mètres du but, « le Doyen » était au niveau du grand cheval rouge, que Mahon, son jockey, encourageait et pressait. « Jerry » fit un dernier effort, mais c'est « le Doyen » qui le devança au poteau d'une demi-encolure.

Eric Stanton s'épongea le front.

« Belle course ! » dit-il.

Son beau visage aux traits réguliers était rayonnant d'ardeur.

« Vous trouvez ? maugréa une voix auprès de lui. Satané « Doyen » !

– Pourquoi ?

– C'était « Jerry » qui aurait dû gagner, voyons ! » fit l'autre avec irritation.

Toady Wilton, dont le large visage était rouge d'indignation, était une manière d'oracle du turf, mais l'erreur du sort, qui avait donné tort à ses pronostics, lui coûtait cher.

« Qu'est-ce que cela peut faire ? fit Eric avec insouciance. La course était belle, en tout cas, et le dernier effort du « Doyen » splendide.

– Oh ! bien, si vous, qui êtes le propriétaire de « Jerry », vous vous félicitez de voir la course gagnée par le cheval du vieux President, je n'ai plus rien à dire ! marmonna Wilton. Mais je me demande comment cet Australien réussit à garder dans une forme pareille un cheval qui a bien dix ans... »

À ce moment, Eric Stanton aperçut l'homme dont on venait de prononcer le nom, et se dirigea vivement vers lui.

John President était un grand vieillard sec et droit, aux yeux clairs, à la chevelure de neige et au visage bronzé par toute une vie passée au grand air. Bien que presque octogénaire, il gardait encore une remarquable prestance et tenait la tête parfaitement droite.

« Ah ! Stanton ! dit-il avec un rire joyeux, nous venons de vous battre ! j'en suis désolé, mais, au fond, j'en suis enchanté aussi, je l'avoue !

– Votre « Doyen » est remarquablement entraîné, dit Eric avec courtoisie, et il est bien regrettable que ce soit votre seul cheval.

– Non, non, dit President, j'en ai encore un autre, mais le seul que je fasse courir est effectivement « le Doyen ».

À ce moment, une jeune fille s'approcha des deux hommes.

« Miss President ? » dit Eric en s'inclinant.

Mary le considéra et le reconnut.

« Nous sommes deux rescapés d'un accident de chemin de fer, n'est-ce pas ? dit-elle en souriant. Je me souviens de votre voix, vous étiez près de moi lorsque M. Soltykoff a ameuté tout le monde à cause d'un portefeuille qu'il avait perdu. »

Le vieux President s'était éloigné, appelé ailleurs par l'un des entraîneurs, et les deux jeunes gens se dirigeaient machinalement vers le paddock. Ils croisèrent un homme qui salua la jeune fille avec un peu d'affectation, et à qui elle répondit froidement.

« Vous connaissez Sir George Frodmere ? demanda Eric.

– Ils nous connaît, répondit-elle évasivement, et témoigne une vive admiration pour mon grand-père... Je le vois souvent avec M. Wilton, qui est de vos amis, je crois, car je vous ai vus ensemble sur le terrain... »

Elle se mordit les lèvres et rougit, furieuse contre elle-même d'avoir si naïvement avoué qu'elle s'intéressait aux faits et gestes du jeune homme.

Quant à Eric, il avait également rougi de plaisir et de confusion. Du coin de l'œil, Mary aperçut l'incarnat qui couvrait le visage du jeune homme, et son courroux intérieur s'accrut, pour l'avoir ainsi « bassement flatté » ; la jeune fille refusa de s'avouer qu'elle était heureuse de le voir troublé par cette marque d'intérêt de sa part.

En bavardant, ils traversèrent le paddock, suivis des yeux par Milton Sands qui, un cigare entre les dents, eut une grimace amicale à l'adresse d'Eric.

« Splendide vision, Miss Symonds ! » articula-t-il avec solennité.

Une jeune fille aux manières gracieuses et au visage étroit se tenait auprès de lui. Ses yeux brillaient d'enthousiasme en promenant leur regard sur le champ de courses, et ses joues étaient roses et animées. Elle était fort simplement vêtue, et Janet Symonds n'essayait pas de dissimuler qu'elle était pauvre, mais elle portait sa pauvre robe de confection avec autant de grâce et d'élégance que si elle avait été habillée par une grande couturière.

« Qu'est-ce qui est splendide ? » demanda-t-elle en écarquillant encore les yeux pour mieux voir.

C'était la première fois que Janet se trouvait sur un champ de courses, et tout lui apparaissait indistinctement splendide, bien qu'elle fût prête à admettre des degrés dans ces splendeurs.

« Je parle de ce couple charmant, de ce parfait équilibre entre un homme et une femme, tels que les deux qui s'avancent là-bas. »

La jeune fille se mit à rire, puis, après un court silence, elle reprit :

« Vous êtes tout à fait chic de m'avoir amenée ici. C'est beaucoup plus intéressant que chez le notaire.

– Je pense bien ! fit Milton avec une feinte indignation. Comment, je vous arrache à un affreux notaire chez qui vous tapez toute la journée des baux emphytéotiques et des inventaires, je double vos appointements, et je vous élève au grade de secrétaire du plus fameux détective du monde, et, tout bien pesé, vous consentez tout juste à estimer que c'est plus intéressant ! »

Il vit des larmes jaillir des yeux de la jeune fille et s'interrompit net.

« Oh ! voyons, ma petite fille, supplia-t-il. Ne vous fâchez pas ! Vous avez bien compris que je plaisantais, voyons !

– Non ! je ne l'ai pas compris ! fit Janet en essuyant ses larmes. Je n'aime pas qu'on se moque de moi !

– Les femmes sont insupportables ! murmura Milton. Tâchez de conserver la dignité qui convient à un membre distingué de l'agence Sands.

– Nous déguiserons-nous ? » demanda-t-elle, les yeux instantanément séchés.

Milton hocha la tête, en fixant sur Janet ses yeux rieurs et ironiques.

« Déguisons-nous pour l'instant en personnes qui vont goûter, et envahissons le salon de thé, dit-il.

– D'accord », fit joyeusement Janet.

Deux années s'étaient écoulées depuis le jour où Milton avait arraché une petite jeune fille au flot d'injures que vomissait une harpie, propriétaire d'un hôtel meublé.

Notre aventurier traversait à cette époque une des passes les plus sombres de sa carrière et avait réduit son train de vie de façon appréciable en passant d'un somptueux appartement du Majestic à une chambre d'hôtel morose du quartier de Pimlico, pour laquelle il payait la somme de huit shillings par semaine. Il avait pour voisine la jeune Janet Symonds, dactylographe, qui venait d'arriver à ce moment de maîtrise où les doigts accomplissent mécaniquement leur danse rapide sur le clavier.

La pauvre Janet ne gagnait pourtant encore que dix shillings par semaine ; en retard pour le loyer de sa chambre, elle s'était trouvée aux prises avec une virago écumante qui la trai-

tait de voleuse et lui ordonnait de « déguerpir » en abandonnant ses bagages, au moment où un grand jeune homme était entré dans le bureau de l'hôtel, s'était mêlé à la conversation de façon peu protocolaire, avait réglé incontinent la mégère et lui avait ordonné d'un ton sans réplique de se taire.

C'était de ce jour que datait une amitié sans nuage entre les deux jeunes gens. Milton avait fait entrer Janet dans un foyer de jeunes filles, et c'était lui qui lui avait déniché une place chez « l'affreux notaire », qui ne méritait aucunement cette épithète.

Janet avait vu son camarade retrouver les jours glorieux de l'appartement au Majestic, puis les temps plus sombres de Pimlico. Rien n'entamait la bonne humeur de Milton qui, beau joueur s'il était joueur, acceptait la vie comme elle se présentait.

Pour l'instant, il était détective, à la tête d'un bureau confortablement meublé, situé Regent Street, tout en boiseries claires, en tapis mauves et en tentures de satin, avec une petite pièce attenante, pour la secrétaire.

« Je voudrais que vous m'aidiez pour l'affaire Stanton, ma vieille, dit-il ce soir-là à Janet, dans le tram qui les ramenait à Londres. J'ai l'impression que vous pourriez me dénicher des renseignements que je n'obtiens jamais tout seul.

– Je ne demande pas mieux, répondit-elle, l'air un peu troublé. J'avais pensé que nous pourrions commencer notre enquête à Londres, dans les quartiers pauvres...

– Heu... Pimlico ? fit Milton avec un dégoût peu dissimulé.

– Oui, par exemple.

– Eh bien, non, décida Milton, je n'en veux pas, et d'ailleurs Pimlico ne fait pas partie de Londres. Londres n'existe que par ses quartiers aristocratiques, et c'est là que nous chercherons...

– Je ne pense pas que votre orpheline habite Hyde Park, riposta à son tour Janet, mais vous avez tout de même une chance de la trouver serveuse dans une confiserie, dactylo ou demoiselle de compagnie d’une vieille lady... »

CHAPITRE VII

DÉTECTIVE DU TURF

Peu de clients franchissaient le seuil de l'Agence Sands. Milton n'avait pas fait de publicité ; il préférait, selon sa propre expression, « se faire une clientèle sélectionnée ».

« Il faut bien passer l'après-midi, dit-il en sortant un jeu de cartes de son tiroir. Piquet ou bésigue ?

– Piquet ! dit Janet en choisissant un chocolat dans un cornet.

– À dix livres les cent, et cinquante livres la partie ? proposa Milton.

– Un sou le mille ! » décréta la jeune fille.

Milton fit la moue.

« Disons au moins que vos sous représentent mille francs pièce. J'ai horreur d'avoir l'impression de jouer pour rien ! »

Ils commençaient à jouer, quand un coup de sonnette strident les interrompit. Milton fit disparaître ses cartes dans le tiroir, et Janet se jeta sur sa machine, saluant d'un véritable tir à la mitrailleuse l'entrée de M. Soltykoff, qui pénétrait dans le bureau, suivi par Milton.

« Asseyez-vous, monsieur Soltykoff, dit ce dernier en avançant un fauteuil.

– Vous connaissez mon nom ? s'étonna le Russe.

– En ma qualité de détective, fit gravement Milton, j'ai le devoir de connaître tout le monde, et j'ai entendu parler de vous en particulier, monsieur Soltykoff, comme d'un grand financier...

– Peuh ! fit le Russe, flatté, n'exagérons rien.

– J'ai lu votre annonce parue dans les journaux, poursuivit Milton, et c'est au sujet du vol dont vous avez été victime que je me suis mis en rapport avec vous. Je n'ai fondé cette agence que tout récemment, mais, cependant, je connais passablement la faune qui peuple la Riviera et particulièrement Monte-Carlo.

– Ce n'est pas là qu'il faut chercher, dit Soltykoff, je ne pense pas que le vol ait été commis par une bande organisée, et je crois même que je connais déjà le nom de son auteur.

– Moi aussi, dit Milton, lentement. Dites-moi qui vous soupçonnez. »

Le Russe hésita.

« Je ne suis pas encore tout à fait décidé à vous employer, dit-il enfin, mais je veux bien essayer.

– Racontez-moi les circonstances du vol, voulez-vous ? dit Milton, sans tenir compte de la réserve de Soltykoff.

– Le portefeuille qui m'a été dérobé contenait une grosse somme d'argent, et surtout une liasse d'une dizaine de feuilles manuscrites à laquelle je tiens particulièrement. Celle-ci se trouvait dans une enveloppe, mais, au moment de l'accident de chemin de fer, je fis tomber l'enveloppe, qui fut aussitôt ramassée par une jeune fille, – celle, précisément, que je soupçonne pour certaines raisons. Elle me rendit le pli et, m'enfermant

dans mon compartiment, je retirai les papiers de cette enveloppe qui portait une suscription parfaitement superflue, et les enfermai directement dans le portefeuille.

– Quelle était cette suscription ? » demanda Milton.

Soltykoff regarda de travers le jeune homme et ne répondit pas directement à sa question.

« Je puis seulement vous donner le nom de cette jeune fille, dit-il. Elle se nomme Mary President, et je suis convaincu que ces papiers sont maintenant en sa possession. »

Milton resta pensif un instant.

« Je crois que vous vous trompez, dit-il, mais si vous voulez bien me confier cette affaire, je ferai de mon mieux. Je suppose que vous désirez l'arrestation du voleur ?

– Ce qui m'importe surtout, dit Soltykoff, c'est de retrouver les papiers... la formule, ma chère formule ! »

Milton Sands tapota pensivement son bureau du bout de son crayon.

« De la petite enquête à laquelle je me suis déjà livré jusqu'à présent, dit-il, il résulte que, outre Miss President, les personnalités douteuses suivantes se trouvaient dans votre train : Bud Kitson, Sir George Frodmere, M. Toady Wilton, Tom Sench, le cambrioleur australien, Black Boyd, le maître chanteur new-yorkais, et toute une galerie de célébrités du même genre.

– Comment avez-vous appris tout cela ? » demanda le Russe, ébahi.

Milton sourit sans répondre. Il avait aperçu durant le voyage tous ceux qu'il venait de nommer, mais il jugeait inutile d'apprendre au Russe qu'il se trouvait lui-même dans le train.

Soltykoff se levait.

« J'ai l'impression de vous avoir déjà rencontré quelque part, dit-il.

– Vous avez bonne mémoire, répondit Milton. En effet, il y a dix ans, un jeune Australien fraîchement débarqué entra dans un cercle de Nice, avec une quarantaine de mille livres dans sa poche, – tout ce qu'il possédait au monde. Il joua toute la nuit avec un aimable Russe et ses joyeux amis, et sortit du cercle, à l'aube, à la tête d'une somme de dix centimes. »

Soltykoff dévisagea Milton, puis partit d'un rire inextinguible.

« C'était vous ! dit-il enfin, entre deux éclats de rire. Mon pauvre vieux... les hasards de la veine, que voulez-vous ! Vous vous rappelez, vous étiez plutôt téméraire ! En tout cas, la partie était correcte, bien entendu !

– Bien entendu ! » répéta Milton en reconduisant son visiteur.

CHAPITRE VIII

JANET VA PRENDRE LE THÉ

« Voilà qui est curieux ! dit Milton en fixant l'article qu'il venait de parcourir.

– Quoi donc ? dit Janet, occupée à classer des papiers.

– Écoutez cela, dit Milton, qui lut à haute voix les lignes suivantes :

« Parmi les visiteurs du haras Alvarez, on cite le nom de Sir George Frodmere, le fameux sportsman anglais. Sir George aurait fait plusieurs coûteuses acquisitions et, entre autres, celle de El Rey, le magnifique pur sang qui a gagné le grand prix de Rio la saison dernière. On chuchote que le propriétaire de ce beau cheval ne s'en serait dessaisi qu'à un prix élevé et que Sir George l'aurait acheté pour le compte d'un grand financier international qui se monte actuellement des haras en Europe Orientale. »

Milton avait lu l'entrefilet avec lenteur, traduisant au fur et à mesure de l'espagnol.

« C'est décidément curieux, reprit-il. Frodmere n'a dû faire qu'un saut en Argentine pour aller acheter ce cheval, et il est

certainement déjà sur le chemin du retour. Quant au financier, c'est Soltykoff, ou bien je suis Persan. »

Il atteignit un annuaire posé sur une planche et le feuilleta du bout de l'index.

« Voilà, dit-il en lissant la feuille : « El Rey, né de Jubilé et de Manata, cheval de trois ans (c'est-à-dire de quatre maintenant). Couru huit fois et gagné six courses. » Je me demande pourquoi Soltykoff va chercher si loin un bon coureur pour le mettre au haras ; d'ailleurs, je ne lui aurais pas cru une vocation d'éleveur... Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Il se replongea dans la lecture de l'article qu'il avait découvert dans un obscur journal de courses argentin. Dans l'après-midi, il fit le tour de la rédaction des grands journaux de la République argentine à Londres, sans trouver nulle part un écho de cet article.

Il obtint toutefois confirmation partielle d'un journal de Rio, annonçant dans ses mondantités que Sir George, après un court séjour en Argentine, s'embarquait de nouveau.

De retour à son bureau de Regent Street, il s'empara du téléphone :

« La Compagnie de Navigation de la Plata ? demanda-t-il. Quelle est la date d'arrivée de votre prochain paquebot ? Mardi matin, merci... Sir George Frodmere se trouve-t-il sur la liste de vos passagers ?... »

Il écouta la réponse avec attention, puis raccrocha l'appareil en réfléchissant.

« Sir George revient par un autre paquebot, dit-il en s'adressant distraitemment à Janet, mais celui-ci transporte « du bétail » pour son compte. Il s'agit sûrement d'El Rey, et j'ai bien envie d'aller rôder du côté du quai de débarquement mardi matin, d'autant plus que j'ai affaire de ce côté-là.

– Ah ? fit Janet, surprise.

– Oui... il s'agit d'un petit travail pour le compte d'Eric Stanton. Je ne vous en ai guère parlé jusqu'ici parce que je ne sais pas moi-même ce que cela donnera. Mais je ne puis continuer à accepter l'argent de Stanton sans essayer au moins de le gagner.

– C'est toujours la même enquête ? fit curieusement Janet.

– Oui... Il s'agit de retrouver une jeune fille dont je ne sais rien, si elle est laide ou jolie, blonde ou brune, ni même si elle existe encore. Je n'ai, pour me guider, ni une photo, ni un de ces articles de bijouterie si commodes dans les romans-feuilletons en pareil cas. J'en suis donc réduit à compter sur ma veine pour mériter l'argent que me verse si généreusement Eric Stanton.

– Vous n'avez réellement aucun indice ? »

Milton hésita, éprouvant quelque répugnance à parler du secret d'Eric, même à sa fidèle secrétaire.

« Je ne sais pas trop si je peux appeler cela un indice, dit-il enfin, mais j'ai pu retrouver la famille d'une ancienne domestique de cette jeune fille, qui est la sœur d'Eric, et j'espère mettre la main sur la domestique elle-même, pour avoir une base solide pour mon enquête... En attendant, j'ai beaucoup à faire, au sujet de ce cheval argentin dont l'arrivée en Angleterre me paraît de plus en plus bizarre.

– Vous oubliez la première affaire que l'agence ait eue à traiter, dit Janet avec reproche.

– Vous voulez parler de la formule de Soltykoff ? dit Milton en souriant. Rassurez-vous, elle ne m'est pas sortie de l'esprit, et, veinard comme je le suis, je ne serais pas étonné de résoudre tous ces problèmes en même temps... Veinard comme je le suis ! répéta-t-il en souriant à une pensée qui lui passa par la tête.

« Maintenant, venez prendre le thé avec moi avant de rejoindre votre humble demeure, ajouta-t-il.

– Ne vous moquez pas de mon humble demeure, dit Janet en luttant contre les manches de sa jaquette, et surtout ne m'aidez pas à passer mon manteau, je vous en supplie.

– Excusez-moi, dit Milton en se précipitant à son secours, je suis affreusement distrait en ce moment.

– Vous pensez trop !

– À quoi ?

– À Miss President, sans doute, dit Janet, sèchement.

– À Miss President ? répéta Milton ébahi, en contemplant la jeune fille.

– Sans doute, dit-elle d'un ton égal. Vous paraissez particulièrement distrait lorsque vous recevez une lettre d'elle ! »

Une nuance imperceptible dans le ton de Janet mettait Milton mal à l'aise. Pourtant, elle avait prononcé sa phrase d'un ton volontairement neutre.

« Vous avez d'ailleurs bien raison, ajouta-t-elle. Lorsque je l'ai aperçue aux courses, elle m'a paru extrêmement jolie !

– Bonté divine, ma pauvre enfant ! articula Milton, je n'ai jamais pensé de cette façon à Miss President !

– Vous le croyez peut-être, dit-elle en hochant la tête avec une gravité affectée, mais vous vous trompez. Je peux presque lire vos pensées.

– Je vous assure, dit Milton paisiblement, que s'il m'arrive de rêver à une femme, ce n'est nullement à Miss President.

– Vous essayez de vous illusionner ! dit Janet, exaspérante d'assurance.

– Mais puisque je vous dis... commença-t-il.

– Ne criez pas ! Je ne parle que dans votre intérêt. Vous avez été très bon pour moi, monsieur Sands, et je vous en suis reconnaissante. Bonsoir, je rentre chez moi.

– Non, vous venez prendre le thé.

– Je rentre chez moi, répéta Janet fermement.

– Lorsque vous aurez pris le thé en ma compagnie, Miss Symonds, vous pourrez rentrer chez vous, mais votre temps m'appartient jusqu'à six heures du soir, et il n'est que cinq heures et demie.

– Très bien. J'attendrai donc ici, dit-elle en commençant à enlever son manteau.

– Savez-vous, dit Milton en hochant tristement la tête, que vous êtes la plus insupportable personne que je connaisse, Janet ?

– Je vous prie de ne pas m'appeler par mon nom de baptême ! » dit Janet en s'asseyant devant son bureau d'un air de reine, tandis que Milton s'engloutissait dans son fauteuil.

Ils restèrent silencieux trois minutes, puis Milton fit opérer un tour complet à son siège et contempla narquoisement Janet.

« Vous êtes jalouse de Mary President ! » dit-il doucement.

Elle bondit sur sa chaise, rouge de colère.

« Comment osez-vous prétendre une chose pareille ? cria-t-elle.

– Parce que je suis détective ! dit-il avec une suffisance insupportable.

– Vous savez très bien que je ne suis pas jalouse de Miss President ! Pourquoi serais-je jalouse d'elle ? Vous pouvez bien avoir tous les amis que vous voulez !

– En effet, dit Milton, mais en ce cas particulier, j'ai l'impression que vous n'aimez pas Mary President.

– Vous vous trompez encore, et d'ailleurs, si vous imaginez que je m'intéresse le moins du monde à vos affaires d'amour, vous vous faites une idée singulièrement exagérée de votre puissance de séduction !

– Mais non, puisque... mais vous me placez vraiment dans une situation embarrassante, et je suis affreusement gêné, dit Milton en roulant les yeux et en se tortillant d'un air comiquement intimidé.

– Décidément, je rentre chez moi ! »

Janet se leva, mais Milton se tenait déjà devant le portemanteau où était accrochée sa jaquette. Elle ne put faire autrement que d'accepter ses services.

« Si vous voulez bien me donner ma journée de demain, dit-elle, je vais chercher un nouvel emploi.

– Je vous retiendrai donc une semaine d'appointments pour manque de préavis, dit Milton, et laissez-moi vous dire que vous agissez extrêmement mal envers quelqu'un qui...

– Qui quoi ? cria-t-elle d'un ton de défi. Achevez donc votre phrase et révélez-moi les bienfaits dont je vous suis redevable !

– Quelqu'un qui vous aime, acheva-t-il doucement. Quelqu'un qui pense à vous et rien qu'à vous, le jour et la nuit. Quelqu'un qui souhaite de se voir dans une meilleure situation, pour pouvoir vous offrir de partager sa vie. Voilà ! »

Janet restait figée devant la porte, pâle et sans souffle, les lèvres ouvertes, les yeux brillants. Enfin, elle s'approcha lentement de Milton et lui mit les deux bras autour du cou.

« Allons prendre le thé, murmura-t-elle, mais embrassez-moi d'abord ! »

*** **

Ils étaient tous deux sur le palier lorsqu'un petit télégraphiste apporta une dépêche. Milton l'ouvrit et la tendit à Janet avec une feinte confusion : « Voilà qui confirme tous vos soupçons ! » dit-il. Janet lut :

Prière venir me trouver à Londres mercredi. M. Eric Stanton m'a conseillé m'adresser à vous.

Mary PRESIDENT.

Elle se retourna vers lui en souriant :

« Cela m'est égal, murmura-t-elle. J'étais jalouse... Mais je ne le suis plus maintenant... Milton !

– Vous pouvez m'appeler Bill, dit le détective. C'est un diminutif et c'est plus gentil ! »

CHAPITRE IX

UN SINGULIER DÉBARQUEMENT

M. Soltykoff détestait se lever de bonne heure. Pourtant, en cette grise aube d'avril, il se trouvait sur le quai de Tilbury, contemplant le *Ville-des-Incas*, qui remontait lentement l'estuaire de la Tamise, les flancs écaillés par son long voyage, tandis que sa chaîne d'ancre se dévidait avec un bruit rouillé. Sir George Frodmere était à ses côtés, ainsi que l'inévitable Toady Wilton.

Sir George, le col de son pardessus frileusement relevé, bondit sur la passerelle dès qu'elle fut posée, suivi par ses deux amis.

« J'ai en effet un cheval pour vous, Monsieur, dit le subrécargue, qui prenait son café au lait dans sa confortable petite cabine. Vous êtes M. Soltykoff, n'est-ce pas ?

– Voici M. Soltykoff, dit Sir George en présentant le Russe. Le cheval doit poursuivre son chemin vers la Roumanie dès demain. Comment a-t-il supporté le voyage ?

– Admirablement, dit le subrécargue avec enthousiasme. C'est un cheval admirable, et facile à mener comme un enfant, ce qui est plutôt rare pour un pur sang. Il a suivi scrupuleusement le régime indiqué pendant le voyage, et je suis sûr qu'il sera promptement en excellente forme pour sa prochaine course.

– Il ne courra plus, dit sèchement Sir George. Il sera désormais pensionnaire du haras de M. Soltykoff.

– Ah ! fit le marin qui, amateur de courses, hocha la tête avec regret. C'est bien dommage, ajouta-t-il, de reléguer dans un haras une bête comme celle-ci, qui ne demande qu'à courir... mais bien entendu, Messieurs, vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire. »

Quelques documents et papiers furent signés, puis échangés.

« À propos, dit Sir George d'un air indifférent, quand repartez-vous ?

– La veille du Derby ! Avouez que c'est jouer de malheur ! » dit le marin avec un énorme soupir.

Sir George compatit à la malchance du subrécargue, bien qu'il fût intérieurement ravi, pour des raisons personnelles, d'être ainsi certain que le marin amateur de courses ne pourrait se trouver à Epsom le jour du Derby.

Une demi-heure plus tard, la silhouette élancée du cheval argentin émergeait de l'espèce de caisse qui, au bout d'un filin, avait servi à le transporter sur le quai. Un petit homme chétif le prit par la bride, et, sans plus de façon, le cheval, suivi par les trois compères, fut conduit au pas, à travers l'étonnant labyrinthe que constituent les docks de Tilbury.

À quelque distance, un camion attendait ; le cheval fut hissé ; les trois hommes prirent place dans une autre voiture, et les deux véhicules s'ébranlèrent dans la direction de la banlieue londonienne.

Le convoi s'arrêta à Shadwell, devant la porte de bois d'une écurie où, dans une centaine de stalles, étaient logés les chevaux appartenant à diverses entreprises, non loin de remises abritant des charrettes.

Sans hésitation, Sir George traversa la cour, ouvrit une nouvelle porte et se trouva devant de nouvelles écuries, plus misérables encore. Celles-ci appartenaient à une firme fallacieuse, du nom de « Voitures de livraison Thomson », et offraient toute sécurité pour diverses manigances dont la Société Protectrice des Animaux n'avait pas connaissance.

« Restez à la porte, Toady, dit Sir George, et refermez-la sur le camion. »

Le cheval argentin fut sorti de son asile, et le camion repartit.

Les trois hommes examinèrent longuement le pur sang gris qui, bien que peut-être un peu petit pour son âge, était une puissante bête bien découplée.

« Il fera parfaitement l'affaire, affirma Sir George. Passons à l'autre, maintenant. »

Il ouvrit la porte de l'écurie, obscure, et en sortit, menant par la bride un cheval à la robe grise ternie, aux côtes saillantes. Nul homme du turf n'aurait consenti à reconnaître en cette bête hagarde et flageolante le piaffant poulain « Portonius », qui, à deux ans, courait l'année précédente, sans d'ailleurs obtenir de succès particulier, et qui, à un moment, avait été classé, dans les paris du Derby, à vingt contre un. Sir George sourit ironiquement.

« À combien serait-il, maintenant, si on le voyait ? demanda-t-il.

– À mille contre un, j'imagine », dit Toady.

La pauvre bête, mal tenue et affamée, regardait son propriétaire, et celui-ci, s'il avait été le moins du monde accessible au sentiment, aurait lu un reproche dans ses magnifiques yeux bruns.

Mais Sir George s'occupait à faire entrer dans la sombre écurie son nouveau locataire, le cheval argentin.

« Là ! dit-il après l'avoir installé devant la mangeoire. Il partira demain matin pour la Cornouaille. Et maintenant, qu'allons-nous faire de l'autre, Buncher ? dit-il en s'adressant au petit homme chétif qui se tenait à distance respectueuse.

– Nous pourrions le faire abattre, proposa celui-ci en se rapprochant.

– Mauvaise solution, dit Sir George en hochant la tête. L'équarrisseur le plus ignorant saurait reconnaître un pur sang, et nous pourrions avoir des ennuis. J'ai une meilleure idée. Quel est le nom de l'homme qui vous aide de temps en temps à l'écurie ?

– On l'appelle Flickey, mais je ne connais pas son vrai nom, répondit Buncher. Il ferait n'importe quoi pour une pinte de bière.

– Vous m'avez dit, n'est-ce pas, qu'il faisait le racolage des canassons pour les abattoirs d'Anvers ? »

Buncher fit un signe de tête affirmatif.

« Eh bien ! vous direz à ce Flickey de prendre livraison de la bête cette nuit, et de la conduire à ceux qui s'occupent de ce trafic. Il n'aura pas besoin de papiers ; d'ici deux jours, la bête sera à Anvers et nous n'en entendrons plus parler. Je crois que ce procédé est le meilleur, parce que ce commerce est si mal vu chez nous qu'il se fait presque en secret, et qu'en l'occurrence plus les choses se passeront secrètement, mieux cela vaudra.

– Je crois que maintenant tout est réglé, ajouta Sir George en se tournant vers Soltykoff. Nous pouvons partir. À propos, avez-vous des nouvelles de votre formule ? »

Le petit Russe hocha tristement la tête.

« Rien ! dit-il. Quand je pense qu'une exposition internationale va s'ouvrir dans deux mois, et qu'un prix de cent mille livres est offert au procédé permettant d'obtenir du verre malléable !

– Mais si le vieux President est l'inventeur de la formule, pourquoi ne la reconstitue-t-il pas pour obtenir le prix ? dit Sir George.

– Ce n'est pas si facile que vous le croyez, dit le petit Russe en haussant les épaules. Je me souviens très bien à quel point les manipulations étaient minutieuses et compliquées. Je suis persuadé qu'il a plusieurs fois essayé de retrouver son procédé sans y parvenir.

– Et celui qui vous a vendu la formule ?

– Il se souvient en effet de plusieurs choses, mais pas de la principale. Il va venir à Londres, à propos.

– M'est-il connu ? » demanda Sir George avec intérêt.

L'ombre d'un sourire passa sur le visage du Russe.

« Vous avez peut-être entendu parler de lui, du moins, dit-il. C'est le comte Collini !

– Celui qui vient de faire sauter la banque à Monte-Carlo ? s'écria Sir George.

– Exactement, dit Soltykoff, secoué d'un rire intérieur. Il a fait sauter la banque à Monte-Carlo, et en a conçu une telle confiance en lui-même qu'il a oublié la terreur que lui inspirait le vieux President, il n'y a pas si longtemps encore, et a exprimé l'intention de venir à Londres.

– Le comte Collini, répéta Sir George, absorbé.

– Ne cherchez pas, dit Soltykoff en riant, son nom est presque aussi récent que sa fortune.

– Je serais enchanté de faire sa connaissance, fit Sir George. Un homme aussi riche est toujours utile. »

Leurs yeux se rencontrèrent, et le sourire de Soltykoff exprima bien des choses.

« Il ne vous sera peut-être pas aussi utile que je vous l'ai été », dit-il.

Et, avec un geste d'adieu, il sauta dans la voiture qui l'attendait et qui démarra aussitôt.

*** **

Ce soir-là, vers huit heures et demie, un gros homme assez peu assuré sur ses jambes traversait la cour des vieilles écuries et rejoignait M. Buncher, qui lui donnait ses dernières instructions.

« Si jamais en route quelqu'un vous demande où vous conduisez ce cheval, dites que vous le menez chez le vétérinaire.

– Comptez sur moi, dit l'homme avec assurance, je connais le travail.

– Bien. Voilà pour votre peine. Vous n'aurez qu'à laisser le cheval à l'homme qui s'occupe de leur transport.

– Je le connais, dit Flickey. C'est un gros homme au teint rouge, aux cheveux noirs frisés, avec une petite moustache. Un vrai monsieur, ajouta-t-il avec admiration ; il a une chevalière en diamants, une épingle de cravate grosse comme ça, et, de loin, on dirait Rothschild !

– Ça va ! » dit Buncher impatienté.

Avec un claquement de langue, Flickey partit avec la harelle, qu'il emmena par des rues étroites et peu éclairées,

éprouvant une antipathie instinctive pour les avenues lumineuses, pleines de policemen indiscrets.

Au bout d'une demi-heure de marche, M. Flickey arriva à proximité du cabaret le plus attirant qu'il eût jamais vu.

Il s'arrêta et s'aperçut qu'il avait affreusement soif. Par ailleurs, l'heure de la fermeture des cabarets approchait, et c'était peut-être la dernière occasion de la soirée qui s'offrait à lui de se désaltérer.

Pourtant, M. Flickey était homme de devoir, et aurait sans doute résisté à la tentation si, en fouillant nerveusement dans ses poches, il n'avait constaté qu'il avait besoin de faire la monnaie du billet que lui avait remis Buncher pour sa peine.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et aperçut un rôdeur qui, la casquette sur l'oreille, s'avancait en tanguant des épaules, d'un pas traînant.

« Eh ! dis donc, cria Flickey, tiens-moi ce cheval cinq minutes, et je te donne le prix d'un verre en sortant.

– D'accord ! » fit l'autre avec entrain.

Le flâneur était grand, vêtu de façon misérable, mais Flickey, en le dévisageant, eut instinctivement l'impression qu'il avait affaire à un gentleman qui, peut-être, avait eu des revers de fortune.

« Où l'emmenez-vous ? dit l'homme en regardant curieusement le cheval.

– T'occupe pas, dit sévèrement M. Flickey. Quand on ne pose pas de question, on n'entend pas de mensonge.

– Y a pas d'offense, j'espère ? dit l'autre.

– D'ailleurs, ce n'est pas un mystère, reprit Flickey ; je le conduis aux abattoirs.

– Chez l'équarrisseur ?

– Pas tout à fait, dit Flickey, qui appartenait à cette classe de gens qui aiment à montrer leur importance en donnant tous les renseignements qu'ils possèdent. Je le conduis à un de mes amis qui le transportera à Anvers.

– Je vois ce que vous voulez dire, fit l'autre en clignant de l'œil.

– Je reviens dans cinq minutes », dit Flickey en franchissant avec allégresse la porte du cabaret, pour se plonger dans la chaleur et l'animation du « pub ».

Les cinq minutes se prolongèrent, et, engagé dans une passionnante controverse avec un consommateur, Flickey ne s'avisa de regarder la pendule que trois quarts d'heure plus tard.

« Il faut que je file », marmonna-t-il.

D'un pas vacillant, il sortit dans la rue.

« Je serais bien capable de voir deux chevaux au lieu d'un ! » murmura Flickey, conscient de son état.

Cette préoccupation lui fut enlevée aussitôt, car il n'en aperçut pas même un seul. Le cheval gris et son gardien avaient tous deux disparu.

Perplexe, M. Flickey sonda l'horizon, puis se gratta le crâne, en proie à un drame de conscience, à vrai dire mitigé par le fait qu'il avait été payé d'avance.

« Eh puis zut, tant pis ! » dit-il enfin, en faisant demi-tour pour rentrer chez lui.

Il ne se réveilla que le lendemain matin, ayant à peu près oublié les événements de la soirée, si bien que lorsque Buncher lui demanda des nouvelles de sa mission, c'est le front haut qu'il répondit :

« J'ai remis le cheval au copain, et il m'a dit : « merci beaucoup ».

Et il finit par le croire lui-même.

CHAPITRE X

BUD KITSON VA SE COUCHER

Mary President reçut Milton Sands dans une vaste pièce bien éclairée, meublée avec élégance, et fleurie de gerbes de lilas embaumés.

Elle s'avança vers le jeune homme la main tendue, un sourire aux lèvres.

« M. Stanton m'a conseillé de m'adresser à vous, dit-elle. Nous venons d'être cambriolés.

– Mais... c'est plutôt l'affaire de la police, il me semble, dit le jeune homme surpris.

– C'est ce que j'aurais fait s'il s'était agi d'un cambriolage ordinaire, dit Mary, mais ce n'est pas le cas. »

Carré dans un fauteuil confortable, Milton écouta attentivement le récit de la jeune fille, qui lui conta d'abord comment un inconnu avait essayé de pénétrer dans son compartiment, pendant son voyage.

« Or, il y a une semaine, poursuivit Mary, je me suis réveillée avec l'impression d'une présence étrangère dans ma chambre. Je ne voulais pas crier, de crainte d'éveiller mon grand-père dont le sommeil est léger. J'aperçus la lueur d'une

lampe de poche, et constatai que quelqu'un fouillait dans les tiroirs de mon secrétaire. Je sautai alors à bas de mon lit, et je vis la silhouette du visiteur qui bondissait vers la fenêtre et disparaissait. Je l'ai à peine aperçu, mais je suis convaincue qu'il s'agit de l'individu qui, dans le train, a forcé la serrure de ma cabine.

– Je comprends », dit Milton lentement. L'explication de cette tentative lui apparaissait en effet clairement : Soltykoff soupçonnait la jeune fille d'être en possession de la précieuse formule, et essayait de la récupérer.

« Où se trouve actuellement votre grand-père ? demanda-t-il brusquement.

– Il n'est pas à Londres, dit la jeune fille. Il est dans un cottage du Sussex, où nous entraînonons notre cheval, « Donovan », pour le Derby.

– Pourriez-vous aller rejoindre M. President aujourd'hui même ? » demanda Milton.

Elle le regarda avec surprise.

« Il m'attend en effet, dit-elle, mais j'avais l'intention de passer d'abord quelques jours à Londres. »

Milton réfléchit un instant, puis reprit :

« Je voudrais que vous partiez demain ! Et maintenant, nous allons nous occuper de louer le coffre-fort.

– Le coffre-fort ? fit Mary étonnée.

– Oui. Je connais un magasin où l'on peut en louer d'excellents.

– Mais je n'en ai aucun besoin ! dit Mary en riant. Je n'aurais rien à mettre dedans !

– Pourtant, je désirerais que vous ayez un coffre-fort. On pourrait l'installer dans votre chambre, par exemple, qu'en dites-vous ?

– Si vous voulez, dit-elle en hésitant. Mais il me semble que c'est dépenser de l'argent pour rien.

– N'oubliez pas, miss President, que je suis détective, fit Milton. C'est une profession amusante, mais coûteuse, et vous pouvez être certaine que je ne loue pas un coffre-fort sans avoir de bonnes raisons pour cela ! Consentirez-vous à me laisser les clefs de cette maison ?

– Certainement, dit la jeune fille.

– J'aurai besoin d'y circuler pendant votre absence, et je crois que vous n'aurez pas besoin de tourmenter M. President avec le récit du cambriolage manqué. »

Après avoir pris congé de la jeune fille, Milton se dirigea vers la Cité, et négocia la location d'un vaste et imposant coffre-fort. Le vendeur exprima quelque réserve et ne parut pas trouver ce choix judicieux.

« L'acier est très mince, dit-il en tapotant sur le paroi, et le coffre n'est ni à l'épreuve du feu ni à celle du vol. À vrai dire, ajouta le vendeur dans un élan de franchise, c'est du tape-à-l'œil !

– C'est précisément ce qu'il me faut ! Vous me le ferez porter, je vous prie, à cette adresse. »

Milton repassa chez Mary President le lendemain matin et trouva la jeune fille à moitié amusée, à moitié dépitée :

« Votre coffre prend une place énorme, déclara-t-elle, et il fait un effet parfaitement hideux dans ma chambre.

– Pourrais-je le voir ? » demanda Milton.

Mary sonna, et la bonne parut.

« Voulez-vous conduire M. Sands à ma chambre ? » demanda-t-elle à la domestique.

La gigantesque armoire d'acier était effectivement tout à fait déplacée dans la chambre aux cretonnes claires de Mary.

« Parfait ! décréta Milton avec satisfaction.

– Pour sûr ! » répliqua la bonne de façon peu protocolaire.

Milton lui lança un coup d'œil, et la vit avec surprise se décontenancer légèrement. Ce mince incident le rendit rêveur, et il revint en silence auprès de Mary.

« Je n'ai cette domestique que depuis une quinzaine de jours, dit-elle en réponse à sa question. Elle m'a été recommandée par Sir George Frodmere.

– Il est de vos amis ?

– De ma connaissance plutôt, répondit-elle en fronçant légèrement les sourcils, mais il m'a parlé de cette fille au moment où j'étais embarrassée par le départ inopiné de notre servante, et c'est pourquoi j'ai pris celle-ci.

– Pourquoi l'autre est-elle partie ?

– Elle m'a expliqué qu'une certaine Mrs. Gordon Thompson lui offrait des gages inespérés, et je lui ai conseillé d'accepter », dit la jeune fille avec simplicité.

Milton pensa que les choses prenaient tournure. Mrs. Gordon Thompson était la sœur de Sir George Frodmere, bien connue dans la société pour son amour du bridge et pour sa façon élégante d'esquiver le règlement de ses dettes de jeu. Frodmere avait besoin d'installer une complice chez les President, et avait demandé à sa sœur d'enlever à ceux-ci leur domestique pour pouvoir mettre à sa place une créature dont il était sûr. Milton

reconnaissait bien maintenant la pseudo-femme de chambre, il l'avait vue souvent à Monte-Carlo en compagnie de Bud Kitson dont elle passait pour la femme.

« Eh bien, dit-il en s'arrachant à sa rêverie, quand partez-vous, chère Miss President ?

– Cet après-midi, dit-elle résignée.

– Que faites-vous de votre servante ?

– Je ne sais pas trop, dit Mary en réfléchissant. Je ne pensais pas quitter Londres si vite...

– Eh bien, donnez-lui congé pour une semaine. Vous lui recommanderez de fermer soigneusement les portes et les fenêtres avant de partir. Maintenant, donnez-moi vos clefs ! »

*** **

Ce soir-là, vers onze heures et demie, Bud Kitson descendit d'un taxi, paya le chauffeur, et continua sa route à pied jusqu'à la maison de John President. Sans la moindre hésitation, il ouvrit la porte, la referma soigneusement sur lui, et entra dans le corridor. Puis il passa dans la salle à manger, et sourit intérieurement. La dame qui s'attribuait le nom de M^{me} Kitson avait préparé un léger rafraîchissement pour son seigneur et maître.

Bud versa le whisky dans son verre, l'arrosa d'eau de seltz, et l'avala, afin de se donner des forces avant d'entreprendre sa tâche. Après quoi, en sifflotant un petit air, il se mit en devoir de gravir l'escalier, sa lampe de poche à la main. Il connaissait très bien le chemin et ce n'était pas la première fois qu'il entreprenait une petite expédition nocturne dans cette maison.

La formule se trouvait dans la maison, il en était sûr maintenant. La jeune fille l'avait certainement cachée dans le formidable coffre dont sa compagne lui avait annoncé l'arrivée.

Devant l'armoire d'acier, il eut un ricanement de dédain.

« On ouvrirait ça avec une clef de boîte à sardines ! » murmura-t-il avec un indulgent mépris.

Peut-être même était-il inutile de le forcer et s'ouvrirait-il gentiment au moyen d'une des clefs dont Bud possédait un assortiment ?

À la seconde tentative, en effet, un déclic se produisit, et la porte s'ouvrit.

Mais, en même temps, la pièce s'illumina, et Kitson, surpris, fit demi-tour :

« Haut les mains ! dit Milton en dirigeant sur le cambrioleur le canon de son browning.

– Salut, dit Bud avec calme. Comment ça va, M. Sands ?

– Très bien, comme vous voyez, dit Milton allègrement. Rapprochez-vous donc un peu, que nous procédions à un désarmement unilatéral.

Avec dextérité, il fouilla le malfaiteur, mais Bud n'avait pas cru devoir s'armer pour cette expédition sans danger.

« Eh bien, maintenant, descendons, dit Milton. Nous serons plus à l'aise pour causer dans la salle à manger. »

Bud passa le premier et Milton le suivit.

« Qu'est-ce que tout cela veut dire ? grogna Bud, assis sur une chaise de la salle à manger.

– Je ne sais pas encore, répondit Milton. Mais dites-moi plutôt ce que vous veniez chercher ici. La formule que Soltykoff a perdue ?

– Vous ne tirerez rien de moi ! déclara Bud Kitson.

– Allons donc ! fit Milton. Je crois, moi, que vous allez me dire amicalement tout ce que je désire savoir, car sinon, j'appellerai la police et toutes vos belles relations vous laisseront tomber quand vous serez en prison. Entre nous, Bud, si c'est la formule que vous cherchez ici, vous perdez votre temps. Vous devriez la chercher ailleurs, bien plus près de vous que vous ne pensez, dit-il lentement, et si vous n'avez pas deviné la personne qui l'a volée à Soltykoff, vous êtes plus bête que je ne l'aurais cru !

– Vous croyez que c'est Sir George ?... fit vivement Kitson.

– Je ne veux nommer personne »... répondit diplomatiquement Milton.

Bud ne se formalisa pas de cette réserve, trop occupé par un singulier phénomène. Depuis un moment, il se sentait envahi par une envie de dormir incoercible, et il se demandait d'où venait cette léthargie inexplicable. Il était d'un tempérament fort robuste et, d'ailleurs, ne s'était levé ce jour-là que vers midi. Il n'avait vraiment aucune raison de se sentir fatigué...

Il comprit soudain ce qui s'était passé en posant les yeux sur le verre de whisky qui se trouvait encore sur la table. Mais la vérité restait malgré tout enveloppée pour lui dans une brume à laquelle se mêlaient les premières vapeurs du sommeil.

Il essaya de réagir, et se souleva lourdement de son siège.

« Asseyez-vous ! » fit brièvement Milton.

Kitson retomba sur sa chaise, épuisé par l'effort.

« Vous m'avez demandé ce que tout cela signifiait, poursuivit Milton. Eh bien, vous le saurez... » La tête de Bud tomba sur sa poitrine, il murmura quelques mots incohérents, d'une voix pâteuse, et roula à terre, terrassé par le sommeil.

Milton porta le verre dans la cuisine, le lava et le remit sur la table.

« Je deviens vraiment un détective sérieux ! » se dit-il avec admiration, en contemplant la forme inanimée écroulée à ses pieds.

Et il se mit à la recherche d'une corde, qu'il avait cachée dans un coin en arrivant dans la maison, quelques heures plus tôt.

CHAPITRE XI

LE COMTE COLLINI

De même que le tournesol se présente toujours aux rayons du soleil, de même Sir George Frodmere éprouvait une attirance naturelle pour l'argent. Les sommes élevées, particulièrement sous forme d'argent liquide et facilement transportable, l'intéressaient en premier lieu, et, par voie de conséquence, il couvait d'une sollicitude attentive les possesseurs de ces valeurs.

L'argent, d'ailleurs, n'est pas toujours le même : il y a de l'argent facilement abordable et de l'argent désespérément inaccessible, comme, par exemple, celui qui repose dans les caves blindées des grandes banques. Mais l'argent que jettent à pleines mains de jeunes fils de famille, ou d'autres, plus vieux, enrichis du jour au lendemain par un coup de bourse, tout cet argent qui circule en surface et peut si aisément être attrapé d'un coup de filet, fascinait Sir George.

Le baronnet possédait un domaine en Cornouaille, avec une grande maison confortable, de nombreux domestiques et un admirable maître d'hôtel du nom de Gillespie, mais il manquait cruellement d'argent. Son père s'était trouvé dans la même situation, mais il avait remédié bonnement à sa pénurie en menant une vie simple et économe. C'est ainsi, et avec l'aide d'une petite rente provenant d'une vieille tante de la famille, que le vieux Sir James avait réussi à joindre les deux bouts, en

bouchant les trous de son revenu grâce au produit de la vente judicieuse des timbres-poste.

Sir George, son fils, n'avait aucun goût pour la vie simple, et aucune disposition pour l'économie. Il avait fait son chemin dans la vie, les yeux bien ouverts sur toutes les chances qui s'offraient à lui, et jamais encore chance plus belle ne s'était présentée que la venue du comte Collini.

De son manoir de Cornouaille, où il se morfondait, il avait reçu une lettre mal écrite et pleine de fautes du fameux comte, lui donnant son adresse à Londres, celle d'un des plus grands hôtels de la ville, et le baronnet n'avait pas hésité un instant à venir le rejoindre.

Il trouva le comte en manches de chemise, absorbé dans la prosaïque besogne de mettre des lacets à ses souliers.

« On ne peut jamais compter sur les valets de chambre, grommela-t-il en guise de bienvenue.

Le comte était grisonnant, avec des traits durs et antipathiques. Il laissa tomber son soulier à terre, s'essuya la main sur son pantalon et la tendit mollement à Sir George.

« Je suis ravi de faire votre connaissance, comte, dit le baronnet.

– Écoutez, dit l'autre, laissons tomber les histoires de comte entre nous. Je m'appelle John Pentridge, c'est mon vrai nom, et vous avez déjà entendu parler de moi. »

Sir George se rappela instantanément le nom du vendeur de la précieuse formule, qu'il n'avait jamais eu l'idée de rapprocher de l'heureux joueur dont la veine avait défrayé la presse universelle.

« C'est un nom que j'ai pris à Monte-Carlo, parce qu'on ne voulait plus de moi sous mon vrai nom au Casino, poursuivit

l'homme. Et ma foi, Collini m'a porté chance, puisqu'il m'a rapporté plus de deux cent mille livres.

– Eh bien, vous resterez Collini, dit Sir George en louchant sur le chiffre qui venait d'être prononcé. Et maintenant, dites-moi à quoi je puis vous être utile.

– Vous pourriez sortir avec moi, je paierais tout, dit l'autre, et vous pourriez certifier au besoin que vous me connaissez depuis l'enfance, si jamais j'ai maille à partir avec un certain John President. Compris ? »

Sir George hocha la tête.

« Nous pourrions aussi aller dans un cercle tranquille et bien fréquenté, où je ne perdrais pas trop d'argent, ajouta-t-il.

– Tout ceci est bien facile, dit Sir George avec ardeur. Quant au jeu, vous pouvez compter sur moi. J'occupe un certain rang dans la société et je puis vous faire connaître mes amis. L'un d'eux est justement à Londres aujourd'hui... »

Il songeait à Toady, qui avait à justifier de son existence.

« J'avais l'intention d'aller aux courses cet après-midi, dit Pentridge en hésitant.

– C'est l'homme qu'il vous faut pour vous accompagner ! s'écria Sir George. Il connaît tout le monde... tous les jockeys, tous les propriétaires, tous les tuyaux... Je vais le demander au téléphone. »

Toady, par hasard, se trouvait chez lui, occupé à faire ses bagages pour rejoindre Sir George en Cornouaille.

Sur le coup de téléphone impératif de Sir George, il se précipita dans l'escalier de sa demeure de toute la vitesse de ses courtes jambes, bondit dans un taxi et se fit conduire à l'hôtel du « comte ».

Toady, lui aussi, possédait un sens de l'argent développé, et John Pentridge trouva immédiatement un ami et un guide en la personne de ce nouveau commensal.

« Je vous confie notre ami ! dit Sir George avec attendrissement, en tapotant sur l'épaule de Pentridge.

– Comptez sur moi ! » répondit gravement Toady.

John Pentridge était parfaitement capable de prendre soin tout seul de lui-même, mais, pour l'instant, il était enchanté de se confier à son nouveau mentor.

Sur le chemin du champ de course de Sandown, M. Wilton apprit bien des choses qu'il ignorait – en particulier au sujet de John President.

CHAPITRE XII

SUR LE PADDOCK

Milton Sands, qui rôdait sur le paddock de Sandown, rencontra inopinément Mary President en compagnie d'Eric.

« Tiens ! fit-il, un peu interdit, je vous croyais partie pour le Sussex. »

La jeune fille rougit, et Eric se hâta d'enchaîner.

« Je désirerais connaître l'avis de M. President sur la forme actuelle de mon cheval, Jerry, dit-il rapidement. C'est pourquoi je l'ai prié d'être mon hôte pour quelques jours. »

Il avait prononcé cette phrase tout d'une traite, presque d'un air de défi, et le sourire de Milton s'accrut :

« Tiens, tiens ! reprit-il, à mi-voix.

– Tiens quoi ? fit Eric irrité.

– Rien du tout, repartit Milton. Je dis toujours « Tiens, tiens ! » lorsque je réfléchis. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, je pense ?

– Avez-vous des nouvelles pour moi ? demanda Mary.

– Toutes sortes de nouvelles, dit Milton, mais je ne veux rien vous dire. Il faut attendre le dénouement, et je ne sais pas encore à quoi cela ressemblera. »

Mary sourit.

« Ne dérangeons pas davantage M. Sands, dit-elle en se tournant vers Eric, M. Sands réfléchit ! »

Un peu plus tard, Milton aperçut de nouveau Mary, seule, près du paddock. Elle fut presque aussitôt rejointe par M. Wilton, qui s'empressait vers elle de toute la vitesse de ses courtes jambes, un large sourire sur sa face bouffie.

« Il y a bien longtemps que je désirais vous voir », dit-il en découvrant ses dents gâtées.

C'était exact, et Mary voyait avec ennui qu'elle ne pourrait échapper à la compagnie du gros homme, pendant quelques instants. La froideur marquée de Mary ne parvenait pas à décourager les attentions de Toady qui, persuadé de son pouvoir de séduction, prenait des airs de suffisance réellement intolérables.

« Et comment va bon papa ? demanda-t-il avec une familiarité parfaitement hors de saison.

– Mon grand-père va bien, je vous remercie, dit Mary sèchement.

– Et vous, toujours fraîche et appétissante comme une rose ! poursuivit Toady.

– Je n'aime pas les compliments ! fit Mary en essayant de rire pour dissimuler son agacement.

– Méchante ! dit Wilton en agitant le doigt d'un air fausement menaçant. J'aimerais tant que vous me considérez comme un ami... un de ces amis sur lesquels on peut compter en cas d'ennuis.

– Que voulez-vous dire ?

– C'est bien simple, dit Wilton en cherchant des yeux sur le paddock un homme qu'il désigna du doigt. Connaissez-vous cet homme ? »

Mary toisa un individu chaussé de bottes de cuir de Russie resplendissantes, vêtu d'un complet de sport et d'un pardessus d'homespun, et elle fit non de la tête.

– Vous ne connaissez pas le comte Collini ? » Mary hocha de nouveau négativement la tête, les yeux toujours fixés sur l'homme qui fumait un gros cigare d'un air important et passablement content de soi.

« Eh bien, susurra Wilton, c'est l'homme qui a fait sauter la banque de Monte-Carlo, et qui pourrait bien, s'il en a envie comme je le crois, faire sauter John President. »

Mary se tourna brusquement vers lui, ses yeux gris flamboyant d'indignation et de colère.

« Que signifient ces paroles ? » demanda-t-elle sèchement.

Un peu inquiet, Wilton essaya d'apaiser l'orage qu'il venait de soulever.

« Rien du tout, dit-il d'une voix balbutiante. D'ailleurs, le voilà qui vient. »

L'étranger s'avavançait en effet, et saluait Wilton.

« Comment allez-vous ? dit-il au gros homme.

– Miss President, fit Wilton, je vous présente le comte Collini. »

L'homme se tourna vers elle et la dévisagea sans s'émouvoir de son regard distant.

« Comment va, ma petite ? fit-il. C'est vous, la petite-fille de President ? »

Suffoquée, Mary allait s'éloigner, quand Wilton la a retint par le bras.

« Ah ! là là ! articula-t-il d'une voix pâteuse, ne prenez donc pas des airs de reine ! »

Mary s'aperçut alors avec dégoût que les écarts de langage de Wilton étaient dus sans aucun doute à l'effet d'un déjeuner trop bien arrosé. Cette constatation lui rendit son sang-froid.

« Laissez-moi ! » dit-elle, en luttant contre Wilton, qui la retenait toujours par le bras.

À ce moment, une poigne solide saisit Toady, sans cérémonie, par la nuque, le souleva, lui fit lâcher prise, et le reposa à terre avec quelque rudesse. Aussitôt, un groupe de curieux s'approcha, et le vieux President, les yeux brillant de colère, se hâta de rejoindre Mary, pâle et tremblante.

« Comment osez-vous ?... balbutia Toady, furieux.

– Je vous interdis d'importuner cette dame ! fit simplement Milton.

– Que se passe-t-il, Milton ? » interrogea Eric, accourant à son tour.

Coupant la parole au jeune homme, Wilton jeta d'une voix tremblante de rage :

« Je disais deux mots à la petite-fille de ce vieux forçat...

– Forçat ! s'exclama Eric.

– Oui, forçat, répéta Wilton avec force. Est-ce vrai, oui ou non, comte ? dit-il en se tournant vers le rutilant Pentridge, qui contemplait President en proie à diverses émotions.

– Parfaitement vrai, cher ami », dit Pentridge d'une voix assurée.

Mais déjà President s'avançait, les yeux écarquillés par l'étonnement, fixés sur Pentridge.

« C'est vous ! » proféra-t-il à voix basse.

À l'approche du vieillard, l'assurance du pseudo-Collini avait disparu en un clin d'œil, mais il se reprit aussitôt.

« Oui, moi, dit-il, votre vieux compagnon de baigne, pendant les années que vous y avez passé pour avoir tué votre femme dans un accès de jalousie ! »

Le vieillard cacha son visage entre ses mains.

« Que Dieu ait pitié de moi, murmura-t-il. Tout ce que dit cet homme est exact. Il y a cinquante ans de cela, et depuis j'ai expié par des années d'enfer.

– Vous entendez ? fit Wilton triomphant. Voilà le gibier que l'on trouve maintenant sur le turf : un forçât, un vieux cheval de retour, quoi ! Ma parole, il y aurait de quoi faire renoncer aux courses les honnêtes gens !

– Ceci ne peut guère vous concerner, M. Wilton », fit une voix bien posée, aux inflexions distinguées.

Toady se retourna brusquement, et se trouva en face de Lord Chanderson, qui le dévisageait froidement, de ses yeux gris et perçants.

« Je le répète que ceci ne peut vous concerner, insista le vice-président du Jockey-Club. M. Stanton, cet homme est-il de vos amis ?

– Nous étions en termes amicaux, rectifia Eric.

– Eh bien, reprit Lord Chanderson, dans ce cas, je dois vous apprendre une chose que vous semblez ignorer, c'est que

cet homme est l'auteur des lettres que découvrit votre père ; c'est lui qui inscrivit mon nom sur le registre d'un hôtel parisien, et c'est lui qui brisa le foyer de vos parents. Il aimait votre mère qui l'avait chassé, et il avait juré de s'en venger.

– Il ment ! hurla Toady.

– Votre père, poursuivit Lord Chanderson, en s'adressant toujours à Eric, ne découvrit la vérité qu'au moment de sa mort. Il voulut vous en faire part, mais ses forces le trahirent. Il n'eut que le temps de prononcer le nom de son faux ami, et vous avez cru qu'il voulait simplement ajouter un legs à son testament.

– Quel roman ridicule ! bégaya Wilton, le front couvert de sueur.

– M. Stanton, la nuit précédente, avait tout raconté à la garde qui le veillait. Vous avez acheté le silence de cette femme qui, depuis, est venue tout m'avouer », dit Chanderson.

Pentridge avait profité du tour inattendu qu'avait pris la conversation pour disparaître sans se faire remarquer. John President lui-même, qui pourtant avait été à sa recherche pendant dix ans, était si fasciné par le drame qui se déroulait devant lui, qu'il ne remarqua pas le départ de Pentridge.

Eric, pâle comme un linge, regardait fixement Wilton.

« Lord Chanderson dit la vérité, fit-il enfin lentement. Je le vois sur votre visage.

– Je... n'ai fait... que ce que... j'ai cru devoir faire ! murmura Toady.

– Je désire rester seul avec cet homme », dit Eric.

Nul ne sait ce qu'Eric Stanton dit à Toady Wilton. À distance, Milton Sands suivit le colloque, et aperçut finalement Eric qui saisit le gros homme par le collet, le fit pivoter sur lui-

même, et lui imprima du pied, avec énergie, un mouvement qui l'envoya rouler à quelques pas de là.

CHAPITRE XIII

CHEZ SIR GEORGE

« Les paris sur le Derby prennent une curieuse tournure », écrivait le reporter des Courses dans le *Journal des Sports*. La classe et la forme des chevaux de deux ans étaient si médiocres l'année dernière qu'on a offert jusqu'à 7 pour 1. Ce chiffre est sans précédent si l'on songe à la proximité de la grande épreuve d'Epsom. Le cheval de Sir George Frodmere, « Portonius », n'a fait jusqu'ici qu'une apparition en public, l'année dernière. C'est un cheval gris, dont les chances sont moyennes. Quant au second, « Donovan », qui appartient à M. John President, il n'a encore jamais couru en public. Il est bien curieux de trouver ces deux inconnus en tête des paris du Derby, mais on saura que Sir George Frodmere lui-même n'a pas craint de parier de grosses sommes sur son cheval gris, qu'il entraîne soigneusement, à l'heure actuelle, dans sa propriété de Cornouaille. Quant à « Donovan », les couleurs de M. President ont inspiré confiance au public grâce aux victoires de « Doyen », son précédent cheval. De plus, il n'y a rien d'obscur ni de mystérieux dans l'entraînement de ce cheval, et le public peut assister à ses temps de galop chaque jour, aux Dunes (propriété de M. President dans le Sussex) où il donne, paraît-il, de grandes satisfactions. »

Le « rien d'obscur ni de mystérieux » avait été écrit en toute innocence par le reporter, mais Sir George lut la phrase avec un froncement de sourcils.

« Que veut dire cet imbécile ? grommela-t-il en jetant un coup d'œil irrité à Toady. Fait-on des potins, à Londres, au sujet de « Portonius ? »

Toady, qui venait d'arriver de la capitale pour passer quelques jours chez Sir George, à Pennwaring, en Cornouaille, secoua la tête :

« Non, dit-il, je ne pense pas, bien qu'un ou deux sportsmen m'aient demandé l'autre jour, au Club, pourquoi vous aviez choisi Buncher comme entraîneur ; mais il fallait s'y attendre ; vous connaissez comme moi la réputation de Buncher.

– Eh bien, vous pourrez dire à vos amis que j'entraîne mes chevaux comme bon me semble, répondit sèchement Sir George et que, de plus, j'ai choisi Buncher parce que c'est un homme sûr », ajouta-t-il d'un ton significatif.

Toady approuva de la tête.

« Entre nous, poursuivit Sir George, je l'ai tiré dans le temps d'un mauvais pas. Il serait le meilleur entraîneur d'Angleterre s'il ne buvait pas, mais je le tiens serré.

– Il doit vous être reconnaissant, dit Wilton avec bonne humeur.

– Je ne lâche jamais un ami, dit complaisamment Sir George, qu'il soit jockey ou membre de la Chambre des Lords – surtout s'il peut m'être utile par la suite », ajouta-t-il non sans franchise.

Il reprit le journal, qu'il avait laissé tomber à terre, et le parcourut de nouveau.

« Maintenant, dit-il à Toady, donnez-moi les nouvelles.

– J’ai parié sur « Portonius » de façon qu’il vous rapporte 24 000 livres, dit Wilton.

« De qui est cette lettre ? questionna brusquement Sir George, en apercevant l’unique missive qui formait le courrier de Wilton, qu’un domestique venait d’apporter.

– D’une dame, fit mystérieusement Wilton.

– Ah ! ah ! encore une, fit Sir George, en riant méchamment. Il me semble pourtant que le résultat de vos avances auprès de Miss President aurait dû vous dégoûter du beau sexe. Vous avez perdu un ami précieux en la personne de Stanton, sans même parler du traitement qu’il vous a infligé en public !

– Ne parlons pas de cela, voulez-vous ! » dit Toady en pâ-lissant.

Il avait ouvert la lettre, et l’examinait d’un air déconcerté.

« C’est de M^{me} Kitson, dit-il, et elle contient une autre lettre pour son mari.

– Comment se fait-il ? dit Sir George surpris. Kitson est encore à Londres avec elle, n’est-ce pas ? Vous savez la mission dont je l’ai chargé, et j’attendais de ses nouvelles aujourd’hui... »

Il réfléchit, un pli de contrariété au front :

« Je ne comprends pas pourquoi sa femme lui écrit ici. S’il est à Londres, comme je le suppose, elle doit bien le savoir. Je n’y comprends rien... Wilton ! dit-il brusquement, si la formule ne se trouve pas chez le vieux President, lequel de nous trois la délient-il ?

Ce n’est pas moi, protesta Toady d’une voix faible.

– Ce n’est pas moi non plus, et Bud dira la même chose, murmura Sir George avec une rage concentrée. Soltykoff a en-

gagé Milton Sands comme détective, mais je serais bien étonné si ce gaillard arrivait à débrouiller cette affaire. »

Le jour du Derby approchait, et la fièvre de l'attente gagnait des centaines de milliers d'individus qui, en temps ordinaire, ne se soucient guère des courses. Dans toutes les régions du monde où l'anglais est parlé, partout où flotte le drapeau britannique, en toute occasion où un Anglais rencontre un compatriote, les conversations roulaient autour de cette unique préoccupation : « Qui gagnera le Derby cette année ? »

Pour la vaste armée des sportsmen, la question avait une signification à la fois plus précise et plus profonde. Des problèmes épineux sont évoqués, on rappelle les précédents entraînements, on épluche le pedigree de chaque cheval pour peser ensuite minutieusement les qualités et les défauts qui lui donnent plus ou moins de chances de triompher dans la fameuse épreuve. Il ne faut pas oublier non plus d'étudier les rapports des entraîneurs ; l'état du terrain doit être pris en considération car certains chevaux perdent de leur allant sur un terrain lourd, tandis que d'autres demandent presque un trottoir d'asphalte pour fournir tout leur rendement. Certains, excellents en ligne droite, seront handicapés par le tournant de Tattenham, l'un des accidents de parcours les plus dangereux peut-être parmi ceux des champs de courses. D'autres seront dépassés, dès le départ, dans la montée de la colline. Un cheval parfait, possédant toutes les qualités que réclame cette course, est difficile à découvrir avant d'avoir prouvé sa valeur sur le terrain même ; or, jamais un concurrent du Derby n'a parcouru la piste avant le jour de la course, et c'est ce qui fait l'intérêt passionnant de l'épreuve.

« Portonius » avait d'abord été favori, grâce aux énormes paris engagés par Sir George et sa bande. Pourtant, le public boudait, et Sir George s'en félicitait, car il n'avait aucun désir de trop attirer l'attention sur son cheval. John President et Stanton, de leur côté, avaient engagé des sommes considérables

sur « Donovan ». Quant à Soltykoff, il avait arrangé ses affaires par l'intermédiaire de ses bookmakers particuliers, et c'est à lui que « Portonius » fût de devenir de nouveau favori, au grand ennui de Sir George.

« Voyons, c'est ridicule, dit celui-ci avec irritation au petit Russe. Vous avez complètement faussé la cote.

– N'en accusez, mon très cher ami, répondit placidement Soltykoff, que le désir bien naturel d'un pauvre homme, qui vient de perdre tant d'argent, de réparer un peu ses pertes. »

Le Russe avait bu toute la matinée et se trouvait d'excellente humeur.

« Vous avez des nouvelles pour moi ? demanda-t-il après un instant.

– Je voudrais en avoir, répondit le baronnet. Je ne comprends absolument pas ce qui a pu arriver à Kitson. J'ai télégraphié à sa femme, qui m'a répondu par une longue épître pour me dire que Bud a disparu depuis deux nuits et qu'elle ne sait rien de plus.

– Pensez-vous qu'il ait trouvé la formule et qu'il veuille se l'approprier ? dit anxieusement le Russe.

– Ce sont des procédés qui ne sont pas dans les habitudes de mes amis, dit Sir George avec un mauvais sourire. Du moins, ils s'en repentent rapidement par la suite. »

La même idée était pourtant venue au baronnet, qui l'avait chassée après l'avoir examinée. Bud manquait d'envergure pour un coup de ce genre : il était incapable de trouver tout seul un acheteur qui surenchérirait sur la récompense offerte par le Russe. Toady, qui n'éprouvait pas d'affection particulière pour Soltykoff, surtout lorsque celui-ci était dans ses moments d'expansion, marmotta une excuse et rentra dans ses appartements.

Sir George avait mis trois pièces, dans une des ailes du manoir, à la disposition de son hôte. Les pièces étaient luxueusement meublées, et Toady, qui aimait ses aises, se trouvait fort heureux à Pennwaring.

Surtout, Toady respirait à l'aise, loin de Londres, où il avait réussi à se créer de puissants ennemis ; il s'agissait maintenant, pour lui, de dresser ses plans contre celui qui avait été son ami et son protecteur, mais qui aujourd'hui, Toady ne l'ignorait pas, le laisserait se noyer sous ses yeux sans lui tendre la main. Pendant que Sir George et Soltykoff discutaient, il allait donc faire l'inventaire des papiers contenus dans le coffret d'acier qui portait encore le sceau rouge de la banque.

Pourtant, Toady venait à peine de rompre les cachets de cire et d'ouvrir la serrure avec la clef qui ne le quittait jamais, lorsque la cloche du dîner sonna. Il ferma sa porte à clef, et descendit dans la salle à manger, où il trouva un hôte inattendu.

CHAPITRE XIV

UN INVITÉ

Sir George, debout, se tenait adossé à la cheminée. Soltykoff, les mains dans ses poches, étalé dans un fauteuil, contemplait avec curiosité un troisième personnage, qui n'était autre que l'inspecteur Grayson, de la police du comté.

« Connaissez-vous la nouvelle ? demanda Sir George à Toady interdit.

– Non, balbutia Wilton.

– Eh bien, Kitson est en prison !

– En prison ! s'écria Toady en pâlisant. Pourquoi ?

– Dites-le-lui vous-même, inspecteur, dit Sir George.

– C'est une bien curieuse histoire, fit l'inspecteur en souriant. Votre ami, ou du moins celui qui se donne pour tel, a été trouvé à Londres, dans la nuit d'avant-hier, sans aucune pièce d'identité et presque sans vêtements. Arrêté, il a refusé de donner aucune explication, et ce n'est qu'aujourd'hui qu'il s'est décidé à se réclamer de vous, Sir George, qui pouvez, affirme-t-il, établir qu'il se nomme bien Kitson comme il le déclare.

– Je suis persuadé qu’il s’agit bien effectivement de Bud Kitson, murmura Sir George. Faut-il absolument que je me dérange moi-même pour certifier sa déclaration ?

– Étant donné les circonstances dans lesquelles il a été retrouvé, fit l’inspecteur, ce serait préférable, Sir George. Et comme deux témoignages permettraient de libérer aussitôt M. Kitson, il serait mieux encore que M. Wilton puisse vous accompagner.

– C’est très contrariant, dit Sir George. J’attends un invité et, naturellement, j’aimerais être chez moi lorsqu’il arrivera. Pourtant, je tiens à faire libérer cet infortuné Kitson, dont j’ignore absolument l’aventure. »

Sir George était effectivement fort contrarié. Il éprouvait quelque répugnance à quitter sa propriété au cours de l’entraînement de « Portonius », mais d’autre part, Kitson, exaspéré par l’attente, pouvait avoir la langue trop longue.

Il sonna son maître d’hôtel.

« J’attends un invité, Gillespie, dit-il, et je dois m’absenter, en tout cas jusqu’à demain matin. Recevez-le de votre mieux et laissez-le faire ce que bon lui semblera. Qu’il se sente chez moi comme chez lui.

– Bien, monsieur, répondit Gillespie.

– Ce n’est... heu... pas tout à fait un homme du monde, dit le baronnet, mais vous n’en tiendrez pas compte, Gillespie.

– Bien, monsieur », répéta le maître d’hôtel impassible.

Quelques moments après, la voiture de Sir George s’éloignait à l’horizon, emportant tous les hôtes du manoir à la rescousse de l’infortuné Kitson.

Une demi-heure plus tard à peine, une autre voiture franchissait la grille du parc de Pennwaring et s'arrêtait devant le perron.

Le maître d'hôtel descendit hâtivement les degrés pour accueillir le visiteur.

« Sir George est désolé, dit-il, mais il a dû s'absenter inopinément. Il m'a chargé de vous présenter ses regrets, et de vous accueillir, monsieur, en attendant son retour. »

Le jeune homme de haute taille qui venait de surgir de la voiture approuva d'un signe du menton, puis, voyant que le maître d'hôtel cherchait des yeux ses valises, il dit avec aisance :

« Je n'ai pas de bagages. Je n'ai pas l'intention de rester très longtemps. Quand attendez-vous Sir George ?

– Demain matin, monsieur, dit Gillespie. Certainement pas avant.

– Je ne crois pas pouvoir attendre jusque-là, dit l'étranger, mais je resterai ici cet après-midi, pour le cas où Sir George reviendrait plus tôt qu'il ne l'a prévu. »

Il renvoya sa voiture d'un signe de tête, et le chauffeur, obéissant sans doute à des instructions reçues auparavant, fit exécuter à l'auto une courbe élégante et franchit de nouveau la grille.

Le visiteur avait tout son temps devant lui, mais il l'utilisa de façon méthodique. À la surprise du maître d'hôtel, les manières et le langage de l'étranger ne correspondaient guère à ce que Sir George en avait laissé sous-entendre, et Gillespie se surprit en train de se demander quel était, pour son maître, le critérium d'un homme du monde.

Le nouveau venu, fatigué, avait été conduit à une chambre proche de l'appartement occupé par M. Wilton, et manifesta l'intention de se reposer jusque vers trois heures.

Pourtant, à une heure et demie, tandis que tous les domestiques étaient à l'office, il sortit de sa chambre.

Ses manières auraient semblé un peu surprenantes à un observateur, de la part d'un invité.

Tirant de sa poche un trousseau de clefs, il en essaya plusieurs à la porte de l'appartement de Wilton, et l'ouvrit. Deux minutes plus tard, l'hôte de Sir George procédait à une inspection détaillée des papiers de Wilton. Cette inspection, conduite avec méthode, lui prit quelque temps, mais lorsqu'à trois heures le maître d'hôtel, conformément à ses ordres, vint le réveiller, il exprima sa satisfaction du bon somme qu'il venait de faire.

Il fit ensuite un tour dans le parc et se dirigea vers les écuries, où il fut très froidement accueilli par Buncher. L'entraîneur, intérieurement, sacrait contre Sir George qui avait commis l'imprudence de permettre qu'un homme qui paraissait s'y connaître parfaitement en chevaux fût autorisé à s'approcher du favori du Derby.

« Beau cheval ! » dit l'étranger.

Il siffla doucement et le poulain s'approcha de lui. Décidément, l'homme avait l'habitude des chevaux. Il flatta « Portonius » de la main, et l'animal frotta ses narines veloutées sur sa paume ouverte.

« Dites donc ? Qu'est-ce que vous faites ? » s'écria soudain Buncher.

L'étranger tourna vers lui un regard candide et surpris.

« Comment ? Je ne comprends pas, dit-il.

– Vous étiez en train de lui regarder les dents !

– Vous rêvez ! fit l'invité en riant franchement. Pourquoi regarderais-je les dents de ce cheval ? Je ne suis pas dentiste !

– Sir George n’aime pas qu’on touche à son cheval », grommela Buncher, en s’effaçant pour laisser passer l’étranger et en refermant soigneusement la porte de l’écurie derrière lui.

Le peu communicatif Buncher montrant une mauvaise volonté évidente à répondre aux innocentes questions du visiteur, celui-ci rentra au manoir et se prépara à partir.

Ses préparatifs se réduisaient à peu de choses : quelques papiers à enfermer dans une poche intérieure de son veston, une fenêtre à ouvrir, et un coup de sifflet à donner ; coup de sifflet qui fit tourner la tête à Gillespie, occupé à fourbir l’argenterie, tressaillir les fines oreilles de « Portonius », et attirera aussitôt l’attention du chauffeur qui attendait, non loin de là, sur la route.

Trois minutes plus tard, la voiture était de nouveau devant le perron, et le visiteur expliquait à Gillespie que, décidément, il renonçait à attendre Sir George plus longtemps.

« Dites bien à Sir George que je suis désolé de n’avoir pu le voir », répéta le visiteur.

Il s’arrêta, car au même instant une voiture franchissait la grille à toute allure, et Sir George en sortait, livide de colère, suivi par Bud Kitson.

Le baronnet n’avait pas eu besoin de se rendre à Londres. Kitson avait été relâché sans son témoignage et, par chance, sa voiture avait croisé celle de Sir George, tandis qu’il se hâtait, à pleins gaz, vers Pennwaring.

« Milton Sands, n’est-ce pas ? grinça le baronnet.

– C’est mon nom, en effet, dit paisiblement Milton en mettant ses gants.

– Cet homme est-il entré dans la maison ? demanda le baronnet au maître d’hôtel.

– Mais... oui, monsieur, dit Gillespie interdit.

– Est-il allé à l'écurie ?

– Oui, monsieur. »

Le baronnet se retourna vers Milton avec un cri de rage.

« Ce n'est pas vous que j'attendais, dit-il avec fureur. Je vous félicite de l'astuce avec laquelle vous avez trouvé l'occasion de mettre les pieds chez moi !

– Félicitez-moi ! acquiesça Milton Sands. Au revoir. »

Il se disposa à descendre le perron, mais le baronnet l'arrêta.

« Vous ne partirez pas avant que je fasse vérifier ce que vous avez fait dans ma maison. Un homme qui s'introduit dans une demeure privée sous un faux prétexte doit être fouillé.

– Vous ne me fouillerez pas », dit Milton avec un sourire.

Le baronnet leva la main et voulut agripper Milton par sa manche, mais celui-ci, d'un coup de poing, fit retomber, inerte, le bras de Sir George.

« Bud ! saisissez-vous de cet homme ! hurla Sir George.

– Pas quand il a un joujou comme celui-ci à la main », ricana Kitson.

Le joujou en question n'était autre qu'un revolver, qui venait d'apparaître, comme par magie, dans la main de Milton ; celui-ci, sans encombre, gagna sa voiture.

« J'ai passé un excellent après-midi chez vous, Sir George, dit-il en ouvrant la portière, et j'ai appris bien des choses, non seulement à l'écurie, mais aussi dans les archives de notre ami Wilton. »

Toady ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

« J'en suis arrivé à la conclusion, Sir George, dit Milton en s'asseyant sur les coussins de la voiture, qu'il y a une hiérarchie parmi les escrocs, et que la connaissance d'un escroc du type le plus bas inspire par comparaison une certaine estime pour un filou d'un genre plus relevé. Je dois dire que depuis que j'ai sondé la profondeur de la bassesse de Toady Wilton, je suis presque tenté, Sir George, d'avoir de la considération pour la façon élégante dont vous représentez la corporation ! »

Il fit un signe d'adieu au baronnet, sous le coup d'une attaque d'apoplexie, et se tourna vers son chauffeur.

« Nous rentrons, John ! » dit-il simplement.

CHAPITRE XV

DÉCLARATION D'AMOUR DANS UN COTTAGE

Toute la beauté du monde chantait dans le cœur de Mary President, tandis qu'elle s'avavançait sur le seuil du cottage et que son regard se perdait au loin sur les dunes verdoyantes. Le petit jardin qui entourait la maison semblait une tache bigarrée dans tout ce vert, avec ses bouquets de reines-marguerites, ses massifs de rosiers, les pavots rouge sombre, auprès des phlox, des iris et des anémones.

Des bouffées d'air embaumé parvenaient à Mary qui ferma les yeux, enivrée.

Une douleur sourde troublait pourtant la sérénité de Mary, bien qu'elle se refusât à la reconnaître, et même à lui donner un nom. Malgré toute la foi et toute l'affection qu'elle vouait à son grand-père, une douleur, sournoise, s'agitait au fond de son cœur...

La matinée était chaude, et Mary avait choisi sa robe la plus légère. Elle avait pris son bain, mis à chauffer une bouilloire pour le thé, et maintenant elle contemplait les dunes.

Au centre de sa douleur se trouvait l'image d'un jeune homme, qui rougissait aisément, et qui, cependant, possédait toutes les vertus masculines que Mary admirait.

Qu'en pensait Eric Stanton ? Quel jugement portait-il maintenant sur John President. Mais d'ailleurs quel droit avait-il de juger un vieillard qui avait expié pendant d'affreuses années un moment de folie.

De loin, dans la prairie, elle apercevait deux silhouettes chevalines, se découpant sur le ciel clair. C'était le « Doyen » et son pupille dans leurs exercices du matin. L'écurie se trouvait non loin de là.

Elle se rappela l'eau pour le thé et rentra dans la cuisine, où elle trouva le liquide qui bouillait furieusement. Chantonnant à mi-voix, Mary s'activa autour du plateau à thé. Elle se réjouissait que son grand-père n'eût pas encore donné signe de vie, et décida de ne le réveiller qu'à huit heures. La grande horloge de la cuisine marquait seulement sept heures moins le quart.

Mary se versa une tasse de thé, et s'assit pour savourer le meilleur moment de la journée. Elle soupira un peu à la pensée d'Eric. La table de bois brut devant laquelle elle s'était installée se trouvait sous la fenêtre de la cuisine, éclatante de la rouge floraison des géraniums en pots.

Soudain, une ombre obscurcit la fenêtre. Mary leva la tête et poussa un léger cri à la vue des yeux souriants de celui qui occupait si fort ses pensées.

« Ah ! Monsieur Stanton ! s'écria-t-elle. Vous m'avez fait peur !

– Pardonnez-moi, dit-il gravement. M'invitez-vous à partager votre petit déjeuner ?

– Entrez, dit Mary, mais ce n'est pas un vrai petit déjeuner, je n'ai qu'une simple tasse de thé à vous offrir.

– C’est justement ce que je voudrais, dit Eric en pénétrant dans la cuisine.

– Et puis, il ne faut pas faire de bruit, parce que mon grand-père dort. »

Eric ne répondit pas, tout absorbé dans la contemplation de la jeune fille, dont les cheveux étaient simplement bouclés, mais qui était plus charmante ainsi que jamais. Mary rougit.

« Combien de morceaux ? demanda-t-elle prosaïquement en ouvrant le sucrier.

– Euh... six, dit-il en sursautant. Je veux dire... sept. J’en prends toujours sept », affirma-t-il avec décision.

Mary le regarda, ébahie.

« Sept, vraiment ?

– Quelquefois, j’en prends huit, déclara-t-il, mais j’ai décidé de perdre cette habitude. Il est pénible d’être considéré comme un pilleur de sucre !

– Je vous en donne un, dit Mary en riant, et si vous en voulez d’autres, vous les prendrez vous-même dans le sucrier. »

Eric secoua la tête d’un air de martyr, démenti par la lueur gaie qui brillait dans ses yeux.

« Je suis passé à cheval de votre côté, expliqua-t-il. Comme vous le savez, j’ai une bicoque par ici, et M. President m’a invité à assister aux galops d’essai de « Donovan ».

Mary eut un petit soupir, et dit, tout d’une haleine :

« Alors, vous ne pensez rien de mal de mon grand-père ?

– Du mal ? fit Eric étonné. Grand Dieu non ! Je pense que c’est un des hommes les plus admirables que j’aie jamais rencontrés ! »

Mary soupira de nouveau, mais cette fois de bonheur. Une montagne d'angoisse semblait s'être ôtée de sa poitrine.

« Je pense que je viendrai souvent vous déranger, reprit Eric. Je serais heureux que votre grand-père m'empruntât un de mes chevaux pour entraîner « Donovan »... C'est joliment agréable de faire un peu de cheval le matin, de si bonne heure, poursuivit-il hâtivement, en voyant des larmes perler aux yeux de Mary. On se sent rajeunir tout d'un coup.

– Vous devez bien avoir soixante ans, dit Mary d'un air candide.

– Soixante-quatre ! répondit aussitôt Eric.

– Ma parole, vous portez votre âge presque aussi bien que grand-père. Puis-je vous appeler oncle Stanton ?

– Il n'est pas d'usage, dans cette tournure familière, d'employer le nom de famille, fit sévèrement Eric. Vous voudrez donc bien m'appeler oncle Eric.

– Votre grand âge m'autorise à le faire », dit Mary.

Elle s'engageait sur une pente dangereuse, et elle le savait parfaitement, mais elle était trop heureuse pour s'obliger à prendre un ton plus posé. Enfin, elle fit un effort :

« Si nous allions dans le jardin ? » dit-elle en se levant.

Eric se leva aussi, plus lentement, et ouvrit la porte, en s'effaçant. Pour sortir, Mary aurait dû passer devant lui, mais une timidité soudaine l'arrêta.

« Allons... oncle, dit-elle avec un faible sourire. Sortons et allons admirer les beautés de la nature.

– Tout est très beau, fit Eric d'une voix presque basse. Tout... Les fleurs, les toiles d'araignée sous la rosée, les papillons... c'est merveilleux ! »

Soudain, il fit un pas vers Mary et l'entoura de ses bras.

« Venez à moi, murmura-t-il, venez... vous, la plus belle de toutes ces fleurs ! »

Mary avait d'abord tressailli, puis ses joues s'étaient colorées, et de ses grands yeux graves elle avait contemplé le jeune homme. Elle ne pouvait parler, tant son cœur battait à grands coups dans sa poitrine.

*** **

« Mary ! »

La jeune fille sursauta.

« C'est grand-père, dit-elle. Je n'ai pas encore préparé son thé. Oh ! mon Dieu, il est déjà dans le jardin, et je ne l'ai pas entendu descendre !

– Cela ne m'étonne pas, avoua Eric. Je l'ai rencontré en route, pendant que je venais ici ! »

Avec un tendre regard de reproche, Mary passa la tête par la fenêtre de la cuisine.

« Est-ce que M. Stanton est venu ? demanda le vieillard à sa petite-fille. Je l'ai croisé et... ah ! bonjour ! »

Il sourit à Eric qui clignait des yeux en sortant de la cuisine relativement sombre pour entrer dans la gloire éclatante du jardin.

« Je suis sorti pendant que tu dormais encore ! fit President à Mary. Mais que t'est-il arrivé, mon enfant, dit-il avec inquiétude. Tu as les joues toutes rouges. Te serais-tu installée devant le feu par un temps comme celui-ci ? »

Mary devint ponceau et ne répondit rien. Une riche teinte cramoisie s'étendit également sur le visage d'Eric. Interdit, le vieillard considérait alternativement les deux jeunes gens. Enfin, il saisit le bras d'Eric et l'entraîna dans le jardin.

« Je comprends, dit-il. Et puisqu'il en est ainsi, vous avez le droit d'en savoir davantage à mon sujet. »

Il fit une pause qu'Eric ne rompit pas.

« Vous étiez là lorsque Wilton et l'autre ont parlé de moi l'autre jour. Tout ce qu'ils ont dit est parfaitement exact. Dans l'emportement d'une fureur que je pleurerai durant ma vie entière, j'ai tiré sur ma femme. J'étais jeune, en ce temps-là, et ma violence effrayait mes proches. Je fus jugé, condamné et déporté en Australie... Songez, reprit le vieillard d'une voix douloureuse, au châtement d'un homme déjà presque au faîte d'une grande carrière, considéré par ses égaux comme un des grands inventeurs du siècle... mon foyer ruiné par ma faute, mes deux enfants séparés de moi... transporté dans une contrée alors déserte et terrible. Je fus presque fou durant les premiers temps de mon séjour. Je ne sais ce qu'il serait advenu de moi si je n'avais enfin reçu une lettre d'un de mes parents, qui m'apprenait qu'il avait pris la garde de mes deux pauvres enfants, dont le sort me torturait nuit et jour. À dater de ce moment, j'eus une raison de vivre et d'espérer. Les autorités surent se rendre compte de mes efforts tenaces pour sortir de ma misère, et bientôt je fus affecté aux services scientifiques, travaillant dans les laboratoires. C'est là que je fis une découverte qui devait me conduire, bien des années plus tard, à celle du verre malléable. Il s'agissait de l'extraordinaire affinité de certains alcaloïdes pour le métal.

« Je fus alors transféré dans les laboratoires du gouvernement, et c'est là que je fis la connaissance de John Pentridge, un forçat lui aussi, qui me servait de préparateur. Les deux épaves que nous étions fraternisèrent rapidement. Il était intelligent et capable de comprendre la direction que prenaient mes expériences. Celles-ci avaient pour moi une importance vitale, car je

comptais sur une grande découverte pour obtenir plus aisément ma grâce. Les amis que j'avais conservés s'employaient d'ailleurs de leur côté à fléchir la justice sur la dure condamnation qui m'avait frappé, et je fus rendu à la liberté le même jour que Pentridge.

« Je poursuivis mes travaux à Melbourne, toujours avec Pentridge, et mes enfants vinrent me rejoindre. Les années passèrent ; l'aîné se maria, et Mary est sa fille ; mon autre fils fut tué pendant la guerre des Boers. Jack, l'aîné, est mort, lui aussi, il y a dix ans. C'est à peu près à cette époque que je découvris la formule exacte qui me permit de fabriquer une plaque de verre aussi ductile que du papier. Mes nuits de veille avaient cependant mis ma santé à une rude épreuve. Je tombai malade et j'aurais sans doute succombé sans les soins de ma petite-fille. Lorsque je revins à la vie, John Pentridge avait disparu, et la formule avec lui...

« Telle est l'histoire de ma vie », acheva John President avec simplicité.

Eric avait écouté en silence, le cœur plein de sympathie pour le vieil homme.

« Pendant dix ans, j'ai fait rechercher Pentridge partout, reprit pensivement President, et maintenant je l'ai retrouvé, j'ai instinctivement la conviction que c'est en vain.

– Que voulez-vous dire ? fit Eric, surpris.

– Il n'a plus la formule. Je l'ai compris à son insolente assurance lors de l'horrible scène de l'autre jour. Il s'en est défait.

– Mais vous pouvez lui faire avouer ce qu'il en a fait ?

– Vous ne connaissez pas John Pentridge, répondit amèrement President. Allons voir les chevaux, maintenant. »

Ils firent quelques pas en silence, puis President reprit, comme s'il ne pouvait s'arracher à ses préoccupations :

« Je deviens peut-être trop vieux pour conserver une haine très vivace, dit-il. J'ai lancé autrefois une armée de détectives à la poursuite de Pentridge, et maintenant, je ne sais que faire de lui.

– Vous pourriez peut-être charger quelqu'un de retrouver la formule ? » suggéra Eric.

Il avait un cœur excellent, aimait à aider ses amis, et l'idée lui venait que Milton Sands pourrait utilement exercer ses talents à l'occasion d'une mission semblable.

*** **

John Pentridge avait reçu une invitation à faire un séjour chez le baronnet, à Pennwaring. C'était une de ces chaleureuses invitations comme en envoient les décaqués à ceux qu'ils supposent être susceptibles de laisser un peu du Pactole entre leurs mains.

Pourtant, Pentridge était peu pressé de se rendre à cette invite désintéressée. Il avait la prudence d'un lièvre et se repentait amèrement de l'élan qui l'avait entraîné à confirmer les accusations de Wilton contre John President. N'ayant pas la conscience très nette, son imagination lui faisait envisager les diverses suites fâcheuses que pouvait avoir ce malencontreux incident, et pour l'heure il songeait à s'envoler vers le Continent, plutôt qu'à se rendre en Cornouaille.

Il était précisément plongé dans ces réflexions moroses lorsque Milton Sands ouvrit doucement la porte de sa chambre d'hôtel.

Pentridge se retourna comme un taureau furieux.

« Qui êtes-vous ? cria-t-il. En voilà des manières... »

Mais il s'interrompt en reconnaissant l'un de ceux qui avaient assisté à la déconfiture de M. Toady Wilton. Sans lui laisser le temps de reprendre son sang-froid, Milton approchait un siège, s'asseyait et lui lançait ces mots d'une voix douce :

« Vous êtes bien l'homme qui a vendu une formule à M. Soltykoff ? »

– Je n'ai aucune raison de répondre à vos questions, répondit l'ancien forçat en s'assombrissant encore.

– C'est de la part de M. Soltykoff que je viens vous trouver, dit Milton en souriant. Il m'a conseillé de vous rendre visite, en m'indiquant votre adresse, dans la lettre que voici. »

Et Milton exhiba une missive que Pentridge examina soupçonneusement.

« Ça m'a l'air plausible, grommela-t-il enfin de mauvaise grâce. Que voulez-vous savoir ? »

– Vous avez vendu une formule à M. Soltykoff ? »

Pentridge hocha la tête.

« Comment est-elle venue en votre possession ? »

– Un ami me l'a remise, dit évasivement Pentridge.

– J'ai compris, depuis un certain temps déjà, que vous l'aviez en réalité volée à un ami, rectifia doucement Milton, mais j'aimerais savoir exactement à qui et dans quelles circonstances. C'est très important pour M. Soltykoff, car, comme vous le savez, l'Exposition Internationale offre un prix de cent mille livres pour cette découverte. Si nous remettons la main sur la formule, il faudrait aussi que le véritable inventeur puisse expliquer par quel processus il est arrivé à cette découverte, car le comité de l'Exposition ne manquera pas de montrer de la curiosité à ce sujet. »

Pentridge marchait de long en large en réfléchissant.

« Je voudrais savoir, dit-il lentement, s'il y a prescription...

– Ne vous inquiétez pas, dit Milton en souriant. Je puis vous assurer qu'aucune poursuite ne sera engagée contre vous.

– Eh bien, fit Pentridge après un silence, je vais vous dire comment les choses se sont passées. Pendant mon séjour en Australie, j'étais devenu l'ami d'un inventeur véritablement génial. Je travaillai avec lui pendant de longues années ; enfin, il inventa ce procédé et tomba gravement malade aussitôt après. Lorsqu'il fut presque mourant, je...

– ... levai le pied avec la formule ! acheva Milton.

– Je suis parti, en tout cas, grommela Pentridge. Voilà toute l'histoire.

– Et quel était le nom de ce génial inventeur ? »

Pentridge réfléchit rapidement que, si l'autre l'ignorait encore, il était inutile de le lui apprendre.

« Je ne peux pas vous le dire, répondit-il brusquement. D'ailleurs, ça n'a pas d'importance, puisqu'il est mort !

– Vous en êtes sûr ?

– Me prenez-vous pour un menteur ? gronda Pentridge.

– Je ne me suis pas formé d'opinion là-dessus, dit posément Milton, mais si on me l'affirmait, je n'en serais pas autrement étonné.

– Soltykoff peut vous dire quel était cet homme, reprit Pentridge après une pause. Son nom était marqué sur l'enveloppe qui renfermait les documents.

– Malheureusement, dit Milton, dans un moment d'aberration mentale, M. Soltykoff a détruit cette enveloppe et n'a pas le moindre souvenir de ce nom.

– Eh bien, je ne peux rien vous dire de plus, fit Pentridge en détournant les yeux.

– À propos, je voudrais vous parler d'autre chose, reprit Milton. Vous rappelez-vous d'un de vos vieux amis de Melbourne qui voyagea avec vous, sur le Continent ? Il a été retrouvé mort à Monte-Carlo... assassiné !

– Assassiné ! répéta Pentridge qui se sentit pâlir.

– Eh ! oui, dans le jardin d'une villa déserte. Était-ce lui l'inventeur ?

– Non ! jeta Pentridge.

– Avez-vous une idée de la personne qui a pu le tuer ? »

Il n'obtint pas de réponse.

« Y avait-il une raison pour que vous vous défassiez de cet homme ? »

Pentridge se retourna, un rictus sur ses lèvres tremblantes.

« Moi ?

– C'est une simple supposition ! » dit doucement Milton.

Le jeune homme se leva et mit pensivement ses gants.

« Je vois que je ne puis vous arracher le renseignement dont j'ai besoin », soupira-t-il.

Il se dirigea vers la porte.

« Où allez-vous ? dit Pentridge d'une voix inquiète.

– Poursuivre mon enquête », répliqua le détective.

En sortant de l'hôtel, Milton se mordait les lèvres en songeant qu'effectivement il n'avait pas obtenu grand-chose de Pentridge. Quel était l'auteur de la formule ? Il n'avait jamais pensé que ce pût être John President, le propriétaire d'une petite écurie de courses. Lorsque Soltykoff avait accusé Mary President, il ne lui avait pas donné ses raisons. Il n'y avait qu'un moyen de les connaître : c'était d'interroger la jeune fille elle-même.

De retour dans son bureau, il jeta un coup d'œil sur Janet, occupée à parcourir les journaux du matin.

« Je vais aller dans le Sussex, pour voir Miss President », dit-il.

Janet leva les yeux.

« Cette menace ne m'effraie plus, dit-elle en souriant. Mais combien de temps serez-vous absent ?

– Deux jours, je pense.

– Vous avez l'air tourmenté ?

– Moi ? Je n'ai jamais été plus insouciant de ma vie !

– Comment vont vos enquêtes ?

– Comme ci, comme ça. Au cours des recherches que j'effectue pour Eric, on m'a donné le tuyau de m'adresser à la sœur de Sir George Frodmere. Cette dame serait restée un certain temps en relation avec M^{me} Stanton.

– Ah ! » fit Janet, qui demeura un moment silencieuse et reprit :

« Je crois que, dans le temps, ma famille a connu également cette dame, qui s'appelle, je crois, Mrs. Gordon Thompson.

– C’est cela, dit Milton. Elle a la spécialité d’engager des domestiques avec de forts gages, les yeux fermés, sur la seule recommandation de son frère !

– J’ignorais cela, dit la jeune fille, mais, en revanche, je sais qu’elle est de toute première force dans le comméragé et les potins.

– Décidément, c’est mon affaire, dit joyeusement Milton, et j’irai la voir dès mon retour. »

Il prit le train du matin pour le Sussex, mais il était de retour le soir même, grave et absorbé, si bien que les premières lueurs de l’aube le trouvèrent encore éveillé et en train d’écrire dans sa chambre.

CHAPITRE XVI

MILTON SANDS AU TRAVAIL

Mrs. Gordon Thompson habitait dans cette partie de Bayswater qui se frotte à Mayfair pour s'attribuer un peu de la réputation aristocratique de cet élégant quartier.

M. Gordon Thompson était depuis longtemps parti pour un monde meilleur, ce qui ne veut pas dire qu'il avait passé de vie à trépas, mais simplement qu'un beau jour il avait disparu, au grand embarras des actionnaires de deux ou trois Compagnies dans lesquelles il avait des intérêts. En même temps que lui s'était évaporé l'actif de ces sociétés, et un syndic de faillite avait dû faire front, pendant trois mois, à une horde de lamentables et criards créanciers, avant de répartir entre eux le maigre montant de la vente du mobilier de ses bureaux.

Le disparu n'avait pas cru devoir compter parmi les valeurs qu'il avait emportées vers des cieux nouveaux celle qui partageait sa couche et son nom. Certaines mauvaises langues prétendaient que cette honnête épouse n'était pas étrangère à l'état désertique dans lequel avaient été trouvés les coffres des sociétés, mais elle fit front à l'orage, consciente d'être la fille d'un baronnet et la sœur d'un autre membre de la gentry, ce qui, à coup sûr, lui permettait de garder la tête haute dans le quartier de Bayswater. Peu à peu, d'ailleurs, on oublia son mari, pour se

souvenir seulement qu'elle avait ses entrées dans la bonne société et était une personne « à connaître ».

On pouvait cependant avancer en toute bonne foi que les difficultés financières de son mari n'avaient pas dû lui être inconnues, car Mrs. Gordon Thompson n'ignorait jamais rien de ce qu'elle voulait savoir. Il n'existait pas de potin dans la bonne société qu'elle ne le connût sur le bout des doigts, mais elle avait des principes et s'abritait derrière une cuirasse de respectabilité morale. Au physique, c'était une femme au visage maigre, aux cheveux acajou, dont la couleur se prolongeait, par un curieux phénomène, sur son cuir chevelu. On apercevait parfois une touche gris fer près de ses tempes, surtout lorsque Mrs. Gordon Thompson avait négligé de soigner récemment ses cheveux. Ses yeux étaient d'un bleu froid, ses lèvres minces, pareilles à un piège à rat, et ses manières étaient volontiers acides ou du moins brusques.

Milton Sands n'eut, à sa grande surprise, aucune difficulté à obtenir audience de la dame, peu après son expédition à Pennwaring. À la vérité, M^{me} Gordon Thompson ignorait totalement cette équipée, car Sir George Frodmere n'avait rien d'un épistolier, et n'écrivait guère à sa sœur que lorsqu'il avait besoin d'elle.

Certain après-midi, donc, Milton se rendit à Bayswater et trouva dans son salon Mrs. Gordon Thompson, occupée à faire une patience.

« Ravie de vous connaître, dit-elle négligemment. Prenez donc un fauteuil. Il me semble vous avoir déjà rencontré quelque part.

– Je crois bien qu'en effet nous avons dû nous voir à Enghien, l'autre année.

– Oh ! je me souviens ! s'écria la dame, c'est vous qui avez fait sauter la petite banque du Casino.

– Décidément, il y a longtemps de cela ! fit Milton avec un comique soupir.

– Eh bien, dit Mrs. Gordon Thompson en brouillant ses cartes et en fixant ses petits yeux froids sur Milton, en quoi puis-je vous être utile, monsieur Sands ?

– Vous pouvez me rendre un grand service, entama Milton sans préambule, comme elle l’y invitait. Du moins M^{lle} Janet Symonds me l’a confirmé.

– Ah ! la petite Janet ! dit Mrs. Gordon Thompson avec intérêt. Que devient-elle ?

– Elle est ma secrétaire, pour l’instant.

– Et que faites-vous ? demanda la dame avec le sans-façon qui est l’apanage des personnes bien nées.

– En un certain sens, je suis détective.

– Et dans quel sens, donc ? demanda Mrs. Gordon Thompson avec un redoublement d’intérêt.

– Je recherche certaines personnes, et j’ai pensé que vous pourriez sans doute m’aider, car je sais que vous possédez de nombreuses relations et que vous connaissez... euh...

– ... à peu près tous les scandales de ces vingt dernières années, dit Mrs. Gordon Thompson avec bonne humeur. C’est assez vrai. »

En quelques mots, Milton exposa l’objet de ses recherches.

« C’est donc la sœur d’Eric Stanton que vous recherchez ? dit la dame pensivement. Je ne pense pas que votre tâche soit aisée ; pour ma part, je ne sais rien d’elle, excepté que sa mère, après avoir quitté son mari, fut quelque temps ma voisine à Bayswater, avec une seule servante. J’ai entendu dire qu’ensuite elle était partie pour la Belgique avec sa petite fille. Le seul in-

dice que je puisse vous fournir, c'est que sa domestique se sépara d'elle pour épouser une espèce de brute, palefrenier ou garçon d'écurie, dont j'ai oublié le nom, bien que mon frère l'ait, je crois, employé chez lui. »

Une inspiration de génie fulgura dans l'esprit de Milton.

« Buncher ! s'exclama-t-il.

– En effet, c'est bien ce nom-là, dit la dame interloquée. Le connaissez-vous ?

– J'en ai entendu parler, répondit rapidement Milton. Croyez-vous que cette femme puisse me fournir des renseignements utiles ?

– Je n'en sais rien du tout, mais enfin, c'est possible.

– En tout cas, je vous remercie vivement de cette indication, dit Milton. J'ai perdu un temps considérable à rechercher diverses créatures mythiques qui toutes pouvaient avoir été au service de Mrs. Stanton, mais qui n'ont pu me fournir le moindre indice.

– Si la mère de Janet vivait encore, poursuivit Mrs. Gordon Thompson, elle aurait sans doute pu vous renseigner. Lorsque Mrs. Stanton mourut, quelque part en Belgique, elle m'envoya une lettre de recommandation pour Janet, qui était la fille d'une de ses anciennes amies. Malheureusement, je n'étais en état de rien faire pour cette jeune fille, à l'époque. Je serais heureuse que vos recherches aboutissent. »

Elle eut un sourire à l'adresse de Milton, tandis que celui-ci se levait pour prendre congé. Puis :

« Y a-t-il une récompense ? demanda-t-elle subitement avec intérêt.

– Il est question d'une prime si la jeune fille est retrouvée, dit Milton.

– Alors, n’oubliez pas que j’y aurai contribué », dit cette admirable femme d’affaires en agitant le doigt d’un air mutin.

Puis elle rassembla ses cartes et tendit la main à Milton.

Sands n’était pas mécontent de sa démarche. Malheureusement, il allait sans doute éprouver quelque difficulté à approcher Mrs. Buncher. Il n’était pas exactement *persona grata* auprès de la clique de Sir George, et regrettait de n’avoir pas obtenu ce renseignement plus tôt, afin de s’en servir eu ce mémorable jour où il avait remplacé Pentridge chez le baronnet. Pourtant, il n’avait pas perdu son temps, et avait trouvé dans les papiers de Wilton la preuve indiscutable de la trahison de celui-ci, confirmant strictement les allégations de Lord Chanderson.

Milton avait espéré trouver en même temps la trace de la sœur d’Eric dans les papiers de Wilton, car il supposait que celui-ci gardait cette carte dans sa manche pour la produire en temps opportun, mais il avait été détrompé.

Ce soir-là, il dîna avec Eric qui, revenant de son voyage dans le Sussex, paraissait de la meilleure humeur du monde.

« Vous ne semblez pas gai, Milton ! dit-il à son compagnon.

– Si fait, répondit Sands, mais j’ai beaucoup à réfléchir.

– Moi aussi ! s’exclama Eric, et je voudrais bien que vous vous occupiez de cette formule disparue. J’en ai encore parlé avec M. President ce matin. Vous avez entendu parler de la prime qui est offerte ? »

Milton acquiesça de la tête.

« Le dernier délai pour la réception de la formule est la semaine prochaine, poursuivit Eric, et si par miracle vous pouviez découvrir ce maudit document, ce serait un grand bonheur pour President. La foi qu’il a en sa formule est presque touchante.

– Est-il riche ? demanda Milton.

– Il est du moins à l’aise, mais je crois qu’il a mis jusqu’à son dernier sou sur la tête de son cheval.

– « Donovan » ?

– C’est cela. Remarquez bien que, pour ma part, je suis convaincu que « Donovan » gagnera le Derby. Je l’ai vu à l’entraînement, et c’est vraiment un cheval remarquable.

– Oui, je pense aussi que « Donovan » gagnera presque la course, dit rêveusement Milton.

– Presque ? s’exclama Eric. Que voulez-vous dire ? »

Un léger sourire passa sur le visage de Sands.

« Je suis persuadé que le cheval de Sir George passera le poteau le premier, dit-il.

– Vraiment, balbutia Eric atterré. Vous pensez que « Portonius » gagnera ?

– Je dis seulement qu’il passera le poteau le premier. Nous verrons ce qui se passera après la course.

– Vous êtes décidément bien mystérieux, mon cher ami, dit Eric un peu agacé. Ne pouvez-vous soulever pour moi un coin du voile ?

– Attendez le Derby », dit Milton, laconique.

Les deux jeunes gens, leur repas achevé, firent ensemble quelques pas dans la rue.

« Je crois avoir bientôt du nouveau à vous apprendre au sujet de votre sœur, dit Milton en prenant congé. Quant à la formule de M. President, eh bien... (Il fit une pause et sourit.) Quel jour les résultats du concours de l’Exposition seront-ils publiés ?

– C’est assez curieux, mais la date fixée est celle du Derby », dit Eric.

Milton hocha la tête.

« M. President pourrait bien faire coup double ce jour-là, murmura-t-il. Si vous ne me revoyez pas avant, je serai en tout cas à Epsom », ajouta-t-il en prenant congé.

*** **

Le cottage que Sir George avait mis à la disposition de son entraîneur était un petit pavillon situé dans un coin du parc, près d’une porte de derrière qui ne servait guère qu’aux habitants du cottage.

M. Buncher ne se plaignait pas que sa demeure fût située ainsi à l’écart du manoir. Il possédait des qualités et de menues faiblesses sur lesquelles il ne nourrissait aucune illusion, et il savait que Sir George, bien que fort large d’idées, estimait qu’un entraîneur devait rester sobre au moins pendant la préparation du Derby. De plus, le baronnet aurait pu trouver de mauvais goût le traitement que subissait Mrs. Buncher, quand il prenait fantaisie à son seigneur et maître de la rouer de coups.

Ce soir-là, M. Buncher sortit de chez lui pour se rendre à l’auberge du village, laissant seule sa femme qui poussa un soupir de soulagement en l’entendant s’éloigner.

Mrs. Buncher était une chétive créature que dix-sept ans d’esclavage domestique avaient réduite à l’état d’ilote. Elle tressaillait au moindre bruit, comme une souris craintive, et elle n’était pas installée depuis cinq minutes dans sa cuisine qu’elle sursauta avec un léger cri en entendant grincer la petite porte du parc. Pensant que son mari revenait, elle s’empressa d’ouvrir

la porte du cottage, et se trouva devant un étranger qui la regardait en souriant.

« Vous êtes Mrs. Buncher, dit-il.

– Oui, Monsieur, répondit-elle.

– Je désirerais vous parler au sujet d'une affaire importante. »

La pauvre femme hésita. Elle avait reçu l'ordre formel de ne laisser personne entrer dans la propriété, mais M. Buncher n'avait pas envisagé l'éventualité d'un visiteur personnel, et s'était borné à proscrire ceux qui demanderaient Sir George.

« C'est dans votre intérêt », insista Milton.

« Dans votre intérêt » ; cette phrase a une résonance particulière pour certains. Elle suggère des perspectives infinies d'héritages d'oncles d'Amérique de revalorisations d'actions poussiéreuses, de trésors oubliés dans les coffres d'une banque... sans hésiter davantage, Mrs. Buncher s'effaça pour laisser entrer l'étranger.

« Je ne vous dérangerai pas longtemps, dit Millau Sands, qui avait suivi des yeux M. Buncher partant en quête de rafraîchissements liquides. Vous avez été autrefois au service de Mrs. Stanton, n'est-ce pas ?

– Oui, Monsieur, dit la femme en hésitant.

– Vous savez sans doute que Mrs. Stanton avait quitté son mari en emportant sa petite fille.

– C'est cela, dit Mrs. Buncher. Mrs. Stanton était très bonne pour moi, et son mari avait bien mal agi en la traitant comme il l'ai fait. »

Elle était prête à entrer dans les développements que lui inspirait la situation, mais Milton l'interrompit d'un geste.

– Combien de temps êtes-vous restée avec Mrs. Stanton ? »

Mrs. Buncher leva les yeux au plafond pour y trouver l'inspiration.

– Deux ans, Monsieur. La première année en Angleterre et la seconde à Bruges. Elle est revenue ensuite en Angleterre et s'est séparée de moi parce qu'elle était un peu gênée, je crois.

– Vous savez sans doute qu'une récompense a été offerte par M. Stanton pour retrouver les traces de sa sœur.

– Je l'ai entendu dire, mais je n'avais rien d'intéressant à communiquer, puisque je ne sais rien d'elle depuis.

– Très juste, dit Milton impassible. Connaissez-vous son adresse, lorsqu'elle est revenue à Londres ? »

Elle lui donna l'adresse d'une pension de famille du quartier d'Hornsey.

« N'y a-t-il rien qui vous permettrait de reconnaître l'enfant ? »

Mrs. Buncher sourit :

« Oh ! si, Monsieur, le serpent !

– Quel serpent ? s'exclama Milton.

– Sa mère appelait ainsi une marque de naissance jaune qu'elle portait autour de la cheville. Mrs. Stanton disait que...

– Eh bien ? fit Milton d'un ton encourageant.

– Je ne voudrais rien dire contre un ami de Sir George, fit la femme d'un ton intimidé, mais Madame haïssait M. Wilton. Elle disait qu'il était la cause du malheur de sa vie et ne l'appelait jamais que « le serpent ». Aussi, elle pensait qu'à force de le maudire et de le détester pendant sa grossesse, son enfant en avait gardé la marque de cette façon...

– Mon Dieu, pourquoi pas ? » fit Milton.

La conversation fut interrompue par des coups frappés à la porte du cottage. La pauvre femme se leva, terrorisée.

« Madame Buncher ! héla une voix que Milton reconnut pour celle de Sir George.

– Il vaudrait mieux que le baronnet ne me trouve pas ici, dit-il à voix basse. Où pouvez-vous me cacher ?

– Mettez-vous dans la cuisine », dit-elle en tremblant, se rappelant avec frayeur les injonctions de son mari.

Elle ferma la porte derrière Milton et alla ouvrir à Sir George.

« Où est votre mari ? demanda brièvement Sir George.

– Au village, Monsieur.

– Allez le chercher ! »

Il resta sur le seuil, sans entrer, pendant que Mrs. Buncher jetait un châle sur ses épaules, en priant le Ciel que son hôte ne dénonçât pas sa présence.

Sir George referma soigneusement sur elle la petite porte du parc et se tourna vers Toady.

« Vous êtes tout à fait sûr de ce que vous me dites ? fil-il.

– Absolument ! Je l'ai reconnu, fit Toady.

– Je croyais que son bateau devait partir la veille du Derby ?

– Il y a peut-être eu contrordre, ou bien il a été affecté à un autre bateau.

– C'est extrêmement fâcheux », dit Sir George.

Ils allaient et venaient, absorbés, sur l'étroite allée de gravier qui entourait le cottage, et s'arrêtèrent tout près de la cuisine.

« Il était déjà bien désagréable que cet infernal marin soit si connaisseur en chevaux, reprit le baronnet, mais il est encore plus ennuyeux qu'il reste en Angleterre de façon à pouvoir assister au Derby, et il est franchement désastreux qu'il soit venu ici, à Pennwaring, pour mettre le nez dans ce qui ne le regarde pas, et assister à l'entraînement du cheval. Vous êtes sûr qu'il était là ?

– Tout à fait sûr, reprit Toady. Je vous ai dit qu'il était très imprudent de faire courir le cheval l'après-midi. Le terrain est à l'abri des regards trop curieux, mais pendant qu'on ramenait la bête à l'écurie, j'ai vu l'infernal marin, comme vous l'appellez si bien, juché sur un mur, une paire de jumelles à la main. »

Sir George fronça les sourcils.

« Il s'est douté de quelque chose dès le début, dit-il. Vous vous rappelez qu'il a déploré que le cheval argentin soit envoyé au haras, alors qu'il pourrait fournir de si belles courses. Eh bien, qu'avez-vous fait ? »

Toady gloussa de fierté.

« Je n'ai pas perdu la tête, dit-il. Dans les moments critiques, mon sang-froid...

– Il ne s'agit pas de cela, fit aigrement Sir George. Dites-moi simplement ce que vous lui avez dit. Je sais parfaitement de quoi vous êtes capable dans les moments critiques.

– Je lui ai simplement dit « Bonjour ! » répliqua Toady mortifié. Nous avons échangé quelques mots sur le beau temps, et je lui ai demandé s'il aimerait visiter l'écurie pour regarder le cheval. Il a accepté, et je l'attends.

– Il va falloir décider avec Buncher de ce que nous allons faire, dit Sir George en fouettant nerveusement un brin d’herbe. J’ai terriblement besoin d’argent, et si nous avons un pépin dans cette histoire, je ne sais vraiment pas ce qu’il me restera à faire. Il faut savoir à tout prix ce que nous veut cet homme et ce qu’il soupçonne. »

Toady approuva de la tête. Il sentait toute la gravité de la situation, car une grande partie de ses capitaux était également engagée sur les chances du cheval argentin.

« Le voilà ! » dit Sir George à mi-voix.

L’étranger venait d’apparaître, en même temps que Buncher suivi par sa femme. La pauvre créature jeta un regard anxieux sur la fenêtre de la cuisine, mais n’aperçut aucune trace de son visiteur et espéra qu’il avait peut-être trouvé une occasion de s’éclipser.

Sir George fit un signe significatif en la désignant.

« Ça va, grommela Buncher à l’adresse de sa femme. Nous n’avons plus besoin de toi.

– Voulez-vous entrer ? demanda-t-elle timidement.

– Non, nous allons parler tranquillement ici, dit Sir George.

– Voici M. Delane, dit Wilton en présentant le marin à Sir George et à l’entraîneur.

– Il paraît, monsieur Delane, que vous avez assisté à la préparation de mon cheval, en vue du Derby ? » dit le baronnet, entrant résolument dans le vif du sujet.

Le marin acquiesça.

« Eh bien, qu’en pensez-vous ?

– Je pense qu’il a sa chance, répondit l’autre.

– Vous l’avez donc vu pendant son temps de galop ?

– À la fin seulement, rectifia le marin.

– Beau cheval, n’est-ce pas ? fit Sir George en couvant l’autre de son regard.

– Extrêmement beau ! » répondit Delane avec une sécheresse significative.

Sir George était trop bon stratège pour demander une explication de ce sous-entendu.

« Croyez-vous qu’il gagnera le Derby ? poursuivit-il.

– Il laissera forcément ses cadets derrière lui », fit négligemment le marin.

Un court silence suivit. Sir George se rongea les ongles.

« Je voudrais vous dire quelques mots, reprit-il. Voulez-vous m’accompagner chez moi ? »

Le marin eut un demi-sourire.

« Je m’excuse, Sir George, mais je n’ai pas le temps. Je désire rentrer à Londres ce soir même.

– Mais vous serez à Epsom pour la course, n’est-ce pas ? s’enquit amicalement le baronnet. Je croyais que vous deviez reprendre la mer avant le jour du Derby. Vous avez de la chance !

– J’aurais dû partir, en effet, dit Delane, mais la Compagnie m’a transféré sur un nouveau bateau qui ne part qu’en septembre, et je suis en congé d’ici là. »

De nouveau, il y eut un silence que rompit Sir George.

« Connaissez-vous Bucarest ? dit-il.

– Non, fit le marin surpris. Pourquoi ?

– Je me demandais si vous accepteriez de vous charger d'une mission pour moi. J'ai des intérêts en Roumanie, et j'aurais besoin d'un agent de toute confiance, sur place. Il me semble que vous feriez tout à fait mon affaire, car je ne puis me déplacer en ce moment. Vous descendriez dans le meilleur hôtel, à mes frais, pour attendre mes instructions. Bien entendu, j'entends vous payer... voyons, cinquante livres par semaine. Cela vous prendrait environ six semaines, vous permettrait de visiter un pays intéressant et...

– ... et de m'absenter d'Angleterre, acheva le marin d'une voix égale. Merci, Sir George, mais j'aime mieux rester.

– À vrai dire, cette mission vaut bien deux cents livres par semaine, reprit le baronnet. Cela vous fera au moins douze cents livres, tous frais payés, et un voyage agréable. Qu'en dites-vous ? »

Le marin hésita. Il n'était pas riche, et après tout cette affaire ne le regardait pas. L'occasion qui se présentait de gagner tant d'argent était unique. Il était fort honnête, mais ne se croyait pas qualifié pour juger des actions d'autrui, et d'ailleurs aucun mot n'avait été prononcé qui rendît le marché inacceptable. Le baronnet pouvait fort bien avoir réellement des intérêts à Bucarest...

« Je réfléchirai, dit-il enfin.

– Décidez-vous tout de suite, fit Sir George avec un sourire aimable, et partez dès cette nuit. Êtes-vous marié ?

– Non, dit le marin.

– Eh bien, cela simplifie les choses, poursuivit le baronnet. Vous n'avez de comptes à rendre à personne. Prenez le train de huit heures pour Paris, et sautez dans l'Orient-Express... Cela vous convient-il ? »

L'homme hésitait. Il avait l'impression pénible de ne pas agir comme il l'aurait dû, comme tous les bons sentiments de son honnête naturel l'y auraient poussé. Oui, mais douze cents livres... et après tout, les tripotages qui pouvaient se dérouler en marge des courses ne le regardaient pas. Il n'était même pas certain de ne pas se tromper. Il y a bien des ressemblances entre un cheval gris et un autre cheval gris...

« Au fait, j'y pense ! s'exclama Sir George, pendant que vous serez là-bas, vous pourrez renouveler connaissance avec votre ancien passager, le cheval argentin... Vous vous rappelez ? un cheval gris... Il se trouve dans le haras de mon ami Soltykoff, non loin de Bucarest. »

Cet audacieux mensonge atteignit son but, et la conscience inquiète du marin se saisit avec avidité du semblant de preuve qui lui était tendu.

« Eh bien, c'est entendu, je pars, dit Delane avec décision.

– Suivez-moi au manoir, nous allons régler cela », dit Sir George, qui s'éloigna en discourant agréablement de tout au monde, sauf de chevaux de courses.

Comme M. Buncher n'avait pas été prié de rester, après une courte hésitation il suivit les trois hommes, circonstance heureuse qui permit à Milton Sands d'échapper à une situation qui aurait pu devenir embarrassante.

CHAPITRE XVII

UNE VISITE INATTENDUE

Une semaine s'était écoulée, fort occupée pour Milton Sands, pleine d'anxiété pour le vieux John President, debout chaque jour dès l'aube, pour suivre les progrès de son poulain.

Le samedi précédant le jour du Derby, alors que le monde entier semblait ne s'occuper que des chances diverses des chevaux, Eric Stanton se promenait à cheval du côté des Dunes, Milton à ses côtés. Sands était l'hôte du jeune homme, qui possédait une vaste propriété dans la contrée.

Eric semblait soucieux ; la veille au soir, il avait vu le vieux President qui lui avait confié ses craintes et ses espoirs en « Donovan ».

« Ce n'est pas que j'aie peur que le vieillard perde son argent, dit-il à Sands, car je m'arrangerai toujours pour lui épargner tout ennui, mais je redoute l'effet d'une défaite sur lui. Il est très vieux, comme vous savez, et a mis toute sa fierté dans le triomphe de son cheval. Si « Donovan » est battu, la déception sera rude pour President... et j'aimerais tant qu'il soit heureux en ce moment ! »

Il vit le regard de Milton Sands fixé sur lui et devint écarlate.

« Je crois que j'ai compris, dit Milton tranquillement, mais faites-moi confiance. De toutes façons, je ne crois pas que le résultat de la course ait la moindre importance.

– Pourquoi dites-vous cela ? fit l'autre.

– Pardonnez-moi de jouer les ténébreux ; c'est mon rôle, après tout. Tout va bien, et je m'occupe de vos affaires.

– Avez-vous quelque espoir ? fit vivement Eric.

– Au sujet de votre sœur, j'ai bon espoir, en effet. J'ai retrouvé des traces de votre mère et de votre sœur dans une modeste pension de famille, et j'espère arriver par là à des découvertes plus importantes.

– Vous ne savez pas ce que cela représente pour moi, dit Eric. Mon père a légué à cette enfant une grande partie de sa fortune, et j'ai l'impression d'être un voleur en profitant de la part qui lui revient, en jouissant du luxe qui lui est refusé... Elle est sans doute dans la misère », ajouta-t-il amèrement.

Milton lui frappa amicalement l'épaule.

« À votre place, je ne m'inquiétera pas trop, dit-il. Je crois que bientôt nous allons avoir une avalanche de révélations, et nous verrons Milton Sands noyé sous les compliments et les bouquets de fleurs. »

Milton avait pris rendez-vous avec la personne qui avait jadis dirigé la pension où, dans sa gêne, s'était réfugiée Mrs. Stanton.

Mrs. Burford, c'était le nom de cette respectable femme, était maintenant la propriétaire d'un florissant hôtel de Brighton, et Milton l'avait retrouvée sans difficulté.

Elle se rappelait très bien Mrs. Stanton et sa petite fille. Celle-ci l'avait quittée pour s'installer dans une pension plus

modeste encore, mais heureusement Mrs. Burford, qui était méthodique, avait conservé l'adresse qu'elle lui avait laissée.

« Mais, dit-elle en copiant l'adresse, vous venez chercher ce renseignement un peu tard.

– Comment cela ? dit Milton, soudain intéressé.

– Vous êtes la seconde personne qui vienne chercher des nouvelles de Mrs. Stanton et de son enfant.

– Qui donc est venu avant moi ?

– Une dame, dit Mrs. Burford. Une certaine Mrs. Gordon Thompson. »

Milton étouffa une exclamation. Pourquoi la dame de Bayswater manifestait-elle cet intérêt soudain pour cette famille ? Il se rappela la prime et sourit. Il allait lui falloir se hâter pour ne pas se laisser devancer dans son enquête.

Ses craintes concernant l'activité dévorante de Mis. Gordon Thompson étaient justifiées, car elle avait suivi la piste à travers Londres tout entier, passant du quartier de Kilburn à celui de Bloomsbury, de Bloomsbury à Banham, pour revenir enfin à Bloomsbury, et elle en avait appris largement assez pour se décider à une expédition tout à fait eu dehors de ses habitudes, et dont la perspective fit faire la grimace à un noble baronnet.

Sir George reçut en effet ce télégramme concis et péremptoire :

« Arriverai aujourd'hui par train onze heures ; envoyez voiture. – Georgina. »

« Qu'est-ce qu'elle peut bien me vouloir ? » murmura le baronnet avec irritation.

L'affection qui unissait le frère et la sœur était des plus lâches ; ils n'entretenaient pas de mauvais rapports, extérieurement, mais Sir George se méfiait à bon droit de la langue perfide et caustique de sa sœur. Il n'avait recours à elle que lorsqu'elle pouvait lui être utile, mais, dans ses plus grandes effusions fraternelles, il n'était jamais allé jusqu'à l'inviter à partager sa solitude à Pennwaring.

« Quoi qu'il en soit, il faut aller la chercher. Chargez-vous de la corvée, Toady. Vous lui tiendrez compagnie demain, si elle reste, car je dois aller à Londres. »

La laide figure de Toady s'allongea et il murmura quelque chose au sujet d'un engagement difficile à remettre.

« Tant pis, dit Sir George. Je ne veux pas être ennuyé par les racontars de Georgina. »

Bon gré mal gré, Toady alla donc chercher la sœur de Sir George à la gare, et l'accueillit par d'extravagantes protestations d'amitié.

« Nous sommes si contents de votre arrivée, dit-il avec lyrisme. Nous n'espérions...

– Ne mentez pas, Toady, dit Georgina brusquement. Je sais parfaitement que George n'est pas ravi le moins du monde de ma visite, mais j'ai besoin de le voir, et il ne le regrettera pas. »

Elle monta dans la voiture, et Toady, après quelques vaines tentatives pour entamer la conversation, resta tranquille dans le coin de banquette qu'elle lui concéda.

Ils approchaient du manoir lorsque Mrs Gordon Thompson se tourna soudain vers son compagnon.

« Est-ce que George va gagner le Derby ?

– Nous l'espérons tous vivement, dit Toady avec prudence.

– Mon frère n’a pas l’habitude de miser sur de simples espoirs, dit-elle de son ton tranchant, je sais qu’il a mis sur son cheval des sommes considérables, et je serais curieuse de savoir d’où lui vient son assurance.

– Il vous le dira lui-même sans aucun doute », répondit diplomatiquement Wilton, qui n’avait aucun désir de se voir tirer les vers du nez par la terrible dame.

Il fut soulagé lorsque la voiture stoppa devant le perron. Sir George attendait sur la terrasse, d’un air qui ne pouvait certainement pas être pris pour une attitude de bienvenue.

« Bonjour, fit-il brusquement à sa sœur. Qu’est-ce qui vous amène ici ?

– Le soin de votre fortune et de votre avenir, George, dit-elle simplement. Je ne pouvais pas supporter de vous savoir seul ici avec Toady pour unique compagnon. J’en rêvais la nuit ! »

Avec un haussement d’épaules, Sir George conduisit sa sœur dans la bibliothèque. Georgina alluma une cigarette.

« Ne m’attendez pas, Toady », fit-elle.

Sur ce congé sans cérémonie, Wilton se hâta de disparaître en maudissant tout bas la sœur du baronnet et ses insolences.

Lorsqu’ils furent seuls, George abandonna la contemplation des plates-bandes du parc.

« Eh bien, Georgina ? dit-il.

– Mon cher frère, dit la dame en soufflant la fumée par le nez, je pense qu’il est grand temps de vous marier.

– Depuis quand êtes-vous arrivée à cette étonnante conclusion ? demanda le baronnet.

– Je crois qu'un bon mariage pourrait vous éviter bien des ennuis, poursuivit-elle. Je connais assez votre mode de vie pour savoir que vous frisez continuellement l'illégalité, et qu'un de ces jours vous pourriez bien y tomber tout à fait.

– Seriez-vous devenue croyante, par hasard ? demanda Sir George avec curiosité.

– Allons donc ! dit Mrs. Gordon Thompson, je suis toujours votre sœur, telle que vous la connaissez. Je suis venue pour affaires, car la vertu est une bonne affaire, croyez-moi.

– Et de quoi s'agit-il au juste ?

– D'un bon mariage sérieux, répondit-elle, avec une jeune personne à la tête d'un demi-million de livres sterling. Cela peut vous convenir, je pense ?

– Cela me convient à un point que je ne saurais dire, fit Sir George un peu éberlué. Mais où comptez-vous dénicher une telle héritière ? Je confesse que j'ai cherché cette perle pendant plus de vingt ans, mais le monde est ainsi fait que les filles sans dot s'empressaient autour de moi, tandis que les héritières restaient de glace. »

Mrs. Gordon Thompson se mit à se balancer dans son fauteuil.

« Eh bien, c'est moi qui l'ai trouvée pour vous. Elle est encore actuellement dans une situation plutôt modeste, ce qui vous permettra de jouer le rôle du chevaleresque gentilhomme prêt à épouser sa bergère en sabots. Mais il faut vous préparer à vous marier aussi tôt que possible. »

Sir George regarda sa sœur de dessous ses paupières baissées.

« Et pour vous, Georgina ? dit-il doucement.

– Pour moi, le pourcentage habituel de dix pour cent, répondit sa pratique sœur. Je ne crois pas que vous puissiez disposer à votre guise de tout son argent, mais vous serez certainement d'ici un an en position de me remettre une partie substantielle de ma commission. Lorsque l'identité véritable de la jeune fille sera révélée, vous aurez déjà eu le temps d'obtenir son affection et sa confiance, je me fie à vous pour cela.

Je comprends, dit Sir George. Comment se nomme-t-elle ? »

Mrs. Gordon Thompson eut un sourire amusé.

« Vous ne supposez pas un instant, n'est-ce pas, que je vais vider mon sac comme cela ? fit-elle. Voyons ! mon cher George, ne me prenez pas pour une innocente, je vous prie. Il nous faut un contrat en bonne et due forme, établi entre George Mortimer Maxwell, d'une part (à savoir l'époux), et Georgina-Héloïse Gordon Thompson, d'autre part (à savoir l'intermédiaire). Nous ferons enregistrer cela par-devant notaire, et mon avoué mettra ce papier en lieu sûr avant que je dise un mot de plus à ce sujet. »

Sir George resta pensif un instant, contemplant sa sœur de ses yeux bleu pâle.

« Somme toute, ce n'est pas une mauvaise idée, Georgina, dit-il enfin. Je n'ai pas eu de chance jusqu'ici dans mes tentatives matrimoniales...

– Vous n'êtes pas marié secrètement, au moins ? » fit vivement Georgina.

Il secoua négativement la tête en souriant.

« Non, dit-il, mais plus j'y songe, plus votre idée me paraît excellente. Nous allons donc faire le nécessaire sans délai, et je vais télégraphier à mon notaire de préparer un contrat.

– Vous pourriez télégraphier au mien, par la même occasion, dit Georgina.

– Est-ce vraiment nécessaire ? fit Sir George d'un ton peiné.

– Tout à fait nécessaire lorsque je fais une affaire avec vous, George, dit-elle en souriant. Je vous connais, mon bon frère !

– C'est vrai », dit-il sans protester davantage.

*** **

Sir George Frodmere ne partit pas pour Londres comme il l'avait dit, et envoya Wilton à sa place. Les paris avaient été si nombreux, en dernière heure, pour « Donovan », que la cote de « Portonius » avait un peu baissé. C'était une occasion à ne pas manquer, et Wilton avait l'intention de rassembler toutes ses ressources pour les mettre sur le cheval gris de Sir George.

Il avait de bonnes raisons pour agir ainsi, car tous les temps d'essai de « Portonius » avaient démontré qu'il gagnerait aisément la grande épreuve. Le cheval argentin était dans une forme splendide, et le seul danger qu'on avait pu redouter, c'est-à-dire une acclimatation difficile, s'était totalement dissipé. Parmi des concurrents relativement médiocres, et avec la supériorité que lui donnait un an de plus, la victoire du cheval gris ne pouvait faire aucun doute pour ceux qui connaissaient son histoire.

Toady se rendit donc chez son bookmaker, qui le reçut aussitôt. Celui-ci était un jeune homme glabre, froid, vêtu avec élégance, à qui une paire de lunettes donnait un vague air d'intellectuel. Il ne portait ni bagues, ni boucles d'oreilles, ni foulard comme les bookmakers des romans, et un néophyte au-

rait pu se croire fourvoyé dans une banque, en pénétrant dans les bureaux de cet homme d'affaires.

« Comment va le cheval ? demanda le jeune homme aux lunettes.

– Très en forme, dit jovialement Toady. Je viens engager encore quelques paris pour lui.

– Sa cote a baissé, répondit lentement le jeune homme, mais je suppose que vous savez que votre découvert chez nous est déjà considérable. »

Toady hocha vaguement la tête.

« Vos paris se montent au total à environ vingt mille livres, et je n'ai couverture que pour dix mille, poursuivit le bookmaker.

– Est-il légalement obligatoire que je vous remette dès maintenant la différence ? demanda Toady avec un sourire.

– Ce n'est pas légalement obligatoire, mais c'est absolument nécessaire pour que j'enregistre de nouveaux paris pour vous. Excusez-moi, monsieur Wilton, mais on ne saurait être trop prudent lorsqu'il s'agit de sommes aussi considérables. Il faudrait donc que votre compte soit balancé dès demain matin.

– Ce sera facile », dit Wilton.

Soltykoff se trouvait à Londres, et il accepterait certainement de faire le nécessaire. Toady ignorait d'ailleurs les paris considérables que le Russe avait effectués, de son côté, sur « Portonius ».

Il se rendit donc aussitôt à l'hôtel où descendait d'habitude Soltykoff, et eut la chance de le trouver chez lui. Le Russe était, ce jour-là, d'humeur accommodante, et la transaction s'opéra sans difficulté.

Un quart d'heure plus tard, le bookmaker recevait la garantie de Soltykoff pour les paris engagés au nom de Sir George et de ses amis.

Toady remercia chaudement le Russe et prit congé de lui.

« Ce bookmaker a vraiment des façons révoltantes, dit-il sur le seuil de la porte, et c'est la dernière fois que nous passons par son intermédiaire, mais aussi nos bénéfices seront considérables.

– Soyez certain, mon bien cher ami, dit Soltykoff en lui serrant chaleureusement la main, que si je n'en étais pas persuadé, je n'aurais pas risqué mon argent ! »

CHAPITRE XVIII

LE JOUR DU DERBY

Il n'est pas de spectacle plus passionnant et plus extraordinaire que celui qu'offre Epsom le jour du Derby.

La colline était noire de monde. Du côté de Tattenham, les gens étaient serrés comme des sardines dans une boîte, et les tribunes étaient pleines à craquer. Le murmure de cette foule de deux cent cinquante mille personnes était presque effrayant, percé de temps à autre par les cris des bookmakers et la cavalcade des coaches.

Un groupe joyeux occupait la loge d'Eric Stanton. Mary President était là, bien entendu, avec son père, ainsi que Milton Sands et sa secrétaire, la timide Janet Symonds. Mary contemplait la mer humaine qui l'entourait, les lèvres entrouvertes d'étonnement, les yeux écarquillés sur cette foule qui paraissait sans fin.

Elle se tourna vers Eric.

« C'est admirable et en même temps presque effrayant, dit-elle.

– Ce qui m'effraie le plus, fit Eric, ce n'est pas tellement cette foule que le résultat possible de la course.

– Mais « Donovan » va gagner, n'est-ce pas ?

– Je le crois, fit Eric, mais Milton Sands ne partage pas mon opinion. »

Milton hocha la tête.

« Je n'ai pas dit qu'il ne gagnera pas la course, fit-il, j'ai seulement dit qu'il sera battu aujourd'hui.

– Le mystère fait partie du personnage d'un détective, lança Eric d'un ton sarcastique.

– Exactement », dit Milton gaiement.

Il se replongea dans la contemplation de la foule. Dans l'enceinte réservée aux membres du Jockey Club, il reconnut Sir George Frodmere. Le baronnet parlait avec animation à son séide, Toady.

« Je ne sais pas ce qui va se passer, disait-il à Wilton, mais j'ai le pressentiment que les choses n'iront pas comme nous le voulons... Si je perds cette course, j'ai bien peur que, de votre côté, vous ne perdiez une villégiature agréable, Toady !

– Que voulez-vous dire ? cria Wilton.

– Si je perds la course, je me marie, dit le baronnet.

– Qui vous a mis cette idée dans la tête ? s'exclama Toady.

– Quelqu'un qui a fort bien compris mes intérêts, répondit Sir George.

– Avez-vous déjà fait votre demande ?

– Ce n'est pas encore le moment... En fait, j'ai appris entre-temps que la dame de mes pensées avait placé ailleurs ses affections. Pour faire aboutir ce mariage, il me faudrait donc recourir à des méthodes un peu expéditives et brutales, je le crains ; mais j'y serai bien obligé s'il ne me reste que cette corde à mon arc.

– Encore une fois, que craignez-vous ? fit Toady irrité. Le cheval...

– Le cheval va très bien, coupa Sir George. Jamais il n'a été en meilleure forme, et il va sûrement gagner, mais d'autres éventualités peuvent se présenter.

– Vous êtes bien sûr que le vrai « Portonius » a été... envoyé en Belgique ? demanda soudain Toady.

– Quelle question ! demanda Sir George en levant les sourcils. Je n'ai jamais eu le moindre doute à ce sujet. Et vous ?

– C'est une question qui vient de me passer par la tête, dit faiblement Toady.

– Ne parlez donc pas à tort et à travers », jeta le baronnet d'un ton aigre.

Sir George traversait une crise. Sans scrupules, l'œil au guet pour se saisir d'une main avide de toute occasion de gagner de l'argent, son train de vie excessif l'avait pourtant conduit au moment critique où toutes les cordes sont tendues à se rompre. Il était à bout de ressources et, dans ce grand coup, avait aventuré non seulement tout ce qu'il possédait, mais encore sa propre liberté et ce qu'il considérait encore comme son honneur.

S'il était expulsé du Turf, il était socialement un homme fini...

« Les voilà ! »

Ce cri parcourut la foule comme une onde.

Les chevaux défilaient lentement, sous le ciel éclatant de juin, montés par leurs jockeys, somptueux dans leurs casaques neuves. Puis il y eut une longue attente, tandis que les chevaux étaient menés derrière le filet blanc du départ.

« Portonius » attirait tous les regards, à cause de sa couleur. Il était sur le rang extérieur, et se tenait fort tranquillement à sa place. « Donovan » était plus nerveux, comme s'il avait compris tous les espoirs qui reposaient sur lui. Au moment où il consentait à se mettre en ligne, « Mangla », le bel alezan de Lord Sanberry, se rappela une course urgente du côté du paddock et se mit à galoper dans cette direction. Enfin, tous les concurrents furent en ligne.

« Ils sont partis ! »

Le bruit des milliers de voix fit presque blêmir Mary President. Elle sentait son cœur battre à grands coups, ses joues pâlissaient et ses mains, sur le rebord de la loge, tremblaient. Eric se tenait derrière elle ; quant à Milton, il avait disparu.

La jeune fille s'étonna un instant de son absence à un moment aussi palpitant.

Les chevaux gravissaient la colline, cette pente raide qui constitue la première épreuve et la première élimination de la célèbre course. « Samborino », le cheval de Sir Eager, avait fourni un bel effort et menait à deux têtes de distance, devant « Mangla », « Texter » et « Portonius ». Derrière le cheval gris, « Donovan » s'avavançait, à longues foulées aisées.

« Il va bien ! » murmura President, ses jumelles rivées aux yeux, suivant le peloton qui était arrivé sur l'espèce de plateau qui domine la colline et qui permet aux chevaux de se préparer à la descente.

Ils approchaient maintenant du point crucial de la course, et les positions changeaient rapidement : « Mangla » fut hors de jeu dès le début de la descente sur le tournant de Tattenham, et « Texter » rattrapa « Samborino ». Au tournant, « Samborino » abandonna à son tour, tandis que « Texter » tenait la corde, près de « Portonius » et de « Donovan », à égalité. Il était cer-

tain, maintenant, que la course allait se courir entre ces trois chevaux.

À ce moment, le cheval gris prit les devants, et « Donovan » prit sa place à l'extérieur. La course se précipitait, et la clameur de la foule devenait assourdissante. Soudain, « Texter » faiblit et fut aussitôt distancé, laissant « Donovan » et « Portonius » achever la course.

« Pas de cravache, pas de cravache ! » murmurait John President, les yeux brillant d'enthousiasme.

On aurait pu croire qu'il avait parlé à l'oreille de son jockey, et les instructions du vieillard avaient été si minutieuses que l'homme n'avait pas encore une seule fois brandi sa badine. Au contraire, le jockey du cheval gris harcelait sa monture, qui prenait l'avance.

« Maintenant, la cravache ! » cria presque President.

Et, effectivement, le jockey de « Donovan » leva sa badine. Il ne l'abattit qu'une fois et « Donovan », d'un effort, rattrapa son retard. Les deux chevaux étaient maintenant encolure à encolure, leurs jockeys presque debout, se tenant par les mains à la crinière de leur monture, tendus vers le poteau, qui n'était plus qu'à vingt mètres. Avant d'avoir eu le temps de lever encore une fois la cravache, ils passaient le but, presque en même temps.

« Seigneur, quelle course ! » cria Eric, pâle d'émotion.

Pendant un instant, un silence de mort régna, puis lentement un numéro parut à la loge du juge.

« Portonius » avait gagné d'une demi-tête.

Eric se tourna vivement vers le vieillard. Le visage de President était défait et il semblait avoir soudain terriblement vieilli, cassé et courbé comme si le poids de son grand âge l'accablait tout à coup.

Mais déjà Milton Sands s'approchait et prenait le vieillard par le bras.

« Monsieur President, dit-il à voix basse, je voudrais vous dire un mot. »

Il lui chuchota quelque chose à l'oreille, et ces paroles mystérieuses eurent sur le vieillard un effet miraculeux. Lorsque Mary tourna vers lui ses yeux noyés de larmes, elle vit avec surprise son grand-père qui souriait.

« Mon pauvre cher grand-papa, murmura-t-elle, quel malheur !

– Ne te désole pas, ma chérie, dit President. Nous allons assister, paraît-il, à d'étranges événements. »

La foule avait manœuvré pendant ce temps et entourait le cheval triomphant, que la police avait peine à protéger contre son enthousiasme.

Le public du Derby est délicieusement impartial. Il applaudissait « Portonius » avec le même cœur qu'il aurait applaudi tout autre gagnant.

Tandis que des groupes se formaient, épilquant sur l'événement, complaisamment ou amèrement selon les paris engagés, la nouvelle était déjà lancée dans le monde entier et les éditions spéciales de Londres, toutes prêtes, recevaient le nom du vainqueur et étaient emportées par des gamins à bicyclette. Des câbles étaient lancés, traversant huiles les mers, pour annoncer à l'univers : « Portonius a gagné le Derby. »

Le jockey était sur la balance, et le commissaire du pesage allait prononcer le mot qui décidait de la régularité de la course, quand Milton Sands apparût, se frayant un passage dans la foule, et tendit un papier au doyen du pesage.

Celui-ci le parcourut des yeux et dit au commissaire :

« Attendez un instant ! »

Puis il lut à haute voix le papier :

« Je fais objection à la victoire de Portonius, qui n'est autre qu'un cheval de quatre ans, El Rey, importé secrètement d'Argentine. »

Une bombe éclatant au milieu du pesage n'aurait pas fait plus de sensation.

Par-dessus les chuchotements, une voix forte lança le mot sacramentel :

« Objection ! »

Quelques secondes plus tard, tout Epsom connaissait la nouvelle. Objection ! Quelle objection ? Toady Wilton, qui se trouvait là et que l'on connaissait comme un familier de Sir George, était assailli de questions auxquelles, pâle et tremblant, il ne répondait qu'en secouant la tête.

« Que se passe-t-il ? demandait Lord Chanderson à Eric. La course a été parfaitement correcte d'un bout à l'autre du parcours ! Quelle est l'objection présentée ? »

Quelques instants plus tard, Sir George, impassible en apparence, faisait front aux accusations.

« C'est une iniquité, disait-il d'un ton froid, et j'en demanderai raison ailleurs que sur un terrain de course ! »

Le Vice-Président du Jockey Club hochait gravement la tête.

« En dehors de l'accusation, Sir George, dit-il sèchement, il faut s'incliner devant l'évidence. Le vétérinaire du Club vient de déclarer qu'à première estimation votre cheval devait avoir quatre ans.

– Ceci n'est pas une preuve, dit le baronnet avec calme, et je n'accepte pas de soupçons sans preuve. Or, quelle évidence mon calomniateur apporte-t-il ? M. Sands est le représentant de M. John President, belle association, qui réunit un ancien forçat à un aventurier de bas étage !

– Je puis vous fournir toutes les preuves que vous souhaitez, Sir George, dit Milton sans se départir de sa tranquillité. Tout d'abord, j'ai le témoignage du subrécargue du bateau qui a transporté « El Rey » d'Argentine en Angleterre. Il dira en même temps que vous lui avez offert douze cents livres pour aller faire un tour en Roumanie. J'ai pu le persuader, au dernier moment, de remettre ce voyage à une date ultérieure, et il a déposé dans une banque les fonds que vous lui aviez remis.

– Les membres du Jockey Club ne baseront pas leur décision sur la parole d'un matelot quelconque », dit Sir George.

Le baronnet luttait maintenant désespérément pour gagner du temps. S'il y réussissait, tout n'était peut-être pas encore perdu pour lui.

« D'ailleurs, fit-il avec ironie, si mon cheval n'est pas « Portonius », vous aurez peut-être la bonté de nous montrer le véritable « Portonius » ?

– Qu'à cela ne tienne », dit Milton.

Il se dirigea vers le paddock, où un jeune cheval à la belle robe grise et luisante venait d'être amené.

« Je vous présente Portonius », dit gaiement Sands à Sir George pétrifié.

Il n'y avait pas le moindre doute à conserver, c'était bien là « Portonius », plus beau et plus heureux qu'il ne l'avait jamais été, grâce aux soins dont Milton Sands l'avait entouré.

Le commissaire au pesage éleva la voix :

« Je me souviens de ce cheval ; je l'ai vu courir une fois l'année dernière, à Lincoln. C'est bien le même, il a un défaut à la jambe postérieure gauche que j'avais remarqué à l'époque. »

Il s'approcha du cheval :

« Celui-ci est le vrai « Portonius », déclara-t-il, qu'avez-vous à dire, Sir George ? »

Le baronnet haussa les épaules.

« Je me lave les mains de toute cette histoire, dit-il. Si vous voulez m'enlever la course, je ne suis pas en mesure de vous en empêcher. Je peux seulement vous affirmer que si cette ridicule objection est maintenue, j'aurai recours aux tribunaux. »

Sans ajouter un mot, le baronnet tourna le dos et sortit.

Sur le champ de courses, toutes les jumelles étaient braquées sur le tableau du juge, où l'on ôtait un numéro pour le remplacer par un autre.

L'objection contre « Portonius » étant valable, la course était gagnée par « Donovan ». « Texter » étant placé.

CHAPITRE XIX

UN VIEUX PROVERBE

« C'est trop beau ! s'exclamait Mary, les yeux brillants d'enthousiasme. Avons-nous réellement gagné le Derby ? »

– Vous avez réellement gagné le Derby ! affirma Eric, souriant tendrement à sa joie. Je me demande si le bonheur de gagner le Derby est capable de vous faire comprendre dans une faible mesure le bonheur que j'ai eu à vous gagner, vous ? »

Mary lui serra le bras et sourit.

« Je n'arrive pas à comprendre comment vous avez pu réussir à découvrir cette fraude, dit Eric à Milton, lorsque l'émotion générale se fut un peu calmée.

– Je ne l'ai pas découverte, à proprement parler, dit Milton avec une modestie surprenante. J'ai été mis sur la piste par un paragraphe d'un obscur journal de courses sud-américain qui annonçait le passage du baronnet dans les haras d'Argentine et l'achat, par lui, d'un cheval de grande classe. Je me rendis à Tilbury et assistai au débarquement du cheval, puis, sur le toit d'un appentis, à son arrivée à l'écurie. Ma seule crainte était que le vrai « Portonius » ne soit supprimé sans délai, mais lorsque je le vis emmené ce soir-là par un garçon d'écurie à moitié ivre, je compris que la chance était avec moi ! Le reste était facile. »

Un sourire passa sur ses lèvres, et il reprit :

« Je considère maintenant « Portonius », que j'ai arraché à un sort fâcheux, comme ma propriété ; je soumettrai d'ailleurs le cas au Jockey Club. Du point vue juridique, je crois que ma prétention est justifiée, puisque, d'après un contrat verbal passé avec le garçon d'écurie, je devais assumer la garde de « Portonius » pendant un certain nombre de minutes, pour le prix d'un verre. La partie contractante adverse n'ayant pas tenu ses engagements, je me crois bien fondé à réclamer la possession de ce cheval.

– C'est un argument qui peut se soutenir ! dit Eric en riant. Mais que va-t-il arriver de Sir George ? Il sera rayé du Club, certainement. »

À ce moment, un petit télégraphiste se présenta la porte de la loge, avec une dépêche dont Milton s'empara aussitôt.

« Vous attendiez un télégramme ici ? fit Eric avec surprise.

– Un détective attend des télégrammes partout et en toutes circonstances », dit gaiement Milton.

Il parcourut le message d'un air épanoui, et l'enfouit dans la poche de son veston.

« Excusez-moi un instant », dit-il.

Il sortit de la loge et se dirigea vers le bureau de poste du champ de course.

Eric se tourna vers Mary :

« Milton est farci de mystères, dit-il. Voulez-vous que nous partions maintenant ? »

Elle secoua la tête :

« Non, je veux attendre la fin. C'est une belle journée pour moi », murmura-t-elle.

Elle ne savait pas encore à quel point ce mémorable Derby serait plein de surprises, de coups de théâtre, d'ambitions déçues et de nouveaux espoirs.

Un coup fut frappé à la porte, et un chauffeur en livrée apparut, sa casquette à la main.

« Miss Symonds ? » dit-il.

Janet se leva.

« C'est moi !

– On vous demande, Mademoiselle », fit poliment l'homme.

La jeune fille rougit. Elle avait été blessée, malgré elle, de l'attention un peu distraite de Milton à son égard durant la journée. Mais la logique n'existe guère en amour, et Janet était d'autant plus enchantée d'être appelée, que son ressentiment avait été plus vif.

Elle suivit donc l'homme dans l'escalier des tribunes, jusqu'à la porte encombrée de monde.

« Qui me réclame ? demanda-t-elle, bien qu'elle n'eût aucun doute là-dessus.

– Un monsieur qui m'a chargé de vous conduire à lui tout de suite. »

Ils atteignirent une voiture rangée au bord du parc à autos.

La jeune fille hésita :

« Où est-il parti ? fit-elle.

– Il vous attend un peu plus loin, sur la route », répondit le chauffeur, en qui Janet ne pouvait reconnaître l'estimable Buncher, apte à l'entraînement d'un cheval du Derby comme à la conduite d'une voiture et à l'enlèvement d'une jeune fille.

Janet monta dans la voiture, qui démarra aussitôt. Cet auto n'était pas celle de Milton, mais il pouvait fort bien l'avoir louée pour la journée. Elle n'avait pas à se tourmenter des étranges façons de Milton, qui avait peut-être choisi cette manière désinvolte de se séparer de ses amis et de revenir, seul avec elle, à Londres. D'ailleurs, que pouvait-elle craindre sur cette route fourmillante de monde ?

La voiture avançait lentement, en cornant, parmi les grappes humaines qui encombraient le chemin, et enfin trouva la route libre du côté des collines de Bandstedt. Elle se mit alors à rouler à toute vitesse, et au bout de dix minutes Janet, un peu inquiète, frappa à la vitre. Le chauffeur ne tourna pas la tête et accéléra l'allure de la voiture. Alors, Janet ouvrit la glace :

« Où m'emmenez-vous ? » demanda-t-elle sèchement.

L'homme murmura quelques mots qu'elle n'entendit pas elle et elle comprit qu'il était inutile de l'insister davantage. L'anxiété la dévorait maintenant, bien qu'elle ne pût s'imaginer quelle était la personne aux ordres de qui le chauffeur obéissait.

Il devait y avoir une erreur, ou bien Milton, appelé quelque part pour une affaire urgente, avait donné l'ordre de faire venir immédiatement Janet sans ajouter d'explications. Le chauffeur était stupide ou plein de mauvaise volonté. En tout cas, elle ne pouvait qu'attendre la suite des événements. Malgré ces raisonnements, Janet se sentait envahie par l'angoisse. Elle savait que Milton Sands avait des ennemis ; ceux qui avaient volé la formule du vieux President étaient évidemment dénués de tout scrupule. Sa terreur s'accrut lorsqu'elle constata que la voiture suivait un itinéraire embrouillé, destiné sans doute à égarer les recherches.

Pendant ce temps, Sir George Frodmere avait gagné hâtivement sa voiture, qui l'attendait à l'écart. Il n'avait pas le temps d'attendre Toady Wilton, et ne lui voua d'ailleurs qu'une pensée distraite. Il était absorbé tout entier par la déplorable situation

dans laquelle il se trouvait plongé. Il allait être rayé du Club, aussi sûrement que le soleil éclaire la terre... C'était la ruine de son existence, et la ruine matérielle en même temps, car les créanciers allaient immédiatement donner de la voix...

Sir George se demandait avec rage comment il avait pu en arriver là, étant maître d'un domaine dont l'entretien lui coûtait moins cher que la plupart des propriétés de ce genre, n'ayant jamais rien laissé au hasard, et ayant déjà réussi quelques beaux coups qui, à chaque fois, l'avaient remis à flot.

Le baronnet croyait s'être toujours entouré de toutes les garanties de réussite. Il ne jouait pas, ne pariait généralement qu'avec prudence ou à bon escient, n'avait aucun des vices coûteux de son monde, et pourtant, il avait sans cesse besoin d'argent, et l'or lui fuyait des mains comme de l'eau.

Il fallait maintenant trouver, à tout prix, un moyen de gagner la dernière manche. Il allait être montré au doigt, déshonoré... tous les procédés lui étaient donc permis dorénavant et n'ajouteraient rien à sa honte.

Le baronnet allait fermer la portière de la voiture sur lui, lorsqu'il s'entendit appeler à haute voix. Il tourna la tête et aperçut Milton Sands qui courait dans sa direction. Sir George ne changea pas de visage en apercevant celui qui venait de bouleverser tous ses plans.

« Que voulez-vous ? dit-il froidement.

– J'ai quelques nouvelles à vous apprendre avant votre départ, dit Milton.

– Les nouvelles dont vous vous êtes fait jusque-là le héraut suffisent à m'occuper, répliqua Sir George.

– Celle-ci vous concerne ainsi que votre ami Soltykoff. »

À ce moment, Buncher passa devant les deux hommes, boutonnant sa livrée de chauffeur, et échangea un regard signi-

ficatif avec son patron. Le baronnet devint soudain plus aimable.

« Je vous écoute, dit-il à Milton, bien que je vous avertisse que j'ai suffisamment matière à réflexion pour le trajet jusqu'à Londres.

– Je serai bref, dit Milton. D'ailleurs, je voulais simplement vous apprendre que la formule de John President a été retrouvée.

– Ah ! murmura le baronnet.

– L'individu qui se l'était appropriée l'a restituée, et elle est actuellement entre les mains du jury de l'Exposition.

– Qui était cet homme ?

– Je ne puis malheureusement vous révéler son nom, dit Milton, mais vous avez peut-être vous-même soupçonné quelqu'un, et dans ce cas je puis vous affirmer que vos soupçons étaient bien fondés. Qu'il vous suffise de savoir que le personnage qui soulagea M. Soltykoff d'un certain nombre de billets de banque et de la formule a fait réparation de ce geste inconsidéré.

– Kitson ? » jeta vivement Sir George.

Milton hocha la tête :

« Je ne puis rien vous dire de plus, mais vous en savez assez pour en avertir M. Soltykoff.

– C'est bon, dit-il. Vous êtes chargé d'un certain nombre de missions délicates, n'est-ce pas ?

– C'est exact, dit Milton sans modestie, et vous conviendrez avec moi que je n'ai pas trop mal réussi, puisque j'ai découvert la plus grande fraude qu'on ait vue sur le Turf depuis au moins dix ans. J'ai aussi dévoilé le mystère de la formule volée, et il ne

manque qu'une pierre pour l'achèvement de l'harmonieux édifice de mes enquêtes.

– Cette pierre n'est autre, je suppose, que la découverte de la sœur de M. Stanton ? » dit Sir George en souriant. Milton se mit sur ses gardes. Au moment où tout s'effondrait pour le baronnet, il était difficile de lui croire assez de force d'âme pour être capable de s'égayer sans cause.

« Eh bien, fit Sir George, je vous souhaite bonne chance dans votre dernière entreprise. Le proverbe dit : Rira bien qui rira le dernier, et, bien entendu, il ne peut s'agir que de vous !

– Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire ? fit Milton.

– Cela n'a aucune importance », jeta dédaigneusement le baronnet en faisant signe à son chauffeur. Milton suivit longtemps des yeux la voiture qui s'éloignait, puis, perplexe, il secoua la tête et reprit lentement le chemin des tribunes.

CHAPITRE XX

ENLEVÉE !

Milton Sands entra dans la loge d'Eric et s'aperçu aussitôt de l'absence de Janet.

Mary, qui avait suivi la direction de son regard, sourit :

« Elle ne se perdra pas, dit-elle pour le taquiner. Il y a assez de monde pour qu'elle puisse demander son chemin si par hasard elle ne le retrouvait pas. »

Elle se pencha sur le bord de la loge. La course suivante était annoncée, mais l'émotion causée par la disqualification du gagnant du Derby n'était pas encore éteinte. La foule était animée et houleuse. John President n'était pas non plus dans la loge, se trouvant dans le paddock, aux côtés de son cheval.

« Peut-être Janet est-elle avec grand-père, fit soudain Mary. Elle est partie un peu après vous. » Milton secoua la tête. Il n'était pas inquiet du départ de la jeune fille, qui allait certainement revenir d'un moment à l'autre, pensait-il.

La porte s'ouvrit lentement et l'humble silhouette de M. Toady Wilton se dessina dans l'embrasure.

« Puis-je entrer ? » dit-il timidement.

Milton consulta du regard ses compagnons.

« Entrez », dit-il froidement.

Toady frissonna devant cet accueil glacial.

« Je crois que je dois faire des excuses... commença-t-il d'un ton si embarrassé et si piteux que Mary eut pitié de lui. La course n'a pas eu tout à fait le résultat que j'attendais, mais je voudrais que vous soyez bien persuadé, monsieur Stanton, que je ne savais rien de cet abominable tripotage. J'ai été atterré en apprenant la vérité, poursuivit-il avec chaleur, et je ne sais comment j'oserai regarder encore en face mes amis, après cette terrible histoire ! »

Eric ne répondit rien. Milton contemplait Wilton avec curiosité, se demandant comment le gros homme comptait tirer son épingle du jeu. Il allait bientôt apprendre que Toady n'entendait pas être sacrifié et était prêt à tous les aveux pour rentrer dans les bonnes grâces de son ancien protecteur.

« Quelle journée abominable ! poursuivit Wilton en s'épongeant le front avec un vaste mouchoir de soie. Je ne sais comment j'ai pu survivre à ces événements. Jamais je n'aurais soupçonné Sir George d'un acte aussi... déloyal, et ma seule consolation, puisque je ne puis réparer le mal qu'il a fait, c'est du moins de pouvoir peut-être en prévenir un plus grand. »

Il s'humecta les lèvres, jetant un regard autour de lui, en quête d'encouragement. Eric, qui songeait à sa mère, restait impassible, mais Milton fit un signe du menton que Toady interpréta comme une invitation à poursuivre son discours.

« J'ai échangé quelques mots avec Buncher, reprit-il en se tenant prudemment près de la porte pour être prêt à s'enfuir à la moindre algarade. Or Buncher, me croyant plus avant, certes, que je ne le suis dans les confidences de Sir George, m'a révélé un complot... je dirai même un affreux complot ! »

Toady jeta un coup d'œil sur Mary President et constata avec quelque soulagement qu'elle semblait amusée et n'avait pas l'air de lui tenir rancune.

En elle-même, Mary ne pouvait s'empêcher en effet de comparer l'attitude obséquieuse de Toady avec l'insolente familiarité qu'il lui avait manifeste aux courses de Sandown.

« Et quel est cet affreux complot ? » fit négligemment Milton, qui s'attendait seulement à quelques précisions au sujet d'« El Rey-Portonius ».

Toady hésita :

« Bien entendu, je n'étais au courant de rien ! répéta-t-il.

– D'accord, fit Milton. Vous êtes innocent comme l'enfant qui vient de naître !

– Sir George avait seulement fait allusion devant moi à son prochain mariage, mais j'étais loin de penser...

– Son mariage ! s'exclama Milton surpris. Voilà en effet une nouvelle ! Qui épouse-t-il ? »

Toady jeta un regard désespéré autour de lui.

« Je ne sais pas comment Sir George a découvert l'identité de la jeune fille, mais sa sœur doit être mêlée à l'affaire ; elle est passée à vos bureaux.

– Je voudrais bien que vous vous exprimiez autrement que par énigmes, dit Milton avec impatience. En ce qui concerne Mrs. Gordon Thompson ma secrétaire m'a dit en effet qu'elle s'était présentée à mes bureaux en mon absence, et s'était d'ailleurs répandue en bavardages sans fin...

– Des bavardages qui avaient un but, interrompit Toady en retrouvant un peu d'assurance. Elle a parlé des enfants coiffés, des grains de raisin sur l'épaule, bref, des marques de naissance,

et votre secrétaire lui a parlé d'un certain serpent jaune qu'elle porte marqué à la cheville... »

Milton bondit :

« Un serpent autour de la cheville ! cria-t-il. Allez, allez, continuez ! fit-il en secouant Toady par les revers de son veston. Est-ce avec elle que Sir George veut se marier ?

– Oui... balbutia Toady... Une voiture a dû l'enlever... cet après-midi... c'est le complot en question...

– Qu'est-ce que tout cela signifie ? demanda Eric abasourdi.

– Cela signifie, dit Milton à voix basse, que Janet Symonds est votre sœur, et que si cet homme dit vrai, elle est maintenant entre les mains de Sir George Frodmere. »

En deux bonds, il avait dégringolé les escaliers et courait vers le parc à voitures, où son chauffeur bavardait avec un groupe de confrères.

– Nous partons immédiatement, dit Milton. Avez-vous aperçu Miss Symonds ?

– Je l'ai vue partir en voiture il y a environ un quart d'heure, Monsieur.

– Avec qui était-elle ?

– Il m'a semblé qu'elle était seule, dit le chauffeur, mais je n'ai pas eu le temps de bien voir. »

Il donna une description aussi complète que possible de la voiture, mais il n'avait naturellement pas noté le numéro, et tant d'autos avaient circulé ce jour-là sur la route d'Epsom, qu'il paraissait vain d'essayer de la retrouver.

Pourtant, à un croisement de route, un agent de la circulation se rappela le chauffeur, à qui il avait fait une observation,

mais cette piste ne les mena pas plus loin, et Milton revint à la tribune, où Eric l'attendait impatiemment avec, à ses côtés, Toady, qui s'accrochait au petit groupe avec l'énergie du désespoir.

« Vous êtes le seul à pouvoir me fournir le renseignement qu'il me faut, lui dit sèchement Milton. Énumérez-moi tous les endroits où, à votre connaissance, Sir George peut avoir entraîné cette jeune fille. »

Sans se faire prier, Toady récita la liste de tous les pied-à-terre du baronnet, mais Milton hocha la tête sans enthousiasme.

« Il n'y a qu'un endroit dont je n'ai pas encore parlé, dit enfin Toady, mais il ne l'a certainement pas conduite là.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une péniche qu'il avait achetée dans le temps et qui doit pourrir sur la Tamise, du côté de Reading.

– Où, exactement ? » fit vivement Milton.

Wilton décrivit l'endroit où était amarrée la péniche.

« Mais il est absurde de penser qu'il l'ait conduite là, répéta-t-il. C'est un vieux rafiot qui coulera un de ces jours, et Mayton demandait trois cents livres pour le remettre à peu près en état et le meubler à neuf.

– Quand Sir George a-t-il demandé un devis à Mayton ? demanda Milton.

– J'ai trouvé la lettre, qui traînait sur son bureau, il y a quelques jours, je ne me souviens plus de la date. »

Mais déjà Milton avait disparu avec Eric. Ils se firent conduire au bureau de poste, et après une attente qui lui parut considérable, Milton fut mis en communication avec Londres.

La maison Mayton lui confirma sans difficulté que Sir George Frodmere lui avait passé commande pour l'aménagement de sa péniche, et qu'elle avait exécuté ses ordres avec la plus grande célérité.

« C'est là qu'il nous faut aller ! » dit Milton en raccrochant le récepteur.

En marchant à un train d'enfer, ils arrivèrent à Reading au bout de deux heures. Ils traversèrent la ville aussi rapidement que le permettaient les règlements, et arrivèrent à un endroit désert, au bord du fleuve, où une péniche délabrée se balançait sur les flots.

Milton et Eric sautèrent de la voiture et s'engagèrent sur la passerelle, envahis déjà par le pressentiment d'une déception. La péniche était habitée ; deux ou trois jeunes filles se pavanaient sur des chaises-longues, et un gros homme, un cigare à la bouche, les mains dans ses poches, contemplait les nouveaux venus avec curiosité.

Aux questions de Milton, il répondit avec bonne grâce que cette péniche appartenait en effet à Sir George Frodmere, mais qu'il l'avait prise en location pour un mois.

« Nous y passerons nos vacances, ma petite famille et moi ! dit l'homme, d'une belle voix sonore, à l'articulation soignée.

– Je suis à la recherche d'une jeune fille, dit machinalement Milton découragé. Miss Symonds... »

L'autre secoua la tête.

« Je ne connais pas cette personne, dit-il, et elle n'est évidemment pas avec nous. Si pourtant il pouvait vous être agréable de parcourir le bateau...

– Je vous remercie, c'est inutile, dit Milton en soupirant. Vous n'attendez aucune visite ?

– Aucune, dit l’homme avec politesse.

– Excusez-moi de vous avoir dérangé », balbutia Milton en reprenant le chemin de la passerelle.

Les deux jeunes gens retournèrent en silence vers la voiture.

« Je ne sais pourquoi, j’étais sûr de la retrouver dans cette péniche, dit Milton d’un ton sombre. Croyez bien que ce n’est pas la récompense promise que je regrette, car en retrouvant votre sœur je perdais Janet.

– Pourquoi ? fit Eric avec calme.

– Vous avez sûrement compris que Janet et moi, nous étions fiancés. Je ne peux plus lui demander d’épouser un aventurier sans un sou vaillant.

– Vous lui avez pourtant déjà proposé de l’épouser et votre situation n’a pas empiré depuis lors ? fit gravement Eric.

– Non, mais maintenant elle est riche, et cela change tout, fit piteusement Milton.

– Vous dites des sottises, mon cher ami, fit Eric avec un sourire. Quand vous aurez retrouvé ma sœur, si elle désire toujours vous épouser, il n’y a pas de raison pour que ce mariage ne se fasse pas. »

Milton lui saisit la main en silence.

« Nous allons dîner à Reading, dit-il au bout d’un instant. Ce n’est pas en jeûnant que nous arriverons à une solution. »

Ils stoppèrent devant une auberge et commandèrent un dîner substantiel. Milton lança divers coups de téléphone et apprit que Scotland Yard avait lancé des ordres sur toutes les routes sans avoir encore obtenu de résultat. Des policiers avaient été

envoyés à Pennwaring, et tous les papiers de Sir George étaient passés au crible.

« Restons ici pour la nuit, proposa Eric. Je suis mort de fatigue, et nous sommes aussi bien ici qu'ailleurs. »

Milton accepta, et ils se mirent à discuter du plan de campagne qu'ils allaient adopter.

Pendant ce temps, sur les rives silencieuses de la Tamise, assombries maintenant par le crépuscule, une intéressante scène se déroulait. Tous les hôtes de la péniche s'étaient rassemblés sur le pont, et deux nouveaux personnages s'étaient joints aux jeunes filles et à l'homme qui fumait un cigare.

Si Milton Sands avait aperçu le profil à la mâchoire carrée de Bud Kitson, ou le museau pointu de Mrs. Bud Kitson, l'espoir serait revenu en son cœur, et il aurait constaté que ses pressentiments concernant la péniche ne l'avaient pas trompé.

CHAPITRE XXI

LE MARIAGE DE MINUIT

La péniche de Sir George Frodmere était amarrée de temps immémorial à la même place, et certains prétendaient que si elle n'avait jamais bougé, c'est que la plus légère tentative de ce genre aurait eu pour résultat de la faire couler.

Elle avait été originairement la propriété de deux vieilles demoiselles de Putney, qui trouvaient sur le chaland le calme et la tranquillité que leur quartier, secoué par les autobus et les tramways, ne connaissait plus. Lorsqu'elles étaient mortes, à quinze jours d'intervalle selon la singulière coutume des vieilles demoiselles qui vivent ensemble, la péniche avait été mise en vente. Sir George l'avait achetée, ainsi que le bout de champ près duquel elle était amarrée, pour une bouchée de pain, dans la vague intention de la faire un jour réparer.

Quatre jours avant le Derby, il s'était soudain rappelé cette acquisition de fantaisie, et une poignée d'ouvriers étaient arrivés de Londres pour mettre fiévreusement le vieux bateau en état, suivis par un individu à l'accent américain prononcé, accompagné d'une femme au nez pointu.

La voiture où se tenait Janet s'avavançait dans un chemin ombrageux mais peu frayé, qui la faisait tressauter sur les coussins de la voiture.

Le chauffeur mit pied à terre, aida Janet à descendre et, la prenant par le bras, l'entraîna à travers le champ, jusqu'à la passerelle. Sur la peu accueillante péniche, Bud Kitson et sa femme attendaient.

Janet fut conduite dans une petite cabine confortablement meublée.

« Où est M. Sands ? demanda-t-elle, se raccrochant à cette illusion pour ne pas perdre tout courage.

– Vous pouvez toujours l'attendre, ricana Kitson.

– Qui m'a fait conduire ici ? demanda encore faiblement Janet.

– Vous le saurez plus tard, petite curieuse, dit M^{me} Kitson d'une voix mielleuse. C'est un monsieur qui vous adore – bien que je me demande pourquoi il s'est mis en tête de tomber amoureux d'une petite dactylo, ajouta-t-elle aigrement. Venez voir le reste de votre appartement. »

Et elle entraîna Janet dans une autre pièce, aménagée en salon, et fort confortablement meublée. Janet, interdite, examinait les lieux, lorsqu'elle entendit tourner la clef dans la serrure. Elle était prisonnière.

Plus tard, perdue dans ses réflexions, Janet entendit le bruit du moteur d'une voiture. Puis des voix s'élevèrent, et quelqu'un frappa à la porte, lui demandant si l'on pouvait entrer.

Elle répondit affirmativement, et vit paraître un homme qu'elle reconnut aussitôt. C'était Sir George Frodmere, monocle à l'œil, un agréable sourire aux lèvres. Il salua gravement la jeune fille.

« Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? » demanda Janet d'une voix calme.

Sir George l'examina. Elle était bien plus jolie qu'il ne l'avait espéré.

« Chère Mademoiselle, dit-il d'une voix suave, je m'excuse d'avoir été dans cette regrettable nécessité, mais vous êtes jeune, romanesque aussi, sans doute, et j'espère que non seulement vous comprendrez mes raisons, mais encore que vous voudrez bien faire preuve d'indulgence envers moi. »

Il s'interrompit, mais Janet resta silencieuse, attendant la suite de ses explications.

« Voulez-vous vous asseoir ? dit-il.

– Merci, je préfère rester debout.

– Vous m'obligez à en faire autant, dit-il, mais peu m'importe. Vous me reconnaissez, n'est-ce pas ?

– Vous êtes Sir George Frodmere.

– C'est bien mon nom. Et sans doute êtes-vous un peu au courant de l'histoire de ma famille ?

– Je ne connais rien de ce qui vous concerne, Sir George, répondit patiemment la jeune fille.

– Eh ! bien sachez dans ce cas, dit Sir George, que je suis l'héritier d'une fortune considérable, s'élevant je crois, à plus d'un demi-million, sous la seule condition que mon mariage ait lieu dans de certains délais. Pourtant, ajouta-t-il en haussant les épaules, je ne tiens pas beaucoup à m'embarrasser d'une femme. Cela peut sembler peu courtois, mais c'est la vérité. »

Janet hocha la tête.

« Après-demain, poursuivit Sir George, j'aurai trente-huit ans, et c'est la dernière limite pour mon mariage. J'en ai soudain été averti, sans avoir eu le temps de me préparer le moins du monde à cette nécessité. C'est pourquoi j'ai dû faire un choix

hâtif, mais certainement heureux, puisque c'est vous que j'ai décidé de prendre pour épouse.

– Moi ! s'écria Janet au comble de l'étonnement.

– Oui, dit gravement le baronnet. Je vous ai aperçue, vous m'avez plu, et je sais que cette union sera une compensation méritée aux longues années de gêne que vous avez connues. »

Janet se mit à rire :

« Mais c'est absurde ! dit-elle. Je ne veux vous épouser sous aucun prétexte !

– Voyons ! Je vous répète qu'il s'agit d'une simple formalité qui me rendra service et dont je vous récompenserai.

– Je ne comprends pas, fit Janet en réfléchissant. Vous trouveriez facilement des quantités de jeunes filles qui seraient enchantées d'accepter votre offre, et qui n'ont pas... »

Elle rougit, et le baronnet comprit qu'elle faisait intérieurement allusion à son amour pour Milton Sands.

« Sans doute, sans doute, dit le baron d'un ton conciliant, mais je n'ai pas le temps de trouver ces jeunes filles et de découvrir celle en qui je puis avoir confiance. Je sais que je puis compter sur vous, vous possédez toutes les qualités que je recherche et, je vous le répète, je vous rendrai votre liberté à la porte de l'église, avec un chèque de cent mille livres...

– Vous oubliez, reprit Janet au bout d'un instant, sans élever la voix, que j'ai travaillé pendant plusieurs mois dans les bureaux de M. Sands.

– Et alors ? fit le baronnet.

– J'ai ainsi eu l'occasion d'entendre M. Sands raconter parfois de pittoresques anecdotes sur les méthodes employées dans le monde des malfaiteurs. Il m'a enseigné à me méfier de cer-

taines histoires romanesques que ces escrocs font habilement miroiter devant leurs dupes, et j'ai l'impression que votre histoire ne diffère pas sensiblement de celles-ci. »

Le sang monta aux joues du baronnet. Ces paroles venaient de le cingler comme un coup de fouet.

« Vous ne me croyez pas, Miss Symonds ? dit-il.

– Franchement non ! répondit Janet.

– Eh bien, vous pouvez croire en tout cas, dit-il d'une voix dure, que j'ai une licence de mariage toute prête, et que vous allez m'épouser immédiatement.

– Certainement pas ! dit Janet un peu haletante.

– Je ne vous conseille pas de compter sur Milton Sands en l'occurrence, dit Sir George. D'ailleurs je vous assure que si vous acceptiez mon offre, les plus grands avantages matériels en résulteraient pour Milton Sands, pour vous et pour vos amis.

– Il est inutile de poursuivre cette conversation, dit la jeune fille avec une dignité tranquille. Vous ne pouvez m'obliger à vous épouser contre ma volonté. »

Janet tourna les talons et rentra dans sa cabine dont elle ferma la porte, sans que le baronnet fît un geste pour la retenir.

Une heure plus tard, Mrs. Kitson frappait à la porte, apportant un plateau chargé d'un appétissant souper.

« Soyez tranquille, ça n'est pas drogué ! » dit-elle avec un rire méprisant.

Janet n'avait rien mangé depuis le matin, et l'odeur du souper la fit presque défaillir. Elle dîna de bon appétit, et savoura une tasse d'un chocolat crémeux et odorant, excellent véhicule pour certaines préparations de morphine.

*** **

Lorsque Janet se réveilla, elle eut l'impression de sortir d'un gouffre sans fond, tandis qu'un mal de tête lancinant lui faisait cligner les yeux à la vive lumière qui l'éblouissait. Elle leva les mains pour s'abriter les yeux, et eut l'impression de porter au doigt un objet inhabituel. Elle s'assit sur le fauteuil où elle était effondrée, et contempla curieusement l'anneau d'or qui encerclait son quatrième doigt.

Soudain, la conscience lui revint. Elle poussa un cri et regarda autour d'elle. Elle se trouvait dans le salon de la péniche, au centre d'un groupe silencieux : le baronnet regardait distraitement ailleurs, Kitson et sa femme contemplaient sa détresse d'un œil indifférent, mais la vue d'un quatrième personnage glaça le sang dans les veines de Janet. C'était un homme aux cheveux blancs, soigneusement rasé, revêtu du costume sévère des membres du clergé !

« Ah ! cria-t-elle.

– Vous sentiriez-vous souffrante, Lady Frodmere ? demanda le pasteur avec sollicitude.

– Lady Frodmere... répéta-t-elle d'une voix sans timbre.

– Eh ! oui, dit Sir George avec aisance. Il faut vous habituer à votre nouveau nom, ma chère.

– Mais je ne vous ai pas épousé ! »

L'homme d'église eut un sourire qui impliquait un léger blâme :

« Vous paraissez bien troublée, Lady Frodmere, dit-il. Vous avez donné tout à l'heure volontairement votre consentement au mariage que je viens de célébrer !

– C'est impossible, absolument impossible ! cria la jeune fille. Je ne peux pas avoir répondu... je ne suis pas consentante... Je ne veux pas... »

Le pasteur hocha douloureusement la tête :

« Vous avez répondu très clairement à toutes les questions rituelles, dit-il avec fermeté. Il est rare que j'accepte de célébrer un mariage à cette heure-ci, mais je puis vous affirmer que légalement et religieusement vous êtes bien devenue Lady Frodmere en pleine connaissance de cause. »

Janet retomba sur son siège, tremblant de tous ses membres. Elle était accablée d'horreur. Que lui avait-on fait pour qu'elle ait agi ainsi ? Des histoires de magnétisme et de suggestion lui venaient à l'esprit. Elle se saisit fiévreusement d'un papier posé sur la table. C'était un certificat de mariage, régulièrement établi autant qu'elle en pouvait juger, et sa propre signature, un peu tremblante, s'étalait à côté de celle de Sir George.

Avec un cri, elle s'enfuit dans sa cabine et s'y barricada avec tous les meubles qu'elle trouva sous sa main.

« Je crois que c'est tout, dit Sir George.

– Je peux m'en aller ? demanda le pasteur.

– Changez de vêtements auparavant, mon cher Pentridge », dit Sir George en riant.

Le pseudo-clergyman ôta son col amidonné avec empressement.

« Je déteste ces carcans, grommela-t-il en se frottant le cou. Comment m'avez-vous trouvé ? ajouta-t-il.

– Splendide ! fit Sir George. Vous avez attrapé comme par miracle la note ecclésiastique exacte. Il y a un grand acteur en vous, Penty. Avez-vous apporté l'argent ?

– Oui... dit Pentridge à regret. Mais je trouve que deux mille livres, c'est un joli denier à avancer à un homme aussi fini que vous.

– Ce n'est que pour un jour ou deux, mon cher ami, dit Sir George en comptant l'argent. Nous allons confondre facilement cet impudent Milton Sands et ensuite je roulerai sur l'or.

– Je l'espère bien, dit Pentridge. Mais sinon...

– Sinon, je peux encore tirer une fortune de ceci, dit Sir George en désignant négligemment la porte de la cabine de Janet. À propos, on a retrouvé votre formule !

– Il l'a rendue ? dit vivement Pentridge.

– Qui donc ? demanda Sir George surpris.

– Milton Sands, voyons ! fit l'autre. Vous ne saviez pas que c'était lui ? Allons donc, vous étiez sûrement au courant !

– Milton Sands... répéta le baronnet, incrédule.

– C'est sûrement ça ! intervint Bud Kitson. C'est ce gars-là qui l'a volée, c'est clair comme de l'eau de roche ! Il était dans le train la fameuse nuit du vol et il n'avait plus un sou au monde. Il arrive à Londres plein d'argent et ouvre aussitôt une agence de police...

– Mais pourquoi diable a-t-il ouvert cette agence ? fit pensivement Sir George.

– Pour avoir le moyen d'encaisser la récompense promise sans éveiller les soupçons auxquels il n'aurait pu répondre, voyons, dit Bud Kitson ! »

Sir George se mit à se ronger les ongles.

« Vous devez avoir raison, dit-il enfin. Je pourrais bien avoir là une chance de triompher de Milton Sands, mais, somme

toute, je suis déjà suffisamment vengé par ce qui vient de se passer, dit-il avec un petit rire.

– Eh bien, vous êtes de bonne composition, au moins, vociféra Kitson. Moi, je ne le tiens pas quitte pour si peu. C'est grâce à lui que j'ai passé deux jours dans les pattes de ces flics, et il me le paiera ! Sans compter que nous devons partager la récompense, et que c'est une affaire qui nous passe sous le nez par sa faute ! »

Sir George jeta un bref coup d'œil sur Kitson. Le visage de l'Américain était convulsé de rage, et le baronnet, toujours pratique, pensa qu'il pourrait à l'occasion se servir de la haine qui animait Kitson contre Milton Sands.

« Eh bien, Pentridge, dit-il, vous pouvez partir maintenant. »

Puis il se tourna vers Kitson :

« La jeune fille ne peut-elle se sauver par la fenêtre ?

– Non ! grogna Kitson. J'ai fait poser deux barres de fer avant son arrivée.

– Très bien ! » approuva Sir George, qui reconduisit Pentridge jusqu'à la passerelle.

CHAPITRE XXII

DEUX COQUINS AUX PRISES

« Vous ne paraissez pas vous sentir tout à fait bien ? dit Eric en regardant Milton qui rêvait en déchiétant son cigare.

– C'est la première fois de ma vie que je suis dans un état pareil, avoua Milton avec un soupir.

– Eh bien ! sortons, dit Eric en se levant. Je crois qu'il y a une foire sur la place principale, cela nous distraira. »

Ils déambulèrent entre les baraques, passant distraitement devant les tirs forains, les marchands de gâteaux et les diseuses de bonne aventure. Ils arrivèrent enfin devant une estrade où une affiche flamboyante annonçait que les illustres acteurs du « Théâtre Royal » allaient donner une représentation du terrible drame intitulé *Le Meurtre de l'Auberge rouge*.

Les acteurs et les actrices, déjà revêtus de leurs costumes de scène, faisaient la parade, tandis que le bonimenteur vantait leur talent avec lyrisme.

« J'ai déjà vu ce type-là ! fit soudain Eric, s'arrachant à sa rêverie.

– Lequel ? dit Milton.

– Celui qui a une perruque rousse, dit Eric en désignant le gros homme qui, d’une voix de stentor, invitait la jeunesse de Reading à assister à ce régal dramatique.

– Je reconnais aussi cette jeune fille ! » fit à son tour Milton en désignant la jeune première qui bavardait dans un coin avec un féroce argousin.

« On voit tant de visages dans la vie, philosopha Milton en reprenant son chemin, qu’il est bien naturel de les confondre entre eux. »

Ils avaient fait quelques pas, lorsque soudain Milton s’arrêta.

« Retournons là-bas, dit-il.

– Où cela, là-bas ? demanda Eric surpris.

– Au théâtre ambulant. »

La représentation était commencée et l’estrade était vide maintenant. Ils gravirent le raide escalier, payèrent à la caisse, et descendirent d’autres degrés pour arriver dans la salle rudimentaire du théâtre. Les spectateurs étaient clairsemés, et ils purent s’installer au tout premier rang.

« Une idée m’est venue, dit Milton, mais je ne suis pas sûr de ne pas me tromper. Ce n’est peut-être qu’une illusion, mais...

– Je ne vois pas ce que vous voulez dire », fit Eric.

Il n’allait pas tarder à être fixé. Milton avait griffonné un mot, qu’il avait remis avec une pièce blanche au gamin qui faisait fonction d’ouvreuse. Celui-ci s’éclipsa pendant l’entracte, et revint annoncer à Sands que la personne qu’il demandait le rejoindrait à la fin de la représentation.

En effet, il était presque minuit, et la salle était déserte lorsqu'un homme sortit de la petite tente qui servait de loge aux acteurs, et se présenta devant Milton Sands.

Les deux hommes se dévisagèrent, et le sang monta aux joues de l'acteur.

« Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés, dit Milton.

– Je ne pense pas, fit l'homme avec une note de défi dans la voix.

– Pourtant j'en suis sûr. Accompagnez-moi donc à mon hôtel, j'ai à vous parler.

– Je ne veux pas, et vous ne pouvez m'y contraindre, dit l'homme en élevant la voix.

– Tout ce que je vous demande, c'est de me fournir certains renseignements que je suis prêt à vous payer un bon prix, dit Milton avec un sourire. Si vous êtes un homme de bon sens, vous allez me suivre. »

L'acteur était évidemment un homme de bon sens, car il suivit les deux amis sans protester.

Dix minutes plus tard, ils étaient assis, tous trois, dans le petit salon de l'hôtel.

« Et maintenant, dit Milton, voulez-vous m'expliquer pourquoi vous étiez dans une certaine péniche cet après-midi, et pourquoi vous avez prétendu l'avoir louée ?

– Je n'ai rien à dire, fit l'acteur renfrogné.

– Voici cinquante livres, dit Milton en sortant son portefeuille. Si vous parlez, elles sont à vous. »

Le comédien jeta sur l'argent un regard avide.

« Eh bien, dit-il, je vous dirai tout, et, d'ailleurs, nous n'avons rien fait de mal. Un monsieur du nom de Kitson est venu nous trouver l'autre après-midi. Il m'a dit qu'une jeune actrice était persécutée par la cour que lui faisaient deux jeunes gens, et qu'elle désirait leur faire perdre ses traces. Nous devions donc nous trouver sur la péniche de neuf heures du matin jusqu'au soir, et prétendre, si l'on nous interrogeait, que nous habitons cette péniche... Nous avons reçu dix livres par jour pour ce travail.

– Je comprends, dit Milton. Admirable idée ! Voici vos cinquante livres, Monsieur. Je vous remercie. »

Milton passa dans sa chambre et vérifia le fonctionnement de son revolver.

« Nous allons tout de suite retourner à la péniche, déclara-t-il à Eric. Mais puisque Bud Kitson est dans l'affaire, je crois utile de prendre quelques précautions élémentaires. »

Il était près d'une heure du matin lorsque la voiture stoppa devant le petit champ.

« Nous y voilà », dit Milton.

Ils s'avancèrent rapidement vers le fleuve. La nuit était sombre et une pluie fine tombait, mais ils ne pouvaient se tromper.

« Elle n'est plus là ! » dit Eric en s'arrêtant soudain.

La péniche avait disparu.

Ils retrouvèrent le poteau d'amarrage et, à la lueur de leur lampe de poche, relevèrent de nombreuses empreintes, mais pas la moindre trace de la péniche, qui semblait s'être engouffrée dans les eaux de la Tamise.

*** **

« Quelle heure est-il ? demanda Sir George.

– Minuit et demi, répondit Kitson.

– Le remorqueur ne va pas tarder.

– Le remorqueur ? » répéta Kitson surpris.

Sir George hocha la tête :

« On sera bientôt sur nos traces. J'aurais parié que Toady dirait tout ce qu'il savait à Stanton et à Milton Sands et il n'y a pas manqué. Les acteurs ont bien joué leur rôle, mais j'ai besoin de me ménager encore un délai et c'est pourquoi j'ai commandé un remorqueur pour nous faire descendre la rivière. Je connais un endroit charmant et très retiré où nous pourrions vivre en paix quelques semaines, ce qui sera tout à fait suffisant pour mettre la dernière main à mon plan.

– Croyez-vous que la péniche supportera d'être remorquée ? demanda Kitson. Ces vieilles planches ne demandent qu'à se disjoindre.

– Elle tiendra bien quelques heures, fit Sir George. Nous emprunterons ensuite un autre moyen de locomotion.

« Le voilà ! » ajouta Sir George.

Le halètement du remorqueur se rapprochait. En moins d'un quart d'heure, les câbles étaient installés, et la péniche commençait à descendre lentement la rivière.

« Qu'allez-vous faire de la jeune fille ? demanda brusquement Kitson.

– Bien des choses peuvent arriver, dit Sir George. Je m'arrangerai pour qu'elle change d'avis sur mon compte et je suis convaincu de pouvoir y arriver.

– Et l'argent ? reprit Kitson. J'ai vu Pentridge vous donner deux mille livres. Je pense que j'ai droit à une part ?

– Bien entendu ! fit le baronnet d'une voix coulante. Nous partagerons tout, une fois que nos affaires seront débrouillées. Je saurai reconnaître royalement votre loyauté envers moi. Vous savez d'ailleurs, mon cher Kitson, que ma fortune est considérable et que je possède un domaine d'une énorme valeur.

– Je sais tout cela, dit Kitson, et je sais aussi que ce domaine est hypothéqué pour une somme énorme. Je suis sûr que tout ce qu'il vous reste se trouve dans la petite valise de votre cabine, et j'aimerais en partager un peu le contenu avec vous.

– Nous reparlerons de cela dans un jour ou deux, dit le baronnet d'un air définitif, comme pour clore la conversation.

– Nous pouvons en parler maintenant, insista Bud. Notre association ne m'a guère profité jusqu'à présent, Sir George ! Des projets, de bonnes paroles, des promesses, mais rien de palpable. J'ai besoin d'un acompte. »

Ils marchaient de long en large sur le pont, contemplant les flots noirs de la Tamise.

« Non, répéta Kitson d'un air pensif, notre association ne m'a pas profité, et les mille livres que vous allez me donner ne sont vraiment pas une compensation suffisante... »

Sir George se mit à rire.

« Les mille livres ! Vous êtes fou, mon brave. J'ai besoin de la totalité de cette somme. Vous aurez votre part au moment de l'apurement de nos comptes, comme je vous l'ai dit.

– Et moi je vous répète que je veux la moitié, et tout de suite ! » fit Kitson d'une voix étouffée mais énergique.

Le baronnet haussa les épaules et voulut s'éloigner, mais Kitson fut plus rapide.

« Laissez-moi ! » cria le baronnet.

Mais déjà les doigts de fer de Kitson se refermaient autour de sa gorge. Ils tombèrent tous deux sur le pont et se mirent à lutter. Soudain, la résistance de Sir George faiblit, et tandis qu'il demeurait étendu à terre, comme une masse inerte, l'autre se relevait. Kitson fouilla dans les vêtements du baronnet, y prit quelque chose qu'il glissa dans sa poche, puis traîna le corps inerte au bord de la péniche, et sans effort le fit basculer dans l'eau.

Il resta un moment à surveiller la rivière, mais Sir George avait coulé à pic. Alors Kitson fit demi-tour et héla le remorqueur.

« Arrêtez la manœuvre ! » dit-il brièvement.

Il entendit le bruit de la machine qui ralentissait, et le patron s'avança rapidement sur la passerelle de fortune qui reliait les deux bâtiments.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il surpris.

– Vous pouvez partir, dit Kitson, nous n'avons plus besoin de vous.

– Mais je ne peux pas vous laisser au beau milieu de la rivière, fit le matelot.

– Faites dériver sur la berge et laissez-nous, commanda Kitson.

– Où est l'autre monsieur avec lequel j'ai traité ? demanda encore le patron du remorqueur.

– Il dort.

– Et le prix convenu ? »

Kitson fouilla dans sa poche et en sortit un billet qu'il tendit au matelot.

« Cela suffira, je pense », dit-il.

Le marin regarda le billet avec étonnement.

« Je... vais vous rapporter la monnaie, balbutia-t-il.

– Gardez tout, mais dépêchez-vous ! » dit Kitson.

L'Américain attendit une demi-heure que les fanaux du remorqueur eussent disparu dans le lointain. Bien qu'elle ne fût pas amarrée, la péniche semblait collée au banc de vase sur lequel elle avait été poussée.

Kitson descendit alors dans le bateau. Sa femme dormait sur un canapé du salon. Il la secoua pour la réveiller.

« Sir George est tombé par-dessus bord », dit-il simplement.

L'homme et la femme se comprirent d'un coup d'œil.

« Que faisons-nous de la petite ? dit-elle.

– Qu'elle se débrouille ! dit Kitson en riant. Somme toute, c'est une chance pour elle ! »

Quelques préparatifs s'imposaient. Kitson changea de souliers, et passa de solides chaussures. Puis il procéda à une fouille méthodique dans la cabine du baronnet, et découvrit une somme fort respectable dans la valise de Sir George.

Sa femme était déjà prête, et il la retrouva dans le salon, l'attendant avec impatience.

« Faut-il réveiller la petite ? demanda-t-elle.

– Mais non ! dit-il brièvement. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de ces histoires-là !

– Qu'est-il arrivé au baronnet ? demanda encore, tout bas, la femme, en jetant un coup d'œil sur la cabine de Sir George.

– La ferme ! » dit brutalement l'Américain.

Il la devança sur l'escalier qui menait au pont. Là, une surprise l'attendait. Il avait noté que le remorqueur avait poussé la péniche sur un banc de vase, et que le rivage se trouvait tout près, à un saut de distance. Mais, maintenant, une douzaine de mètres séparait l'embarcation de la rive.

« Elle a bougé ! » murmura Kitson.

La péniche s'avavançait lentement vers le milieu du fleuve. Peut-être le contrecoup de la marée l'avait-elle détachée du banc de vase, toujours est-il qu'elle s'en allait maintenant à la dérive. Heureusement, une petite barque était attachée à la poupe du chaland, et Kitson, d'un saut, la gagna, puis aida sa femme à le rejoindre. Après quoi, il trancha le câble, et, à grands coups de rames, se dirigea vers la rive.

« C'est encore mieux comme cela, dit-il à sa femme, en mettant pied à terre, et en renvoyant la barque d'un coup de pied. Il sera difficile de retrouver l'endroit où nous avons abordé et cela nous donne du temps. Quant à la jeune fille, on la recueillera dans le courant de la matinée, et, de toutes façons, il ne peut rien lui arriver. »

En cela, pourtant, Kitson se trompait.

CHAPITRE XXIII

ÉPILOGUE

Janet se réveilla en proie à un malaise insurmontable. La fatigue, les angoisses, et surtout les effets de la drogue qu'elle avait absorbée la terrassèrent, et elle plongea de nouveau dans un lourd sommeil.

Elle fut réveillée plus tard par le mouvement inusité du bateau et Janet se crut en proie au mal de mer en s'apercevant de l'angle d'inclinaison qu'avait pris sa cabine. Elle se précipita à sa petite fenêtre grillée, et constata que la péniche était au milieu du fleuve, et s'inclinait nettement d'un côté. Rapidement, Janet écarta les meubles qu'elle avait empilés devant sa porte, et passa dans le salon, puis dans les couloirs, sans rencontrer personne. Elle avait du mal à avancer, tant la pente s'accroissait, mais réussit tout de même à gagner le pont.

Là, elle constata que la situation était peu brillante. Le remorquage avait eu raison de la force de résistance de la vieille péniche qui sans doute avait perdu en route une partie de sa cale, et qui, maintenant, coulait lentement.

Janet se mit à appeler à haute voix, sans obtenir la moindre réponse. Elle se dit avec effroi qu'on l'avait abandonnée pour la laisser mourir. Elle ne savait pas nager, et très lentement, avec des grondements et des craquements, le bateau enfonçait.

Le fleuve était désert, les rives s'étendaient au loin, sans aucun être vivant, et la voix de Janet s'étranglait d'angoisse tandis qu'elle continuait à appeler...

Enfin, en amont, elle aperçut une lumière verte qui devenait d'instant en instant plus vive. Elle entendit le bruit caractéristique d'un canot automobile, et cria avec une force renouvelée.

Eric Stanton, à l'avant du canot, entendit le cri et aperçut la masse noire de la péniche. Il jeta un ordre et le pilote arrêta sa machine, juste à temps pour ne pas heurter l'épave.

Déjà Milton bondissait sur le pont, presque à fleur d'eau, et à peine avait-il fait quelques pas que l'épave, avec un bouillonnement et un glouglou désespéré qui semblait le dernier cri de sa vieille carcasse, sombra...

Mais Milton tenait la jeune fille entre ses bras, et même, lorsque Janet sentit l'eau gronder à ses oreilles et pénétrer ses vêtements, l'étreinte ne se desserra pas.

L'instant d'après, Milton regagnait le canot.

« Elle s'est évanouie », dit Eric.

Il ôta son veston et en couvrit la jeune fille, contemplant tendrement son visage.

Lorsque Janet reprit connaissance, elle se trouvait dans un lit et Mary President, sur une chaise, se tenait à ses côtés, entourée de journaux.

« Comment vous sentez-vous, maintenant ? demanda Mary.

– Beaucoup mieux, affirma Janet en s'asseyant dans son lit, bien qu'elle sentit encore ses oreilles bourdonner un peu.

– Êtes-vous assez forte pour regarder les photos de « Donovan » en train de gagner le Derby ? fit gaiement Mary.

– Le Derby ? répéta Janet d'un ton indécis.

– Voyons, vous n'avez pas oublié, hier ? »

Janet secoua la tête.

« C'était hier seulement ? murmura-t-elle. Il me semble qu'il y a cent ans ! »

M. Soltykoff, l'âme légère et sereine, lisait, à Paris, dans son journal favori, le récit de la mort de Sir George Frodmere et de l'arrestation de Bud Kitson et de sa femme, capturés dans la matinée du côté de Reading.

« Eh bien !... » fit tristement Soltykoff, qui opéra une estimation brute de ses pertes sur la nappe immaculée de sa table du Café de la Paix.

Il se rasséra pourtant bientôt, car ce matin-là, il avait reçu avis de son agent à Constantinople que l'un de ses bateaux, assuré par ses soins pour une somme considérable, venait de couler dans la mer Noire.

Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en novembre 2014.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Sara, Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Edgar Wallace, *Le Gagnant du Derby*, Paris, Hachette, 1938. La photo de première page est le détail d'un tableau, *Le Derby d'Epsom*, de Jean-Louis Géricault, huile sur toile, 1821, Musée du Louvre, dont la reproduction est tirée de Wikimedia (source citée : The Yorck Project : 10.000 Meisterwerke der Malerei, 2002. Wikimedia mentionne que cette œuvre est dans le domaine public mais relève aussi une licence GNU Free Documentation pour cette collection).

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non pro-

fessionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://wwwebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](#),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>